

Isabelle de Montolieu

**CAROLINE DE  
LICHTFIELD  
(tome 3)**

ou Mémoires  
d'une Famille  
Prussienne

1786

*bibliothèque numérique romande  
ebooks-bnr.com*

**Isabelle de Montolieu**

**CAROLINE  
DE LICHTFIELD  
(tome 3)**

**ou Mémoires d'une  
Famille Prussienne**

**1786**

*bibliothèque numérique romande*  
*[ebooks-bnr.com](http://ebooks-bnr.com)*

# CAROLINE DE LICHTFIELD

## (TOME 3)

Le comte fut enfin délivré de ses plus cruelles inquiétudes : il reçut une lettre de Varner, ce valet de chambre de Lindorf, auquel il avait remis ce billet si pressant qui devait hâter son retour.

L'honnête Varner écrivait à *son excellence* de ne point s'inquiéter s'il ne recevait pas encore la réponse à ce billet. Arrivé à Hambourg, il n'y avait plus trouvé son maître, qui s'était embarqué pour l'Angleterre avec un gentilhomme saxon ; et lui Varner, retenu depuis trois se-

maines à Hambourg par les vents contraires, n'avait pu ni rejoindre son maître qui l'attendait à Londres, ni lui remettre par conséquent la lettre dont le comte l'avait chargé, etc., etc.

Le comte eut le plus grand plaisir d'apprendre que Lindorf vivait encore et sans doute se portait bien ; mais ce ne fut pas le seul qu'il éprouva. Son ami n'avait pas reçu son billet ; le moment de son retour était donc différé, et ce petit retard, qui éloignait le moment de quitter Caroline, de la céder, de se séparer d'elle pour jamais, lui parut alors le comble du bonheur. Il se hâta de la rejoindre pour ne rien perdre de ce temps si précieux : elle était avec son père.

« Mon cher comte, lui dit le chambellan dès qu'il entra, voilà ma fille qui désire avec passion de quitter ce château et qui n'ose vous en parler. Pour moi, je ne vois pas ce qui vous y retiendrait plus longtemps, à présent que la comtesse est assez bien remise pour soutenir

le voyage. Le roi pourrait trouver mauvais une plus longue absence ; il m'a chargé de hâter votre retour à Berlin, d'un ton qui ne permet plus de délai ; et, quant à moi, je ne puis différer plus longtemps ; ma présence est absolument nécessaire à la cour. Ainsi mon gendre, si vous voulez donner vos ordres en conséquence, nous partirons incessamment. »

Le comte ne répondit rien. Il regarda fixement Caroline, comme pour démêler dans sa physionomie si son désir de quitter Ronebourg était sincère. Elle rougissait, baissait les yeux et semblait le confirmer par son silence.

On ne peut exprimer l'embarras du comte. Il n'ignorait pas en effet combien le roi désirait de le voir. Au retour de son ambassade, il ne s'était arrêté que vingt-quatre heures à Berlin, et n'avait eu qu'une courte entrevue avec S. M. C'était uniquement à son amitié qu'il avait dû la permission d'être absent aussi longtemps ; et fréquemment des courriers lui apportaient les

lettres les plus pressantes d'un roi, ou plutôt d'un ami qui le réclamait. Il savait aussi que son mariage avec Caroline était alors connu généralement ; le chambellan, qui gémissait depuis si longtemps de l'obligation de le tenir secret, l'avait communiqué à tout le monde depuis que sa fille était à Ronebourg. Le roi lui-même, les sachant réunis, l'avait hautement déclaré ; il n'était donc plus possible d'en faire un mystère : et comment, avec les intentions actuelles du comte, pouvait-il amener à Berlin *la comtesse de Walstein*, la présenter à la cour et dans le monde, sous un titre qu'elle devait bientôt quitter ?

Il sentit alors combien le retard de son billet à Lindorf dérangeait ses projets. Il n'était plus possible de se refuser aux sollicitations d'un roi qui n'avait fait encore que demander son retour, mais qui pouvait l'ordonner d'un moment à l'autre. Il ne pouvait penser à laisser Caroline seule à Ronebourg, encore moins à l'amener à

Rindaw, où tout nourrirait sa douleur et ses regrets.

Il réfléchissait au parti qu'il devait prendre lorsque Caroline, pressée par son père de confirmer son désir de partir, dit à demi-voix qu'elle suivrait avec plaisir M. le comte à Berlin ; mais qu'elle espérait de sa bonté, de celle du roi, qu'on la dispenserait quelque temps encore de paraître à la cour et de voir compagnie, et qu'on la laisserait passer tout le temps de son deuil dans la retraite.

Le comte saisit avidement cette idée. La convalescence, le deuil profond de Caroline qu'elle portait avec raison, comme pour une mère, étaient en effet d'excellents prétextes pour ne point sortir de chez elle et n'y recevoir personne, les premiers mois de son séjour à Berlin ; et probablement son sort se déciderait en moins de temps. En attendant, elle serait à peu près ignorée dans l'hôtel de Walstein ; elle n'y verrait que son père et lui-même, et ce fut

peut-être ce qui le détermina le plus promptement. Tout lui parut facile, pourvu qu'il ne la quittât point, qu'il ne s'éloignât d'elle que lorsqu'il y serait obligé.

Le plus sage des hommes n'est plus qu'un homme dès qu'il est amoureux. Le comte ne vit plus aucun obstacle. Caroline serait chez lui ; il la verrait du matin au soir ; et, quoiqu'il la destinât toujours à celui qu'il croyait aimé, quoiqu'il fût bien décidé à cacher avec soin ses sentiments, il ne put se refuser ce bonheur, qui levait d'ailleurs toutes les difficultés pour le séjour actuel de Caroline.

Le jour du départ fut donc fixé, et la tendre Caroline le vit arriver avec transport. Elle ne pouvait plus supporter d'habiter le château de Lindorf. Son sort était décidé pour jamais ; elle allait passer sa vie avec un époux adoré, et se promettait bien d'effacer par l'excès de sa tendresse un caprice, une erreur que son cœur désavouait et qu'elle ne pouvait se pardonner.



Le comte, attentif à tous ses mouvements, s'aperçut bien qu'elle partait avec plaisir, mais il en fit honneur à sa vertu et au désir qu'elle avait d'éviter désormais tout ce qui pouvait lui rappeler Lindorf. Son estime, et par conséquent son attachement pour elle en redoublèrent ; mais il n'en fut que plus confirmé dans le projet de la dédommager des sacrifices qu'elle s'imposait.

Les voilà donc arrivés à Berlin. Ils descendent à cet hôtel de Walstein, que Caroline avait si fort redouté. Elle y entre à présent avec une douce émotion, qui lui paraît le prélude du bonheur dont elle va jouir. Le souvenir de ce qui se passa le jour de son mariage, de l'éloignement qu'elle témoigna à cet époux qu'elle adore actuellement ; un mélange de crainte et d'espérance sur les sentiments du comte, un triste retour sur la mort de son amie, qu'elle aurait voulu avoir pour témoin de son bonheur ; tout enfin contribua à l'augmenter, cette émotion qu'elle ne put cacher, et qui fit couler

ses larmes. Le comte les vit, il en fut pénétré. De ce moment là, il aurait voulu la rassurer, lui confier ce qu'il méditait pour son bonheur ; mais on sait les motifs qui le retenaient : il ne voulait pas lui promettre un bonheur incertain, ni même avoir à combattre sa délicatesse et sa générosité ; et comment prononcer lui-même : *Je veux renoncer à vous, vous céder à un autre ?* Ce mot eût expiré sur lèvres, et jamais il n'aurait pu le prononcer.

Le chambellan soupa avec eux, et se retira fort content d'avoir enfin installé sa fille dans l'hôtel de Walstein. Dès qu'il fut parti, le comte mena Caroline dans l'appartement qui lui était destiné depuis longtemps. À l'époque de son mariage, et lorsqu'il était loin de prévoir qu'il allait se séparer de sa jeune épouse, il l'avait fait arranger avec tout le goût et toute la magnificence possibles, et toujours il avait conservé l'espoir qu'elle viendrait l'occuper. Il était enfin réalisé cet espoir ; mais de quelle manière, et dans quel moment ? et combien

alors il dut regretter le temps où il espérait encore !

« Voici, chère Caroline, lui dit-il en y entrant avec elle, un appartement où depuis longtemps vous êtes attendue. » Caroline, qui crut voir un reproche dans ce peu de mots, baissa les yeux en rougissant et pâlisant tour à tour. Le comte l'attribuant à un autre motif, se hâta de la rassurer. « Vous y serez souveraine absolue, ajouta-t-il, en lui baisant respectueusement la main, et votre ami n'entrera chez vous que lorsque vous le lui permettrez. » Il se hâta de sortir. Un moment de plus, et peut-être il eût oublié ses serments et Lindorf. — Amitié ! s'écria-t-il en rentrant chez lui, soutiens mon courage ! Caroline adorée, Caroline, Lindorf, mon ami, dites, répétez-moi que vous ne pouvez être heureux l'un sans l'autre !... » Et la nuit se passa tout entière à gémir sur son sort, sur le cruel sacrifice que la vertu, ses principes, l'amitié, l'amour même exigeaient de lui.

Caroline fut plus tranquille ; mais elle dormit peu, et réfléchit beaucoup.

Quoique son innocence l'empêchât de sentir tout ce que la conduite du comte avait de singulier, elle ne pouvait ignorer cependant qu'il avait le droit de partager son appartement, et elle croyait avoir trop de torts avec lui, pour ne pas attribuer au ressentiment le soin qu'il paraissait prendre de s'éloigner d'elle.

Les jours suivants durent la confirmer dans cette idée. Le comte, redoutant une épreuve à laquelle il avait failli à succomber, non seulement n'accompagnait plus Caroline dans son appartement, mais recommença, comme il avait fait à Ronebourg, avant qu'elle sût la mort de son amie, à éviter autant qu'il le pouvait, et à n'entrer chez elle que lorsqu'elle avait son père et ses femmes ; et dans ces moments même, il avait un air si contraint, si malheureux ; il paraissait si fort redouter de la regar-

der, de s'approcher d'elle, qu'elle ne douta plus du tout de son indifférence, peut-être même de sa haine.

Cette conduite, loin de l'irriter, la toucha sensiblement. Elle n'en accusait qu'elle-même et ses caprices passés. Peut-être il voulait la punir, et il en avait bien le droit, ou plutôt cet injuste éloignement qu'elle lui avait marqué si longtemps, l'avait enfin révolté tout-à-fait contre elle. Mais les soins si tendres si soutenus du comte pendant sa maladie et dans les premiers moments de son affliction ? Elle ne les attribuait plus qu'à cette générosité qui lui était naturelle, qu'à cette pitié que tout être souffrant excite dans un cœur bon et sensible ; mais elle voit trop bien à présent qu'il déteste ses liens, qu'il gémit de la fatalité qui les a rapprochés. Elle se rappelle son projet d'absence, et ne doute pas qu'il ne pense à l'exécuter ; elle eut même un moment l'idée de le prévenir, de retourner à sa terre de Rindaw, de lui rendre,

en s'éloignant de lui et de la cour, une liberté qu'elle croyait qu'il désirait avec ardeur.

Cette résolution cependant lui paraissait bien plus difficile à exécuter que lorsqu'elle lui écrivit de Rindaw, qu'elle voulait y passer sa vie. Elle aime à présent ; elle aime avec passion, et jamais elle n'aurait la force de s'éloigner volontairement de l'objet de toute sa tendresse : aussi ce projet fut-il aussitôt évanoui que formé. Elle y fit succéder celui de s'efforcer, par tous les moyens possibles, d'obtenir le cœur de son époux, et de lui faire oublier ses torts.

Son courage se ranima. Il est si bon, si sensible, si généreux ! disait-elle en elle-même. Quand il verra combien je l'aime, pourra-t-il me refuser sa tendresse, et ne m'accordera-t-il pas au moins son amitié ? Elle s'abandonne à ce doux espoir ; sa confiance renaît, et de ce moment elle mit autant de soins à rechercher le comte qu'il en mettait à l'éviter.

Il s'aperçut de ce nouvel empressement ; mais il était trop loin d'imaginer qu'il pût être aimé, pour l'attribuer à l'amour. Plus les attentions et les prévenances de Caroline étaient marquées, plus elles lui paraissaient la suite d'un système de reconnaissance et de devoir que cette âme sensible et vertueuse s'était imposé.

Caroline, jeune, timide, éprouvant un sentiment qu'elle ne croyait point partagé, se reprochant et s'exagérant même ses torts passés, craignant de déplaire, par trop d'empressement, à un époux prévenu contre elle, avait souvent un air de contrainte qui persuada toujours de plus en plus au comte qu'elle en faisait une continuelle à son cœur.

Souvent dépitée du peu de succès de ses soins, elle se laissait aller à la tristesse la plus profonde, se renfermait chez elle, versait des larmes dont il apercevait les traces, et qui le confirmaient dans l'idée qu'elle se sacrifiait à

un pénible devoir, et gémissait d'être séparée sans retour de celui qu'elle aimait.

Il l'attendait d'un jour à l'autre, cet ami auquel il destinait un si grand bonheur, et ne comprenait rien à son retard. Outre le billet remis à Varner, il lui avait écrit les premiers jours de son arrivée à Berlin ; et sa lettre, adressée et recommandée au banquier de Lindorf, à Hambourg, devait lui être parvenue, s'il n'était pas déjà en chemin.

Elle était plus pressante encore que la précédente. Sans s'expliquer clairement, il se servait des motifs les plus forts pour hâter son retour.

« Son propre bonheur, lui disait-il, et celui de tout ce qu'il aimait au monde en dépendaient. Si ce n'était pas assez de le prier, de le conjurer d'arriver au plus tôt, il l'exigeait absolument de lui... Rappelez-vous, cher Lindorf, combien de fois vous m'avez donné le droit de disposer de votre sort : eh bien, je le ré-



clame aujourd'hui ce droit que je tiens de votre amitié, et peut-être d'une reconnaissance trop exaltée. Mais n'importe ; je veux vous rappeler à présent tout ce que vous croyez me devoir, pour vous dire qu'il ne tient qu'à vous, non seulement de vous acquitter, mais de mettre en un instant toutes les obligations de mon côté. Je n'ai qu'un mot à ajouter : si dans un mois, au plus tard, je n'ai pas le plaisir de vous embrasser chez moi, à Berlin, vous me mettez dans le cas de douter d'un attachement que je crois mériter, et de penser que je n'ai plus d'ami, etc., etc. »

Cette lettre si forte, si pressante, étant restée sans réponse, il devait croire, et croyait en effet que Lindorf était parti d'abord après l'avoir reçue, et ne tarderait pas à arriver.

Quoique ce moment dût être l'époque d'une séparation à laquelle il ne pouvait penser sans frémir, il l'attendait avec une sorte d'impatience, fondée sur celle d'assurer le bonheur de

**Caroline, et même d'être délivré de cette incertitude qui laisse errer l'âme sur des illusions qu'un instant détruit, et auxquelles le malheur même est préférable.**

**Eh ! comment aurait-il pu s'en défendre de ces douces illusions ? Elles devenaient chaque jour plus séduisantes, plus dangereuses. Il fallait toute la modestie et toute la prévention du comte, et la lecture continuelle des lettres que Caroline lui avait écrites, pour ne pas s'apercevoir de leur réalité. Loin de se rebuter, elle était toujours plus tendre, toujours plus empressée. Il s'agissait du bonheur de sa vie : pouvait-elle marquer trop d'attachement à cet époux qu'elle avait blessé si longtemps par une injuste répugnance, auquel son cœur avait fait une infidélité ? Combien de torts avait-elle à réparer, à faire oublier ! Bannissant enfin toute défiance, osant tout espérer de sa tendresse et de sa persévérance, elle employait, pour le rapprocher d'elle, pour l'attacher à elle, mille pe-**

tits moyens dont l'amour seul est susceptible, et auquel il sait donner tant de force.

Le comte aimait la musique avec passion : elle la cultiva avec plus de soin. Souvent elle lui demandait de l'accompagner sur la flûte ou le violoncelle, dont il jouait également bien ; elle lui chantait avec toute l'expression du sentiment, les airs les plus touchants, les plus propres à faire impression sur une âme aussi passionnée que celle du comte.

Il avait du goût et des dispositions pour le dessin ; mais ses occupations l'avaient empêché d'y faire des progrès. Caroline, au contraire, élevée dans la retraite, s'était appliquée avec beaucoup de succès à cet art charmant, qui fait qu'on peut se suffire à soi-même, qui, malgré l'hiver, les frimas, la solitude, nous retrace les beautés de la nature, les scènes champêtres, et fixe sur la toile ces belles fleurs qu'un instant voit mourir. Elle réussissait particulièrement aux fleurs et aux paysages ; c'était

aussi le genre que le comte préférait. Elle s'offrit à lui donner des leçons, à le perfectionner, à diriger ses essais : en échange, elle le pria à son tour de diriger ses lectures, et les études qu'elle désirait de faire sur plusieurs objets, trop souvent négligés dans l'éducation des femmes.

Quelquefois, pendant qu'il dessinait auprès d'elle, elle lui faisait une lecture. Son habitude de lire à haute voix à sa bonne maman avait exercé ce talent, qu'elle possédait au suprême degré. Lorsqu'elle était fatiguée, le comte lisait à son tour, et, pendant qu'elle l'écoutait avec l'intérêt le plus marqué, ses mains adroites seraient des nœuds, ou nuançaient des soies pour une bourse, une veste, un porte-feuille, etc., qu'elle lui destinait. Toujours occupée de lui et des moyens de lui plaire, toutes ses actions étaient relatives à cet unique objet : elle semblait n'exister que pour lui. À chaque instant, elle trouvait des prétextes pour passer dans son appartement, ou pour l'attirer dans le

sien ; et quoiqu'elle ne vît et ne voulût voir que lui seul et le chambellan, qui soupait chez eux presque tous les soirs, elle n'avait jamais l'air d'éprouver un moment d'ennui : au contraire, elle se refusait aux sollicitations de son père pour se faire présenter à la cour, paraissait désirer de prolonger le temps de sa retraite, et disait, en regardant le comte avec timidité, qu'elle n'avait jamais été plus heureuse.

Malgré tant de preuves d'un amour qu'elle ne cherchait point à dissimuler, le comte résistait encore aux charmes dont il était environné, et au doux espoir qui s'insinuait dans son cœur. Il le repoussait avec effroi, et tremblait de s'y livrer. Combien de fois il s'arracha d'auprès d'elle avec un effort douloureux !

« Non, disait-il, non, c'est impossible, je ne puis être aimé. Cette âme aimante et sensible, cette femme adorable sait donner à l'amitié... que dis-je ? peut-être à la simple reconnaissance, l'expression même de l'amour : ou bien

n'est-ce point le souvenir de Lindorf qui l'anime ? Sans doute, c'est à lui qu'elle adresse secrètement ces attentions si touchantes, ces mots si tendres, ces regards si doux dont je ne puis être l'objet. Ne sais-je pas qu'elle aime Lindorf, qu'elle doit l'aimer ?... Cependant, s'il était vrai ? si c'était moi ?... si cette cruelle résolution qui me tue, me rendait le plus ingrat des hommes ?... si cette félicité suprême que j'ose réserver à un autre, m'était destinée par son cœur ? si ce cœur était à moi ?... Ah ! Caroline, Caroline !... Mais puis-je chercher à le pénétrer ce cœur sans la faire lire dans le mien, sans lui découvrir le feu qui me dévore ? et ne sais-je pas alors que le devoir, la compassion, la générosité dicteraient sa réponse ? Ne me prouve-t-elle pas qu'elle peut tout sur elle-même, et qu'elle est prête à sacrifier sans balancer tous les sentiments de son cœur ? »

Ainsi le comte, tourmenté, combattu entre la crainte et l'espoir, faisait en même temps son supplice et celui de la tendre Caroline. Une

situation aussi violente ne pouvait durer longtemps. Lindorf n'arrivait point, et le comte ne trouvait plus ni dans son amitié, ni dans sa délicatesse, la force de résister à sa passion, lorsque tout l'assurait qu'elle était partagée.

Un soir, le chambellan fut retenu à la cour ; le comte soupa tête-à-tête avec Caroline. Plus tendre, plus séduisante encore qu'à l'ordinaire, si elle ne disait pas, *je vous aime*, il n'était du moins plus possible de s'y méprendre. L'émotion, le trouble du comte augmentaient à chaque instant ; il eut cependant encore la force de se dérober par la fuite au danger de se trahir, de la quitter en sortant de table : mais ce fut le dernier effort de sa raison.

Rentré chez lui, il réfléchit sur sa position, sur son amour, sur ses droits, sur la conduite de Caroline. — Non, disait-il, non, ce n'est point une illusion, je suis aimé ; je ne puis plus en douter. Si je touche sa main, je la sens trembler dans la mienne ; elle la serre douce-

ment, comme pour me retenir auprès d'elle. Quand je la quitte, ses yeux me suivent tristement ; ce soir même, oui, j'ai cru le voir, ils se sont mouillés de quelques larmes. L'expression du sentiment le plus tendre animait tous ses traits ; et j'ai pu m'éloigner ! et je ne suis pas tombé à ses pieds ! je ne lui ai pas dit que je l'adore ! je n'ai pas tout tenté pour l'engager à me confirmer mon bonheur et cet amour dont tout m'assure... »

Cette idée ne s'était jamais présentée à lui avec autant de force et de certitude. Elle l'enflamme au point que, n'écoutant plus que cet espoir qui le séduit, il se décide à retourner auprès d'elle, à lui faire l'aveu de son amour, à obtenir d'elle celui dont il se croit certain. Ses serments, sa résolution, ses projets, tout disparaît, tout s'anéantit ; il oublie que Lindorf existe ; il ne voit plus que Caroline, sa Caroline qui est à lui, unie avec lui, dont il est aimé, et qu'aucun mortel sur la terre n'a le droit de lui disputer.



Il est déjà dans son appartement. Il ne la voit pas encore ; mais il entend les sons de sa voix touchante et de sa guitare. Il s'approche, sans faire de bruit, d'une porte vitrée qui le séparait d'elle, et qui n'était pas même entièrement fermée. Elle conduisait dans un petit cabinet charmant, que Caroline aimait de préférence. Elle s'y retirait quand elle voulait être seule et tranquille ; et tous les soirs elle y passait une demi-heure, avant de se coucher, à lire ou à faire de la musique. Ce soir là elle chantait devant son feu, déshabillée à demi, penchée sur un fauteuil, en s'accompagnant faiblement de sa guitare. L'air qu'elle chantait était doux et triste ; il paraissait l'affecter beaucoup. De temps en temps elle s'interrompait, passait sa main ou son mouchoir sur ses yeux, et recommençait avec une voix plus altérée.

Le comte croyait connaître tous les airs qu'elle savait et qu'elle aimait ; et celui-ci était nouveau pour lui. Il prête l'oreille, s'efforce d'entendre les paroles ; elle chantait si bas qu'il

ne saisit d'abord que quelques mots. Celui de *Caroline*, qui finissait une ligne, le frappa. Il écoute avec plus d'attention encore ; enfin il parvient à entendre ces quatre vers qui terminaient un couplet :

Mais puis-je me flatter encore ?  
Non, l'espoir s'éteint dans mon cœur.  
Toi qui me fuis, toi que j'adore,  
Où veux-tu chercher le bonheur ?

L'expression, l'attendrissement marqué avec lequel elle chantait, prouvaient assez qu'elle avait un objet ; mais est-ce lui-même ? est-ce Lindorf ? le doute, la défiance rentrent dans son cœur. Il écoute, il regarde, et bientôt il n'a plus même le triste bonheur de douter.

Caroline avait posé sa guitare sur ses genoux, et détachait de son cou un ruban noir qu'elle portait toujours, et que le comte avait pris jusqu'alors pour un simple ornement. Il

voit avec surprise qu'il servait à suspendre un portrait caché dans son sein. Trop éloigné pour en distinguer les traits, il put voir cependant, quand elle l'approcha de la lumière, que c'était celui d'un homme avec l'uniforme des gardes : c'est donc celui de Lindorf !

D'abord Caroline le regarde avec attention ; puis elle le presse contre son cœur, contre ses lèvres, avec un mouvement passionné ; des larmes coulent sur ses joues. Il en tombe une sur le portrait ; elle l'essuie avec précaution, le regarde encore en soupirant, le pose sur la table, à côté d'elle, reprend sa guitare, et chante sur le même air ce couplet, que le comte entendit distinctement.

Tu deviendras mon bien suprême,  
Ô le plus chéri des portraits !  
Tiens-moi lieu de celui que j'aime ;  
Viens du moins me rendre ses traits.  
Mais puis-je m'abuser encore ?  
J'ai ses traits, je n'ai plus son cœur.

Toi qui me fuis, toi que j'adore,  
Où veux-tu chercher le bonheur ?

Quand elle l'eut fini, elle reprit son portrait, lui donna encore un baiser, le rattacha autour de son cou en disant avec un petit mouvement de tendresse mêlée de dépit : « *Pour toi, tu ne me quitteras jamais ;* » et prenant sa lumière, elle passa dans sa chambre à coucher, après avoir sonné ses femmes sans regarder même du côté de la porte vitrée.

Le bruit qu'elle fit en sortant, l'obscurité où elle laissa le comte, le tirèrent de l'espèce d'anéantissement dans lequel il était plongé. Ce moment fut affreux pour lui ; il détruisait les douces espérances qu'il avait osé former ; il lui enlevait sans retour toute idée de bonheur ; il le replongeait dans le néant à l'instant où il croyait jouir de la félicité suprême. Toujours généreux cependant, même au comble du désespoir, son premier mouvement lorsqu'il

fut un peu revenu à lui-même, fut de pénétrer également auprès de Caroline, non plus pour lui parler de lui, mais pour lui assurer qu'elle allait revoir Lindorf, être libre de s'unir avec celui qu'elle aimait ; mais ses femmes entrèrent chez elle, et l'empêchèrent d'exécuter ce projet. Il sentit bientôt qu'il serait au-dessus de ses forces de la revoir, de lui parler, de lui dire qu'il allait la quitter pour toujours ; ce moment eût été le dernier de sa vie, ou peut-être, et il en frémit plus encore, s'il l'avait revue, loin de la céder à celui qu'elle aime, il aurait eu dans son délire, la cruauté d'en exiger le sacrifice.

Non, il ne la reverra point ; il ne peut, il ne doit pas la revoir. Il trouvera dans sa vertu le courage de la fuir, de lui rendre sa liberté ; mais il n'a pas celui de lui faire un éternel adieu, de résister à un seul de ses regards, dont il n'avait que trop éprouvé le danger. Il rentra donc chez lui, et passa quelques heures dans l'agitation la plus cruelle, ne sachant à quel

parti s'arrêter, ni qui l'emporterait de l'amour ou de la générosité, de lui-même ou de Lindorf.

Il écrivit dix lettres à Caroline. Dans l'une il réclamait ses droits, et s'efforçait de l'attendrir en sa faveur ; un instant après, détestant cette tyrannie, il la déchirait et en recommençait une nouvelle, où il lui faisait un éternel adieu sans lui parler de ses sentiments. Quoi, disait-il en la déchirant encore, elle ne saurait pas même que je l'adore, et je mourrais loin d'elle sans exciter seulement sa pitié ! Alors, il peignait sa passion en traits de feu ; il lui répétait combien le sacrifice qu'il faisait était affreux pour lui. Sentant ensuite à quel point cette idée empoisonnerait son bonheur, il tâchait d'écrire une lettre plus modérée et n'y pouvait réussir ; cependant, à force d'exhaler sur le papier les différents sentiments qui l'agitaient, il se calma assez pour prendre une résolution ferme et décidée.

Ce fut celle d'aller dès le matin au lever du roi, que l'aurore ne trouvait jamais dans son lit, et chez qui il pouvait entrer à toute heure, d'obtenir de lui sans différer la cassation de son mariage, de l'envoyer tout de suite à Caroline, et de partir de Potsdam pour sa terre de Walstein, d'où il prendrait des arrangements pour un plus long voyage.

Plus il réfléchit à sa position actuelle, à la passion dont il était tourmenté, à celle qu'il supposait à Caroline, plus il persista dans ce projet. Il en vint même à regretter de ne l'avoir pas exécuté dès son arrivée à Berlin, et de s'être laissé entraîner au plaisir de vivre avec Caroline. Depuis longtemps, pensait-il, elle serait heureuse et tranquille, et j'aurais peut-être été moins malheureux. Je n'aurais pas connu ce charme enchanteur répandu dans ses moindres actions, cette amitié si séduisante, si dangereuse que j'osais prendre pour de l'amour, et qui pourrait m'en tenir lieu si j'ignorais qu'elle aime ailleurs et qu'elle gémit en se-

cret. Elle gémit, elle... Caroline, celle pour qui je donnerais mille vies ; et j'hésite à lui sacrifier mon bonheur !

Cette idée lui rendit tout son courage ; il lui écrivit, ou plutôt il commença la lettre qu'il voulait achever, lorsqu'il aurait obtenu le divorce.

Il écrivit ensuite au chambellan pour motiver cet événement de manière qu'il ne pût l'imputer à sa fille ni à Lindorf, qui devait naturellement arriver au premier jour. Il mit ces lettres dans son porte-feuille, et prit avec son valet de chambre tous les arrangements nécessaires pour son voyage.

Comme il ne comptait pas revenir à Berlin, il passa le reste de la nuit à mettre en ordre différents papiers et plusieurs choses qu'il voulait emporter avec lui. Dès que le jour parut, il partit pour Potsdam, où le roi était alors, et lui demanda une audience secrète.



Que faisait alors la pauvre Caroline ? Elle sortait d'un doux sommeil qui avait calmé ses chagrins de la veille, et s'impatientait déjà de revoir ce cher et cruel époux qui la fuyait, et qu'elle avait toujours espéré de ramener à force de persévérance. Depuis quelque temps même, elle se flattait d'y avoir réussi, et ne trouvait presque plus rien d'extraordinaire dans sa conduite. Il paraissait se plaire avec elle ; il la quittait peu dans la journée ; il avait pour elle ces attentions, ces petits soins qui n'appartiennent qu'à l'amour. Souvent elle remarqua les regards passionnés qu'il jetait sur elle ; une fois elle le surprit baisant avec ardeur une natte de ses cheveux qu'il lui avait demandée. Que fallait-il de plus à Caroline ? Élevée dans la plus parfaite innocence, n'ayant jamais eu de liaison ni de conversations qu'avec la chaste chanoinesse, n'ayant lu que des livres qu'elle lui donnait, elle était heureuse de voir son époux, de l'entendre, de savoir qu'elle était aimée, de passer sa vie auprès de lui ; et quand

il la quittait le soir, le seul chagrin d'être séparée de lui jusqu'au lendemain faisait couler ses larmes ; c'était aussi les seuls moments où elle doutait de sa tendresse. « Car enfin, disait-elle, il ne tenait qu'à lui de rester ; nous aurions encore un peu causé, un peu lu, un peu fait de musique, et demain, à mon réveil, j'aurais eu le plaisir de le voir tout de suite. Ne pouvait-il pas dormir dans ma chambre tout comme dans la sienne ? Ah ! si j'osais le lui dire ! – Mais sans doute il n'aime pas autant à être avec moi, que j'aime à être avec lui. » Alors ses pleurs coulaient sans qu'elle sût pourquoi ; elle regardait son petit portrait, le baisait, lui disait ce qu'elle n'osait dire à l'original, le remettait dans son sein, allait se coucher avec lui ; et le lendemain, en revoyant le comte, elle ne pensait plus qu'au plaisir de le voir.

C'était à peu près là son histoire de tous les soirs ; mais la veille elle avait été plus émue qu'à l'ordinaire, et par la présence du comte, et par son trouble, et surtout par cette prompte

retraite à laquelle elle ne s'était pas attendue. Pour la première fois, elle pensa qu'il y avait quelque chose de bien singulier dans la conduite de son époux. Tant d'inégalités, de contrariétés, devaient enfin la frapper. Était-elle aimée ? ne l'est-elle pas ? Elle cherche à se rappeler tout ce qui peut l'éclairer sur les sentiments du comte, tout ce qui s'est passé depuis son arrivée à Ronebourg. Une romance qu'elle y avait composée dans le temps où il l'évitait, où elle s'était crue haïe de lui, lui revient dans l'esprit et l'attendrit ; elle la chante, et son attendrissement redouble.

C'est dans ce moment que le comte l'avait surprise, et malheureusement à la fin de la romance. La voici telle qu'elle était.

## ROMANCE.

### PREMIER COUPLET.

Un jour pur éclairait mon âme ;  
J'unissait l'amour au devoir,  
J'osais me livrer à ma flamme,  
Écouter le plus doux espoir.  
Mais puis-je m'abuser encore ?  
Cet espoir s'éteint dans mon cœur.  
Toi qui me fuis, toi que j'adore,  
Où veux-tu chercher le bonheur ?

## II.

Quand tes soins me rendaient la vie,  
Je crus les devoir à l'amour ;  
Je me disais, je suis chérie,  
Je saurai l'être plus d'un jour.  
Mais puis-je me flatter encore ?  
Non, l'espoir s'éteint dans mon cœur.  
Cruel époux, toi que j'adore,  
Où veux-tu chercher le bonheur ?

## III.

Quel sort ta rigueur me destine ?  
Que ne me laissais-tu mourir !

Si tu n'aimes plus Caroline,  
C'est là son unique désir.  
Mais puis-je m'abuser encore ?  
Non, l'espoir s'éteint dans mon cœur.  
Toi qui me fuis, toi que j'adore,  
Où veux-tu chercher le bonheur ?

#### IV.

Tu deviendras mon bien suprême,  
Ô le plus chéri des portraits !  
Tiens-moi lieu de celui que j'aime ;  
Viens du moins me rendre ses traits.  
Mais puis-je m'abuser encore ?  
J'ai ses traits, je n'ai plus son cœur.  
Toi qui me fuis, toi que j'adore,  
Où veux-tu chercher le bonheur ?

S'il eût entendu les premiers couplets, il aurait su qu'il en était l'objet ; mais celui qu'elle chantait alors, ce portrait, les mots qu'elle lui adressa ; tout enfin le jeta dans l'erreur, et lui persuada que ce ne pouvait être que Lindorf.

Pour Caroline, après chanté, pleuré et baisé sa miniature, elle se mit dans son lit plus calme et plus tranquille. Il m'aime, pensa-t-elle, cela n'est pas douteux ; mais sans doute il ne se croit pas aimé. Il se rappelle cette répugnance que je lui témoignai si durement le jour de notre mariage ; peut-être pense-t-il qu'elle subsiste encore. Oh ! comme je le détromperai ! comme je vais le faire lire dans mon cœur, lui prouver que ce cœur est bien changé. Dès demain, il saura positivement qu'il est tout à lui ; je lui dirai tout le jour que je l'aime, que je l'adore, et nous verrons le soir s'il me quittera d'abord après souper.

Cette résolution la tranquillisa tout-à-fait. Elle s'endormit paisiblement, fit les songes les plus agréables, se réveilla avec la joie la plus pure, et persista plus que jamais dans son projet de la veille. Elle ne trouve plus dans son cœur ni crainte ni défiance d'elle-même. Son époux l'aime ; elle en est sûre : ses doutes et le souvenir du passé, lui donnent encore cette

réserve qu'elle ne peut plus supporter et qu'un mot va détruire. Elle va lui dire, lui répéter mille fois, qu'il est l'unique objet de sa tendresse, de tous les sentiments de son cœur ; et ce cœur si naïf et si tendre ne peut contenir ses transports en pensant qu'elle n'aura plus de secrets pour cet homme adoré, pour cet ami généreux, à qui elle doit une vie qu'elle veut consacrer à son bonheur.

Caroline était timide comme on l'est à dix-sept ans, quand on a toujours vécu dans la retraite ; le comte surtout lui imposait, sans quoi elle n'eût pas attendu jusqu'alors à lui parler clairement. À présent même qu'elle y est décidée, elle ne sait comment s'y prendre, et plus le moment approche, plus son émotion et son embarras redoublent. Oh ! combien elle regrettait sa bonne maman ! Depuis longtemps elle eût été l'interprète et le garant de ses sentiments. Comment les dévoiler elle-même ?

Si elle écrivait ? Elle essaya ; mais elle était trop émue, trop agitée ; sa main tremblait ; elle ne trouvait aucune expression ; elle ne pouvait former un seul mot. Non, dit-elle, j'aime mieux aller chez lui ; je me jetterai dans ses bras ; je lui dirai... Je ne lui dirai rien ; mais il entendra mon silence. Il saura bien lire dans le cœur de sa Caroline ; il me rassurera ; il me pardonnera. Plus de doutes, plus de défiance, plus de réserve. Il sera tout pour moi, et moi tout pour lui, et je vais être la plus heureuse des femmes.

Elle s'enflamme de cette idée, baise son petit portrait pour animer encore son courage, et vole dans l'appartement du plus aimé des époux. Elle entre... Il n'y est plus ! il ne paraît pas même y avoir couché ! Une grande malle, au milieu de son cabinet, couverte de différentes choses empaquetées, semble annoncer un projet de voyage. Caroline frissonne, trouve à peine la force de sonner. Un laquais paraît ; elle lui demande d'une voix tremblante où est M. le comte. Le laquais paraît surpris de cette



question. « Je croyais que madame la comtesse savait... — Quoi donc ? — Que M. le comte est parti de grand matin. Wilhelm, son valet de chambre, a veillé toute la nuit pour faire ses malles. Il m'a chargé de les faire partir à ses ordres. Il ignorait où M. le comte veut aller ; mais il croit que c'est en Angleterre. — Ah ! Dieu ! il suffit, laissez-moi. »

Le laquais sort ; Caroline tombe sur le premier siège qui se présente, et, pour la seconde fois de sa vie, éprouve toute la douleur, tous les déchirements de l'amour au désespoir ; pour la seconde fois, elle voit celui qu'elle aime la fuir, l'abandonner, s'éloigner d'elle. Mais quelle différence, et combien actuellement elle se trouve plus à plaindre ! Lorsqu'à Rindaw, Lindorf se sépara d'elle, ce fut presque de son aveu. Le premier moment fut cruel, mais bientôt la vertu reprit son empire ; et l'orgueil d'avoir rempli son devoir devint une consolation. D'ailleurs elle savait qu'elle était adorée, et que celui qui la fuyait malgré lui, partageait

toute sa douleur ; mais ici tout se réunit pour l'augmenter. C'est son époux qui la fuit ; c'est celui qu'elle osait aimer, sur qui elle avait fondé l'espoir du bonheur de sa vie. Il la hait sans doute, puisqu'il a pu l'abandonner d'une manière aussi cruelle. « Eh ! dans quel moment, grand Dieu ! Quand je volais dans ses bras ; quand je ne redoutais plus que l'excès de sa joie... et partir sans me dire un seul mot, sans me revoir ! Ah ! c'est la haine ou l'indifférence la plus cruelle ; et cependant hier au soir encore, comme il me regardait ! avec quelle tendresse il prit ma main et la pressa contre son cœur !... Il est vrai qu'il la repoussa avec terreur, et me quitta rapidement ; et c'était pour toujours !... Non, non, c'est impossible ; il n'est pas faux ; il n'est pas le plus barbare des hommes... Il y a de l'erreur... Ce domestique se trompe ; il reviendra ; il reviendra sûrement, et je veux l'attendre ici. »

À peine eut-elle le temps de saisir cette lueur d'espoir qui la ranimait un peu ; le laquais

rentre et lui remet un paquet. « C'est de M. le comte ; son coureur arrive de Potsdam. – Caroline, à peine, a la force de le prendre, et de lui faire signe de se retirer. La voilà seule ; elle tient ce paquet, et n'ose l'ouvrir ; il renferme l'arrêt de sa mort ou de sa vie. Il était assez gros et adressé à *Madame la comtesse Caroline ; baronne de Lichtfield, en son hôtel*. Cette singularité la frappa... Il ne me donne pas son nom ! grand Dieu ! se pourrait-il ?... et ses doigts tremblants brisent le cachet, déchirent l'enveloppe. Elle renfermait un petit parchemin écrit, trois lettres et un papier non cacheté, qui s'ouvre, et sur lequel elle jette les yeux.

Âmes sensibles, peignez-vous son saisissement. Ce fatal papier, signé par le roi, ayant le sceau du roi, était l'acte de divorce, ou plutôt une déclaration par laquelle *le roi, consentant à la dissolution du mariage d'Édouard-Auguste, comte de Walstein, et de Caroline, baronne de Lichtfield, le déclarait nul, et les parties libres de contracter d'autres engagements*. Caroline regar-

da quelques instants cet écrit avec des yeux égarés, et sans verser une larme. Bientôt toutes ses idées se confondent ; le fatal papier s'échappe de ses mains ; un nuage épais l'enveloppe ; une sueur glacée couvre son visage ; elle ne voit plus, elle ne respire plus ; une palpitation universelle l'a saisie. Sa dernière pensée est l'espoir que la main de la mort est sur elle, qu'elle touche au terme de sa vie.

Cet état dura longtemps. Quand elle reprit ses sens, elle crut sortir d'un songe affreux. Cependant la chambre où elle était, les papiers, les lettres qu'elle avait autour d'elle, tout lui confirme la réalité de son malheur. Elle regarde l'adresse de ces lettres : l'une est à son père, la seconde à *Caroline* ; elle la rejette avec horreur. Que peut-il me dire lorsqu'il m'ôte la vie, lorsqu'il brise lui-même nos liens ? Elle regarde la troisième : quelle surprise ! elle est adressée à *M. le baron de Lindorf, hôtel de Walstein, à Berlin* ; et au dos de la lettre : *Je conjure Caroline de remettre elle-même cette lettre à mon*

*ami, au moment de son arrivée, qui ne peut tarder.*  
— À Lindorf ! s'écrie-t-elle, et chez lui ! et c'est à moi qu'il l'envoie... Dieu ! mon Dieu ! quelle est son idée ? Lindorf serait-il ici ? Se pourrait-il ?... Serait-il la cause ?... Ah ! plutôt au ciel que la jalousie !... il me sera si facile de la détruire pour toujours ! » Reprenant alors avec empressement la lettre qui lui était adressée, elle se hâte de l'ouvrir, de la lire, et l'espoir renaît dans son cœur.

Non, ce n'est ni la haine, ni l'indifférence, ni le ressentiment qui l'ont dictée, cette lettre qui peint à la fois la générosité, la délicatesse, et plus encore la passion du comte. Chaque mot témoignait l'excès de son amour pour elle. Caroline passe en un instant du comble de la douleur à la joie la plus pure. Il m'aime, disait-elle. Ah ! puisqu'il m'aime, nos nœuds ne sont point brisés. Bientôt il saura que sa Caroline ne veut être qu'à lui, n'existe que pour lui, et que cette séparation était l'arrêt de sa mort. À peine la lettre est achevée, qu'elle a déjà don-

né des ordres pour qu'on prépare à l'instant sa berline. Pendant ce temps-là, elle lit encore cette lettre, qui est le gage de son bonheur futur, et de l'amour de son époux.

« Chère et tendre Caroline, lui disait-il, rassurez-vous ; cessez de gémir ; cessez de vous contraindre. Ce n'est point à un tyran que le soin de votre bonheur fut confié ; et les larmes que je viens de voir couler sur le portrait de l'amant que vous regrettez, seront les dernières que vous répandrez de votre vie, si mes vœux ardents sont remplis... Dieu puissant ! pour prix du sacrifice que je fais, que cette femme adorée soit toujours heureuse ; et même loin d'elle, séparé d'elle, je pourrai supporter mon existence. – Oui, Caroline, oui, vous serez heureuse, unie à celui que votre cœur a choisi, et qui mérite l'excès de son bonheur, si un mortel peut vous mériter. Votre âme vertueuse et sensible ne gémitra plus dans des liens abhorrés ; vous pourrez enfin allier

l'amour et le devoir ; vous ne verserez plus ces larmes amères et secrètes qui m'ont pénétré. Oh ! je crois les entendre encore ces sons touchants, dictés par la douleur, adressés à l'objet de votre tendresse. Caroline, ne vous plaignez plus de lui ; ne lui reprochez plus un éloignement involontaire, qu'il a cru devoir à l'amitié. Il va vous être rendu ; bientôt vous le reverrez à vos pieds ; bientôt vous oublierez tous deux vos peines passées. – Oh ! Caroline, pardonne ; depuis longtemps j'ai pu les faire cesser, et porter dans ton cœur l'espérance et la joie.

» Depuis l'instant où j'ai su votre secret, depuis cet affreux moment où je t'ai vue prête à perdre la vie, où j'ai senti que je pouvais être plus malheureux encore qu'en renonçant à toi, j'ai juré de vous réunir l'un à l'autre ; et, tu le sais Caroline, si je t'ai regardée comme un dépôt sacré, comme l'amante et l'épouse de Lindorf. Cependant, égaré par ma passion, j'ai osé croire un instant à la félicité suprême, j'ai pu prendre l'effort du devoir et de la vertu, pour

un sentiment plus tendre, et j'allais me préparer des regrets éternels... Ah ! Caroline, je le sens, il est temps de vous fuir ; il le faut ; je le dois. Je cours l'élever, cette barrière insurmontable qui m'interdira sans retour un fol espoir, et l'illusion dangereuse où je me laissais entraîner. Je vais vous rendre à vous-même, ou plutôt à l'original de ce portrait si chéri.

» Adieu, Caroline, adieu ! Je m'é gare ; j'afflige sans doute votre cœur sensible et généreux, en vous laissant voir toute la faiblesse du mien. Eh bien, chère Caroline, achevez de me connaître ; sachez que, quelque malheureux que je sois en vous quittant, en renonçant à vous pour jamais, je le serais mille fois plus encore en demeurant auprès de vous, en usurpant des droits qui ne doivent être accordés que par l'amour. Posséder Caroline, et savoir qu'un autre possède son cœur, être un obstacle à son bonheur, à celui d'un ami qui m'est cher : voilà, voilà ce que je n'aurais pu supporter, ce qui aurait empoisonné mes jours ; et votre fé-



licité mutuelle peut encore y répandre quelque charme. Vous me la devrez, cette félicité ; vous ne penserez à moi qu'avec attendrissement, avec reconnaissance. Sûr au moins de votre amitié, de votre estime... Adieu, Caroline, je cours les mériter. »

Berlin, cinq heures du matin.

---

De Potsdam, dix heures du matin,  
en sortant de l'audience du roi.

« C'en est fait, ils sont brisés ces liens que votre cœur a toujours repoussés. Caroline, vous êtes libre ; mais bientôt vous serez à Lindorf... Ah ! dites, dites-moi que vous êtes heureuse... Il ignore encore le bonheur qui l'attend, et je connais son amitié généreuse. Le même sentiment qui l'éloigna de Rindaw et de sa patrie, l'engagerait peut-être à s'y refuser ;

mais il n'est plus temps, et ce motif m'a aussi décidé à prévenir son retour. La lettre que je joins ici, achèvera de lever tous ses scrupules, et de lui prouver qu'il fait le bonheur de son ami, en faisant le sien et celui de Caroline.

» Il me reste encore à vous demander une grâce. Caroline pourrait-elle, dans ce moment, me refuser, ajouter encore à mes peines ? Non, je connais son cœur. Eh bien ! j'exige de votre amitié, de votre reconnaissance, que vous acceptiez l'hôtel que vous habitez actuellement. Vous aimez sa situation, votre appartement vous plaît : Caroline, il est à vous ; il fut arrangé pour vous ; personne que vous ne l'habitera jamais. Non, vous n'outragez point, par un refus cruel, un ami déjà trop malheureux.

» Adieu, Caroline ! Chère, trop chère Caroline ! il est donc vrai que vous n'êtes plus à moi, que je n'ai plus aucun droit... Mais je n'en eus jamais : c'est le cœur seul qui peut les donner, et du moins j'en aurai à votre estime, à

vosre amitié, à vosre compassion. Si vous vouliez quelquefois m'écrire, me parler de vosre bonheur... Mais non, non ; je ne puis, je ne pourrai jamais peut-être écrire à l'épouse de Lindorf. Si Caroline de Lichtfield daigne me répondre une fois, une seule fois avant qu'elle porte un autre nom, sa lettre me trouvera dans ma terre de Walstein, où je passe huit jours avant d'aller à Dresde, auprès de ma sœur. Je pars à l'instant même... Quoi ! je ne vous reverrai donc plus ? Ces heures délicieuses passées à côté de vous ne reviendront jamais ? Je n'entendrai plus cette douce voix ?... Que dis-je ? vous serez toujours présente à mon imagination, à mon cœur, à ma pensée ; je ne verrai que vous dans l'univers.

» Je joins ici l'acte de vosre liberté, une lettre à vosre père, celle à... à vosre époux, et la donation de l'hôtel. Dites-moi du moins que tous ces papiers vous sont parvenus, qu'ils assurent vosre bonheur, et je n'aurai plus rien à désirer dans ce monde.

## » ÉDOUARD DE WALSTEIN »

Enfin la beline est prête. Caroline ne se donne que le temps de passer chez elle, d'y prendre le cahier de Lindorf : le portrait, cause principale de l'erreur, est dans son sein.

Elle part, recommande aux postillons la plus grande diligence ; et, malgré leur zèle à presser les chevaux, elle trouve qu'elle est mal obéie. Le comte avait quelques heures d'avance sur elle ; mais elle fit aller si grand train, qu'elle arriva deux heures après lui. Enfermé dans son cabinet, livré à la douleur la plus profonde, il sentait seulement qu'il avait perdu Caroline, qu'il ne la reverrait jamais, et n'éprouvait pas encore les consolations que la vertu se procure à elle-même.

Il n'avait cependant pas été tout-à-fait insensible aux transports de joie que ses vassaux avaient fait éclater en le revoyant, et aux témoignages touchants de leur attachement.

Louise, Justin et le vieux Johanes avaient été des premiers à accourir, à se précipiter aux genoux de leur bienfaiteur, à lui présenter leurs deux petits garçons : Louise était encore près d'accoucher. — Oh ! monseigneur, lui dit-elle, votre arrivée me portera bonheur ; j'aurai une petite fille que je désire tant ; et puisque monseigneur est marié, si madame la comtesse veut avoir la bonté de lui donner son nom, c'est alors que nous serons heureux.

Le comte ne put soutenir ce mot déchirant ; il lui perça le cœur. — Hélas ! mes enfants ! je ne suis pas... je ne suis plus... » Il ne peut achever ; et, les quittant brusquement, il s'enferme dans son appartement.

Ils étaient encore dans la cour avec une partie des habitants du village, et s'affligeait ensemble de l'air triste de leur bon seigneur, lorsque Caroline arriva. Elle s'élança de sa voiture, et, sans faire attention à personne, elle s'écrie : Où est-il ? où est monsieur le comte ?

Wilhelm accourt. — Quoi ! c'est madame la comtesse ! — Oui, mon cher Wilhelm ; conduisez-moi à l'instant auprès de votre maître. »

Wilhelm marche devant elle, lui montre la porte du cabinet où le comte s'est retiré. Elle l'ouvre promptement, se précipite dans ses bras, en disant d'une voix entrecoupée : — Cher et cruel ami ! as-tu pu quitter ainsi ta Caroline, qui t'adore, qui n'aime que toi seul au monde, qui meurt si son époux l'abandonne ? Et, penchant sa tête sur l'épaule du comte, elle l'inonde de ses larmes. Ses sanglots, la promptitude avec laquelle elle est accourue coupent sa voix, arrêtent sa respiration. Le comte la soulève dans ses bras, la place dans un fauteuil et se jette à ses pieds. — Ô Caroline ! est-ce bien vous ?... Un ange bienfaisant a sans doute pris vos traits. Ce que je viens d'entendre serait-il possible ? — Ah ! n'en doute pas, n'en doute jamais ; et détachant vivement le ruban qu'elle avait sur le sein : Tiens, lui dit-elle, le voilà ce portrait que j'aime... Regarde-le bien ;

vois, reconnais l'objet qu'il représente ; c'est lui qui possède uniquement mon cœur ; c'est à lui seul que je veux être. »

Le comte ne concevant plus rien à ce qu'il entend, jette les yeux sur cette peinture... Grand Dieu ! c'est lui, c'est lui-même, tel du moins qu'il était avant son accident ; mais Caroline lui prouve trop qu'elle le voit toujours ainsi, et qu'il n'a pas changé pour elle. Il est vrai qu'il ressemblait tous les jours davantage à son portrait, et qu'il n'eût pas été possible de le méconnaître.

Mais par quelle magie étonnante ce portrait, dont le comte ignorait même l'existence, se trouvait-il entre les mains de Caroline, attaché sur son cœur, et l'objet de ses plus tendres caresses ? Il voit, il sent tout son bonheur ; il est près de succomber sous le poids de tant de félicité, et cependant il croit encore que c'est une illusion, un rêve enchanteur dont il craint le réveil. Il témoigne à Caroline, autant que son

saisissement peut le lui permettre, et sa surprise et ses craintes.

Elle tire de sa poche, en rougissant, tous les papiers que lui avait remis Lindorf : — Tenez, lui-elle, lisez ceci, et vous saurez tout... Plus de secrets pour vous ; ils m'ont rendue trop malheureuse... Oui, j'ai aimé Lindorf ; j'ai du moins cru reconnaître quelques rapports entre les sentiments que j'avais pour lui et ceux que j'éprouve à présent... Mais, jugez vous-même de la différence. Quand il me laissa à Rindaw ; je pleurai, oui, je pleurai beaucoup ; mais je fus bientôt consolée ; bientôt ce petit portrait me devint plus cher que lui. Aujourd'hui, en recevant l'arrêt cruel qui nous sépare, je n'ai point pleuré ; non, pas une larme n'est sortie de mes yeux ; mais j'ai cru que j'allais perdre la vie ou la raison ;... et si vous persistiez dans cet affreux projet, c'est comme si vous me disiez : *Caroline, je veux que tu meures*. Oh ! dites-moi plutôt que je suis encore à vous, que j'y serai toujours... Tenez, vous voyez bien que cet af-



freux papier ne signifie plus rien, lui dit-elle, en lui montrant l'acte de divorce qu'elle avait déjà déchiré, et qu'elle jeta dans le feu. »

Le comte ne pouvait parler ; ce qu'il éprouvait était au-dessus de l'expression. Il couvrait de baisers les mains de Caroline ; il les pressait contre son cœur ; il prononçait de mots entrecoupés, sans liaison et sans suite. Dans son délire, il baisait avec transport son propre portrait, qu'il regardait comme la preuve de l'amour de sa Caroline.

Elle le pressa encore de lire le cahier. Il ne le voulait pas ; il fallait pour cela la perdre un instant de vue, s'occuper d'autre chose que d'elle seule, cesser de la regarder : C'était autant d'instant retranschés à son bonheur. — Non, chère Caroline, n'exigez pas que je lise rien en ce moment. Vous me permettez de lire dans votre cœur, d'y voir que je suis aimé ; qu'ai-je besoin d'en savoir davantage ? — Mais le mystère de ce portrait. — Je sais qu'il vous

est cher, que c'est le mien, et cela me suffit. — Sachez du moins comment Lindorf m'apprit à vous connaître, par quels degrés l'estime et l'admiration qu'il m'inspira pour vous ont enfin produit l'amour. — Quoi ! Lindorf ? — Je dois lui rendre justice ; c'est à lui que vous devez le cœur de votre Caroline. — Comment ! Lindorf?... ô généreux ami ! — Il vous devait tout. — C'est moi, c'est moi qui lui dois plus que la vie. »

Alors il prit le cahier et le lut. Bientôt Caroline vit couler ses larmes, au souvenir de la mort de son père, à l'expression de la reconnaissance et de l'amitié de Lindorf. Souvent il fut obligé de s'interrompre, et, retombant aux genoux de Caroline, il lui disait d'une voix étouffée : « Ah ! c'est Lindorf qui mérite d'être aimé. » Caroline lui fermait la bouche de sa jolie main, et le forçait à reprendre sa lecture.

Il passa rapidement sur les événements qu'il connaissait déjà ; mais, à l'époque de la

connaissance de Lindorf avec Caroline, son âme entière était attachée sur le papier. Il dévorait chaque phrase, chaque syllabe ; il lisait des yeux seulement : une telle lecture ne pouvait se faire à haute voix ; mais Caroline, les regards attachés sur lui, ne le perdait pas de vue, et cherchait à découvrir les sentiments divers qui l'agitaient.

Quand il eut fini, il lui rendit le cahier avec l'air le plus pénétré. Je le vois, dit-il, j'ai une épouse et un ami comme il n'en fut jamais ; ils se sont sacrifiés pour moi, pour mon bonheur... Ah ! Caroline, pourquoi m'avez-vous forcé à lire ce cahier ? Pourquoi ne pas me laisser la douce illusion que vous veniez de me donner ? — Une illusion ! reprit-elle : ingrat, quel nom vous donnez au sentiment le plus vrai ! oubliez-vous que ce portrait est le vôtre ? » Ce mot, prononcé avec l'accent le plus touchant, le plus persuasif, rendit au comte sa confiance et son bonheur. À présent, lui dit-elle, que vous avez eu la complaisance

de lire votre histoire et celle de Lindorf, laissez-moi vous faire celle de mon cœur.

Alors elle raconta en détail tout ce qui s'était passé dans ce cœur depuis l'instant qu'elle fut unie au comte. Et l'innocence avec laquelle elle crut aimer Lindorf comme un frère, et son effroi lorsqu'elle crut l'aimer comme un amant, et la scène du jardin, et celle du pavillon, et sa douleur, et ses larmes, et ses regrets, et ses combats : rien ne fut oublié.

Elle lui raconta ensuite comment, entraînée d'abord par l'estime, l'admiration et la lecture de ses lettres à Lindorf, elle avait commencé à s'attacher à lui, à chérir son portrait ; tout ce qu'elle avait éprouvé en recevant cette lettre, où il lui parlait de s'expatrier ; le sentiment de délicatesse mêlé d'un peu de dépit qui avait dicté sa réponse ; celui qui la priva de ses sens dans la cour du château de Ronebourg. « Je vous le jure, lui dit-elle ; c'était l'émotion seule de me trouver aussi près de vous, de revoir cet

époux que j'avais si fort offensé, qui devait me haïr. Lindorf n'y entra pour rien ; depuis longtemps vous aviez entièrement effacé l'impression légère qu'il avait faite sur mon cœur. »

Le comte, enchanté, l'écoutait avec ravissement, et n'avait garde de l'interrompre. Avec quel feu, avec quelle éloquence touchante et persuasive elle lui détailla tout ce qu'elle avait éprouvé pendant sa convalescence ! Et depuis leur arrivée à Berlin, ses espérances, ses craintes, ses projets continuels de le faire lire dans son âme ; la timidité qui la retenait ; cette envie de lui plaire, de l'attacher à elle, de le rendre le plus heureux des hommes ; son chagrin de n'y pas réussir ; sa résolution de la veille de s'éclaircir avec lui, de lui ouvrir son âme ; sa douleur extrême en apprenant son départ ; son désespoir en recevant ce fatal paquet ; sa joie en voyant clairement dans la lettre de son époux, qu'elle était aimée : tout fut exprimé avec cette rapidité, cette élo-

quence naïve du sentiment, qui ne peut laisser aucun doute.

« À présent, lui dit-elle, vous connaissez Caroline comme elle se connaît elle-même ; il ne me reste plus qu'à vous peindre son bonheur ; mais peut-il s'exprimer ? Elle aime ; elle est aimée ; elle ose le dire sans rougir ; elle ose l'entendre et se livrer à ses sentiments. Cher comte, actuellement que nos cœurs s'entendent, jugez le mien d'après le vôtre ! »

Il allait lui répondre et lui expliquer à son tour les motifs secrets de sa conduite, lorsqu'il fut interrompu par Wilhelm. Il entra en disant que les habitants du village ayant appris que cette belle dame était madame la comtesse, ne voulaient pas s'en aller qu'ils ne l'eussent revue, et demandaient avec acclamation qu'elle voulût bien reparaître un instant.

Caroline, conduite par son époux, descendit dans les cours du château, et fut reçue avec des cris redoublés de *vivent monsieur le comte et*

*madame la comtesse.* Le comte leur fit distribuer du vin et de l'argent.

Caroline lui serrant la main de l'air le plus attendri, lui disait doucement : « Ô mon ami ! ces bonnes gens ne se doutent pas qu'ils célébrèrent véritablement l'époque de notre union, et du bonheur de toute notre vie... Ah ! si vous permettiez. — Permettre, ma Caroline... ordonnez. — Eh bien ! faisons des heureux, des heureux comme nous. Il y a sûrement dans cette foule des jeunes gens qui s'aiment, marions tous ceux qui voudront l'être. Le comte lui baisa la main avec transport. — Chère... adorable Caroline ! faisons mieux encore, éternisons la mémoire de ce jour fortuné. Puisque c'est ici que ma Caroline m'est rendue, je veux que ce lieu se ressente à jamais de mon bonheur ; et je vais faire une fondation à perpétuité pour six mariages toutes les années. »

Caroline se chargea d'annoncer elle-même aux paysans cette bonne nouvelle. Les cris, les

acclamations, les bénédictions redoublèrent : au milieu de ces tumultueux transports, on aurait pu facilement distinguer les voix des jeunes amoureux, qui criaient plus fort que les autres : *Dieu bénisse à jamais nos bons maîtres.*

Le comte aperçut Louise et Justin dans un coin de la cour avec leur petite famille. Il les appela, et les présenta à Caroline : « Voilà, ma chère amie, lui dit-il, un ménage que vous connaissez déjà. — Ah ! sans doute, c'est la belle Louise. Louise rougit, et s'embellit encore. Quoique les travaux champêtres et trois enfants eussent diminué sa fraîcheur, elle était encore frappante. — Ah, oui madame la comtesse, dit Justin avec cette physionomie expressive et naïve, qui annonçait à la fois ses talents et sa candeur : c'est bien vrai cela ; c'est bien ma belle Louise. Il n'y a dans tout le monde, je crois, que monseigneur qui ait une plus belle femme, et c'est bien juste ; c'est sa récompense de m'avoir donné ma Louise. »



Ce fut le tour de Caroline de rougir. Elle caressa les deux petits garçons, qui étaient charmants ; et, s'apercevant de la grossesse de Louise, elle prévint sa requête, et lui dit qu'elle serait la marraine de l'enfant qu'elle portait. Louise voulut se jeter à ses pieds ; elle la retint ; mais Justin s'y précipita, baisa le bas de sa robe, et se releva, en disant : Sûrement le bon Dieu m'aime bien, car il m'accorde tout ce que je lui demande. Je lui ai tant demandé ma Louise, qu'il mit au cœur de monseigneur de me la donner ; je n'ai demandé après cela qu'une Louise pour monseigneur, et voilà qu'il l'a trouvée. À présent je vais lui demander pour vous, deux petits *gars*, jolis comme les nôtres, et vous verrez qu'ils viendront tout de suite.

Caroline se détourna, se baissa vers les petits *gars*, leur donna à chacun un baiser et un ducat, pendant que le comte, attendri, serrait la main de Justin, et jetait sa bourse dans son chapeau. Pour échapper à leur reconnaissance, il proposa à Caroline d'entrer dans les jardins ;

elle y consentit. On était au mois de décembre : l'air était froid et nébuleux, la terre couverte de neige et les bassins de glaçons. Mais ni l'un ni l'autre ne s'en aperçurent, et jamais promenade du plus beau printemps ne leur parut plus délicieuse.

Il y a longtemps que l'on sait que l'amour peut tout embellir, et qu'avec l'objet aimé il n'est point de mauvaises saisons. Les jardins du comte étaient d'ailleurs remarquables par leur beauté, leur étendue, leur arrangement, et cités même comme un objet de curiosité pour les voyageurs. Caroline les avait peu vus le jour de son mariage ; elle ne les vit guère mieux à présent, mais s'y arrêta quelque temps. Enfin, le comte craignant pour elle le froid et l'humidité, la ramena au château. Ils trouvèrent une collation champêtre, préparée par Louise. Elle s'était hâtée d'aller chercher de la crème, quelques fromages, des marrons, des rayons de miel, et une pièce d'un chevreuil que Justin avait tué. Voyez mon bonheur, disait-

elle, de l'avoir justement apprêtée hier pour régaler notre vieux père ! Le bon Johanes ! s'écria Caroline ! eh bien Louise, il faut qu'il en mange avec nous.

Louise courut le chercher. Il arriva appuyé sur Justin, et tremblant de joie plus encore que de vieillesse. Caroline et le comte allèrent au-devant de lui ; ils le prirent chacun par un bras, le placèrent dans un fauteuil, et le comte lui versant une rasade : « Buvez ceci, bon Johanes, à la santé du plus heureux des hommes ; — et de celui qui mérite le plus de l'être, » dit Justin. Le vieillard voulut aussi parler, mais il était trop ému, trop touché ; il ne put que balbutier quelques mots, et lever les yeux et les mains vers le ciel. Cependant, après avoir bu un second verre à la santé de madame la comtesse, et l'avoir longtemps regardée, il s'écria tout-à-coup : « Que Dieu soit béni d'avoir fait une si belle dame tout exprès pour notre seigneur. Vous êtes bien belle et bien bonne, madame la comtesse ; mais aussi vous

avez un ange pour mari. Si vous saviez quel bien il nous a fait ! comme il a marié ma Louise ! »

Une fois que le bon vieillard fut ranimé par le vin, et en train de parler, il ne pouvait plus se taire. Il raconta à Caroline toute l'histoire du mariage de sa fille ; et comme il ne voulait point de Justin ; et comme monseigneur l'attrapa ; et comme il leur donna une bonne ferme, et cent ducats comptant ; et comme il eut le malheur de se blesser en sortant de chez eux ; et comme ils le portèrent au château, etc.

Caroline savait tous ces détails par le cahier de Lindorf ; cependant elle écoutait avec délices. L'éloquence simple et naïve de ce bon paysan, le ton pénétré et vrai avec lequel il racontait, le plaisir qu'il avait à parler, et surtout l'éloge de son époux à chaque instant répété, l'attendrissaient jusqu'aux larmes. Elle le regarda cet époux si chéri et si digne de l'être ; il était ému comme elle. Elle lui tendit la main

avec un sourire, une expression, un regard qu'on ne peut décrire. C'était l'amour, la vertu, le bonheur ; ce seul instant aurait suffi pour compenser un siècle de peines.

Johanes buvait, causait et s'animait toujours davantage. Il parla de son ménage, des soins touchants que ses enfants avaient de lui, de son cher Justin, qui était le meilleur des fils, des maris et des pères. « Si c'était à refaire, disait-il, je lui donnerais ma Louise, quand même il n'aurait pas un sou vaillant ; mais votre bonté, monseigneur, n'y a rien gâté. Et ces petits marmots que je vois là autour de moi, comme ça me réjouit le cœur ! comme ça me rajeunit ! Si seulement ma pauvre Christine vivait encore ! Mais, à propos d'elle, monseigneur, qu'est-ce qu'est donc devenu son nourrisson, notre jeune baron de Lindorf ? J'ai vu ça tout petit, moi ; je suis son père nourricier, et je l'aime toujours. On nous avait dit qu'il épousait la sœur de monseigneur, et nous étions bien aises : il faut que les braves gens s'allient en-

semble. Est-ce que c'est donc vrai, monseigneur, qu'il est votre frère ? — Non, pas encore ; mais il le sera bientôt, j'espère, » dit Caroline en se levant, et remettant à Louise son fils cadet, qu'elle avait eu tout ce temps-là sur ses genoux.

Ils comprirent qu'ils devaient se retirer. Louise en avertit son père ; mais le bon vieillard se trouvait si bien dans son fauteuil, entre le comte, la comtesse et la bouteille, qu'il ne pouvait se résoudre à le quitter. Laisse-moi encore ici, ma fille ; c'est le plus beau jour de ma vie. À mon âge, il n'en reste pas beaucoup à perdre. Mais, mon père, dit Louise, nous embarrasserons monseigneur. — Point du tout, mon enfant ; tu ne sais ce que tu dis. Je le connais mieux que toi ; c'est son plaisir de voir les heureux qu'il fait : n'est-ce pas, monseigneur, que j'ai raison et qu'elle a tort ? Mais à présent les enfants veulent en savoir plus long que leurs pères. »

Le comte sourit ; Caroline se rassit en faisant un signe à Louise ; et le vieillard, content, commença une petite chanson ; il ne put l'achever. « Je n'y entends plus rien, dit-il ; le cœur y est, mais je n'ai plus la voix que j'avais quand je commandais l'exercice. C'est à toi, mon fils Justin : allons, prends ton flageolet, joue un air à madame la comtesse ; Louise chantera ; les petits danseront. Vous êtes là comme de grands nigauds ; si je ne pensais à rien, moi, vous laisseriez monseigneur et sa dame s'ennuyer ici comme des morts. »

Caroline ayant dit qu'en effet elle serait bien aise d'entendre le flageolet de Justin, il le prit, et joua quelques allemandes que les deux petits garçons dansèrent avec grâce et gaîté. Leur mère suivait des yeux tous leurs mouvements ; et le vieillard riait et était aux anges en regardant le comte et la comtesse. Ne vous avais-je pas dit que c'était joli à voir. « À présent, Louise, chante la chanson que ton mari a faite ces jours passés. — Comment, Jus-

tin, s'écria Caroline, encore un nouveau talent ! Vous faites des chansons ! — Oh ! mon Dieu non, madame la comtesse. Seulement de temps en temps un petit couplet pour ma Louise. » Il préluda sur son flageolet, et Louise chanta avec une douce petite voix de village :

### PREMIER COUPLET.

On dit que l'amour  
Ne dure qu'un jour  
Dans le mariage :  
C'est un conte que cela ;  
Si l'on aime, on aimera  
Toujours davantage. (Bis.)

### II

Est-c' que le bonheur  
Refroidit le cœur ?  
Non pas au village :  
Depuis que je suis heureux,  
Je sens augmenter mes feux



Toujours davantage. (Bis.)

### III

Plus content qu'un roi,  
Quand autour de moi  
J' vois mon p'tit ménage,  
Ma Louise et nos enfants ;  
Je les aime, et je le sens  
Toujours davantage. (Bis.)

Louise se tut ; Justin posa son flageolet, s'avança quelques pas, et chanta ce couplet, qu'il venait de faire pendant que sa femme chantait les précédents :

C'est à monseigneur  
Que de notre cœur  
Nous devons l'hommage ;  
Je ne forme plus de vœux,  
Comme nous il est heureux,  
Que m' faut-il davantage ? (Bis.)

Le comte et Caroline, émus, attendris et surpris des talents de Justin, lui donnèrent les éloges qu'il méritait. Sa modestie et sa simplicité les surprirent plus encore ; il ne comprenait pas qu'on pût l'admirer.

« C'est Louise, répétait-il, qui m'a appris tout cela ; sans le désir de lui plaire, je ne saurais rien. — Mais ce dernier couplet ? répétait Caroline, composé dans un instant. — Oh ! pour celui-là, c'est monseigneur ; je ne l'aurais pas trouvé si vite pour un autre... »

Pendant la chanson, Johanes s'était endormi profondément ; ses enfants le réveillèrent à demi, et l'emmenèrent. Le cœur de Caroline était si rempli de mille sensations, qu'elle avait besoin de l'épancher. Dès qu'elle fut seule avec le comte, elle se laissa aller à son attendrissement, et versa les plus douces larmes. Ce vieillard, ces enfants, ce couple si uni, la vénération, l'amour de ces bonnes gens pour le comte, qui rejaillissait sur elle : tout avait exal-

té son imagination et sa sensibilité, au point que son époux lui paraissait un être surnaturel, un dieu bienfaisant, qu'elle devait adorer, et qu'elle adorait en effet. Ces sentiments, si longtemps comprimés et retenus dans son cœur, elle ose à présent leur donner essor ; elle ose dire et répéter au plus aimé des hommes, qu'il l'est avec passion, qu'il le sera toujours ; elle ose lui chanter en entier cette romance qu'elle composa et chanta si souvent loin de lui, avec tant de douleur. Cette preuve si forte et si touchante de son amour, elle la lui chante avec une âme, une expression surnaturelles. Des larmes inondent encore ses joues ; mais le comte ne peut plus se méprendre sur leur objet : ce sont les larmes du bonheur. Elles coulent doucement et sans effort, et n'interrompent point ses doux accents. Le comte les écoute avec un ravissement, un transport qui va jusqu'au délire. Chaque mot, chaque vers, portent au fond de son cœur la plus douce des convictions, celle d'être aimé de cette épouse

adorée. C'est la voix céleste de Caroline qui lui répète : *toi que j'adore* : c'est son regard enchanteur qui lui demande : *où veux-tu chercher le bonheur ?* et qui lui dit en même temps qu'il l'a trouvé.

Quand il serait resté le moindre doute au comte, ce moment les aurait tous dissipés : mais il n'en avait point. La naïve et tendre Caroline était loin de savoir dissimuler. Elle exprimait tout ce que son cœur sentait ; et quand elle aurait voulu se taire, on l'aurait lu dans ses yeux et dans son sourire. On voyait d'abord que cette bouche charmante ne pouvait proférer une fausseté, et qu'elle était l'organe de l'âme la plus pure et la plus sincère. Quand elle disait *je vous aime*, ce seul mot valait tous les serments. Elle le dit si souvent au comte dans le cours de cette heureuse journée, qu'il dût être persuadé.

Ils soupèrent au coin du feu, du chevreuil que Justin avait tué fort à propos ; car le

comte, en partant pour sa terre, abîmé dans sa douleur, n'avait pensé à rien, et ce repas simple fut sans doute le plus délicieux qu'il eût fait de sa vie. Le manuscrit ne dit point si la force de l'habitude fit qu'il se retira dans un autre appartement d'abord après le soupé. On laisse au lecteur le soin de le deviner. Pourquoi prolonger les détails ? on aime trop à s'appesantir sur le bonheur. Ajoutons seulement qu'ils auraient accepté avec transport, tous les deux, l'offre de passer leur vie entière dans cette terre, loin de la cour, et de toute autre ambition que celle de se plaire ; mais le comte devait trop à son roi pour écouter ce désir. Brûlant d'impatience de lui apprendre son bonheur, d'anéantir cette cruelle idée d'un divorce dont le seul mot le faisait frémir, de lui présenter une épouse adorée, et contente de l'être, il supplia Caroline, dès le lendemain matin, de consentir à partir pour Potsdam.

Elle rougit excessivement à cette proposition ; mais se remettant tout de suite, elle lui

dit, avec un sourire enchanteur : — Il serait bien temps, n'est-ce pas, de n'être plus une sottie enfant ? Eh bien ! ou, mon cher ami, je vous en prie, conduisez-moi aux pieds du roi. Il me grondera peut-être. Il fera bien ; mais je le gronderai aussi à mon tour. — Vous, mon ange ? — Oui, moi-même ; je le gronderai bien fort d'avoir signé cet affreux papier qui nous séparait pour toujours. »

Ils partirent donc, en promettant à Justin et à Louise de revenir bientôt à Walstein. La tendre Caroline le répéta avec transport. — Oh ! oui, oui, nous reviendrons, nous reviendrons ici, dit-elle en serrant la main de Louise, et jetant un regard timide sur le comte : cette terre sera toujours pour moi le séjour du bonheur. »

À mesure qu'ils approchaient de Potsdam, le trouble de Caroline augmentait. Elle n'avait pas revu le roi depuis le jour de son mariage ; et sentant combien il devait être mécontent

d'elle, elle redoutait à l'excès ce moment. Le comte s'efforçait de la rassurer ; il lui racontait mille traits de la bonté du grand Frédéric, de cette affabilité qui lui gagnait tous les cœurs, et le faisait adorer de ses sujets. — Il est bien plus que mon roi, lui disait-il, c'est mon ami. Oui, chère Caroline, c'est à mon ami que je vais présenter celle qui fait le charme de ma vie, et que je tiens de lui-même. Si vous aviez entendu, hier matin, comme il résistait à la cruelle grâce que je lui demandais, et lorsqu'enfin il céda à mes persécutions, lorsqu'il signa ce fatal papier, et qu'il me le remit, ce fut en me disant : — Réfléchissez encore, mon cher Walstein ; votre résolution m'afflige. J'ai cru vous rendre heureux ; je crois encore que vous pourriez l'être : c'est avec regret que j'ai signé ceci, mais j'espère que vous n'en ferez pas usage. — Voilà, Caroline, celui devant qui vous allez confirmer le bonheur de son ami. » Ils étaient déjà dans les cours. Le comte descend, et laisse Caroline dans la voiture. Le roi, suivant

sa coutume, allait monter à cheval, exercer lui-même ses troupes. Il aperçoit Walstein, et s'arrête. — Ah ! vous êtes là, comte ; j'en suis bien aise. J'ai pensé à vous hier tout le jour ; j'ai vu le chambellan ; il ne savait rien encore. Ne précipitez rien ; il faut que je parle moi-même à Caroline ; j'ai peine à consentir... — Ah ! sire, elle est ici. — Qui donc ? — Elle, ma Caroline, ma femme, mon amante, l'adorable épouse que votre Majesté m'a donnée, et qui m'en devient plus chère encore. — Vous extravaguez, comte. — Non, sire ; c'est hier, c'est hier matin que j'étais un insensé. Elle m'a rendu la raison, le bonheur, la vie ; elle m'aime, elle veut être à moi. Je me jette à vos pieds, et je vous demande encore une fois Caroline, le plus grand de tous vos bienfaits. » Il était en effet tombé aux genoux du roi, qui, ne comprenant pas trop qu'une femme pût causer tout ce délire, lui ordonna, en riant, de se relever, et de s'expliquer. Le comte obéit ; il raconta au roi le désespoir de Caroline, son arrivée à Walstein,



et le désir qu'ils avaient eu tous les deux d'obtenir son pardon et la confirmation de leur union. Il accorda l'un et l'autre avec joie, et voulut en aller assurer lui-même Caroline, qui attendait toujours dans sa voiture le retour du comte. Elle fut bien émue, en voyant le roi s'approcher d'elle, et voulut descendre ; mais le roi l'arrêta, et lui dit : — Restez, madame la comtesse ; c'est bien, très bien. Oublions le passé ; je suis fort content. Soyez toujours unis, et donnez-moi beaucoup de sujets qui vous ressemblent. » Il serra la main du comte, salua Caroline, et les laissa pénétrés de cette bonté si rare et si sublime lorsqu'elle se trouve unie au rang suprême.

Ils prirent la route de Berlin, et rentrèrent ensemble dans cet hôtel d'où le comte s'était comme banni pour toujours. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'ils y jouirent d'un bonheur d'autant plus senti, qu'ils l'avaient acheté par de cruelles peines.

**FIN.**

\*\*\*      \*\*\*

Il y peut-être des lecteurs attachés aux règles strictes, qui pensent qu'un épisode quelconque doit être placé dans le corps de l'ouvrage avant le dénouement, et qu'on ne peut plus rien avoir d'intéressant à leur dire lorsque le héros est heureux. C'est pour eux que j'ai mis le mot *fin* après la réunion du comte et de Caroline (quoiqu'ils fussent bien éloignés eux-mêmes de regarder leur histoire comme finie, tant que celle de Lindorf et de Matilde ne l'était pas.) Il suffira, sans doute, d'apprendre en deux mots à ces lecteurs-là que Lindorf et Matilde furent unis dans la suite. L'histoire sera dans les *grandes règles* ; ils sauront tout ce qu'ils

veulent savoir, et n'auront pas besoin d'aller plus loin.

Mais nous aimons à penser qu'il est des lecteurs plus curieux, ou plus sensibles, qui nous sauront gré d'entrer dans les détails d'un événement qui ne peut leur être indifférent, puisqu'il est si nécessaire au bonheur du comte et de Caroline, qu'on ne peut même imaginer qu'ils puissent jouir d'un instant de *vrai bonheur*, tant qu'il leur reste quelque inquiétude sur le sort de Lindorf et de Matilde, et qu'ils peuvent se regarder tous les deux comme la cause innocente, mais bien réelle, du malheur d'êtres aussi chers, et dont les intérêts sont aussi inséparables des leurs propres. Une sœur chérie, un ami intime, sont-ils donc des personnages *épisodiques* ? Non, ce sont des parties d'un même tout. Ceux qui se rappelleront que le pauvre Lindorf est parti désespéré de Ronebourg, sans qu'on sache ce qu'il est devenu ; que l'intéressante et jeune Matilde, abandonnée de celui qu'elle aime, persécutée par sa

tante, vit dans les larmes et la douleur, et qui n'auront aucun désir d'apprendre comment ils se sont réunis ; non, ceux-là ne sont pas dignes d'être amis de la sensible Caroline. C'est donc sans aucune crainte de ne pas exciter l'intérêt, que nous allons continuer *l'histoire de Caroline*, et compléter son bonheur.

## SUITE DE CAROLINE

Le souvenir de Lindorf, et même quelquefois celui de Matilde, avaient souvent ajouté aux tourments de Caroline, dans le temps où il lui eût été permis peut-être de ne s'occuper que d'elle seule ; et bientôt ce sentiment se réveille avec plus de force par celui de son propre bonheur. À peine fut-elle arrivée chez elle, et seule avec le comte, qu'elle amena la conversation sur un objet également intéressant pour tous deux. En lui rendant la lettre inutile qu'il avait écrite à Lindorf : — Mais, lui dit-elle, mon cher comte, vous disposiez là d'un bien qui ne vous appartenait pas. Lindorf est à Matilde ; il faut que notre cher Lindorf devienne notre frère.

— Plût au ciel, reprit le comte ; mais vous oubliez... — Quoi donc ? — Que ce n'est plus Matilde qui peut faire le bonheur de Lindorf. — Eh ! pourquoi ? parce qu'il a aimé quelques mois Caroline de Lichtfield ? Mais elle n'existe plus cette Caroline là, il ne la reverra jamais ; et celle qu'il va retrouver à sa place, Caroline de Walstein, ne peut lui inspirer qu'une amitié fraternelle, qui ne nuira point à son amour pour Matilde. Qu'il la revoie seulement ; il ne comprendra pas lui-même qu'il ait pu l'oublier un instant. Je voudrais être aussi sûre des sentiments de Matilde. Un mot d'une de vos lettres à Lindorf m'inquiète ; vous paraissez croire qu'elle ne l'aime plus, et que ce Zastrow... Oh ! mon Dieu, comme j'en serais fâchée ! »

Pour toute réponse, le comte chercha dans son porte-feuille, et donna à lire à Caroline la dernière lettre qu'il avait reçue de Matilde... Comme elle en fut touchée ! comme elle répéta plusieurs fois, en la lisant : « Pauvre enfant ! aimable Matilde ! chère petite sœur ! Eh ! oui,

sans doute, tu vivras avec nous ; tu retrouveras ton amant, ton frère, et la plus tendre sœur. » Et, rendant la lettre au comte : « Méchant que vous êtes, pourquoi ne pas voler tout de suite à son secours ? — Pourquoi ?... ma Caroline était mourante ; il n'y avait plus qu'elle pour moi dans l'univers. — Pauvres Matilde ! du moins vous lui avez répondu ? — Oui. Mais je voudrais à présent qu'elle n'eût reçu cette réponse, et j'avoue que son silence m'inquiète... — Ah ! Dieu, vous l'aurez affligée ! Chère Matilde... Et, tout à coup, se levant avec impétuosité, et s'approchant du comte, les mains jointes, elle ajouta, d'un ton vif et suppliant : Mon ami, mon cher ami, ne me refusez pas ce que je fais vous demander ; de grâce ne me le refusez pas : partons demain ; allons à Dresde ; allons chercher Matilde. Je brûle de la connaître, de vivre avec elle, de porter la joie et la consolation dans son cœur. Relisez sa lettre, et vous ne balancerez pas un instant ; pensez qu'à présent, peut-être, elle est dans les



larmes et la douleur. Oh ! comme je me les reproche, ces larmes dont je suis la cause ! Chère petite Matilde, c'est donc moi, moi seule qui lui enlevais son ami, qui la privais de son frère. Que de torts j'ai à réparer avec elle ? En vérité, je ne puis avoir un seul instant de vrai bonheur, que je ne la voie heureuse, heureuse comme moi-même. »

Elle parlait avec tant de feu ; sa physionomie exprimait tant de choses ; elle était si belle dans ce moment-là, que le comte tomba presque involontairement à ses genoux, et resta longtemps la bouche collée sur sa main, sans pouvoir prononcer un mot. — Eh bien, reprit-elle, avec impatience, nous partirons demain, n'est-ce pas ? — Adorable Caroline, s'écria le comte, vous savez donc lire dans mon cœur ? L'absence de ma sœur, l'idée de la savoir malheureuse, pouvaient seules altérer ma félicité ; mais vous quitter, Caroline, ou vous proposer un voyage dans cette saison rigoureuse, étaient au-dessus de mes forces. — Vous

plaisantez, je crois ; la saison est toujours belle quand on voyage avec ce que l'on aime, et qu'on va chercher une amie. »

Le comte ne résista plus, et les préparatifs du voyage furent bientôt faits, grâce à l'aimable empressement de Caroline. Ils furent de bonne heure le lendemain sur la route de Dresde, jouissant d'avance et du plaisir de Matilde, et de sa surprise. Le comte ne lui avait jamais parlé de son mariage, et l'embarras de lui cacher ou de lui expliquer ces projets, avait aussi causé son silence. — Nous la ramènerons avec nous, disait Caroline ; nous ne nous quitterons plus. Je vais enfin avoir une amie ; et c'est à vous encore que je devrai ce bien si longtemps désiré. Il ne manquera plus que Lindorf à notre bonheur. Mais vous dites qu'il ne peut tarder à venir ; nous les marierons d'abord, et nous jouirons, tous les quatre ensemble, de toute le charme de l'amour et de l'amitié. » Chaque mot de Caroline transportait le comte, l'enivrait de bonheur et d'amour. La

manière franche et naturelle dont elle parlait de Lindorf, son désir de le voir uni à Matilde, devait dissiper jusqu'à l'ombre même du doute ; mais il était loin d'avoir là-dessus les mêmes espérances qu'elle, et de croire que jamais Lindorf pût s'unir à Matilde. Il lui paraissait impossible qu'après avoir aimé Caroline on pût revenir à quelque autre objet ; et, bien décidé à ne pas donner sa sœur à un époux prévenu pour une autre femme, il ne formait d'autre projet que celui de la soustraire à la tyrannie de sa tante et de M. de Zastrow, de la détacher insensiblement de Lindorf, et de lui faire attendre doucement, dans le sein de l'amitié fraternelle, un époux qui n'eût pas aimé Caroline, et qui méritât mieux que l'ingrat Lindorf, le cœur et la main de Matilde. Quant à Lindorf lui-même, le comte tâchait d'écarter son souvenir. Mais il y réussissait faiblement ; et même à côté de sa chère Caroline, même au comble du bonheur, un profond soupir s'échappait quelquefois de son cœur oppressé, en pen-

sant que ce bonheur était aux dépens de son ami ; que Lindorf était malheureux ; qu'il le serait toujours ; qu'il ne le faisait revenir dans sa patrie que pour le rendre témoin de la félicité de son rival, et ranimer peut-être dans le cœur de la pauvre Matilde des sentiments que l'absence seule de leur objet pouvait éteindre.

Occupé de ces tristes pensées, et du soin de les cacher à Caroline, à qui ses douces illusions faisaient tant de plaisir, qu'il ne pouvait se résoudre à lui ôter à l'avance, ils ne s'apercevaient, ni l'un ni l'autre, que l'impatience d'arriver les faisait voyager avec une rapidité dont la jeune comtesse se ressentit enfin. Ses forces n'égalèrent ni son courage, ni le sentiment qui l'animait ; le soir de la seconde journée ; elle pria le comte de s'arrêter, pour cette nuit là, dans un petit village où ils étaient près d'arriver. Il y consentit ; mais se défiant de la manière dont ils y seraient, il envoya un de ses gens en avant pour s'assurer au moins d'un logement.

Il ne tarda pas à revenir, et ramenait avec lui l'hôte d'une mauvaise petite auberge qui se trouvait dans le lieu. Jugeant à l'équipage que c'était un grand seigneur, il craignait de perdre cette aubaine, et venait lui-même pour le décider à s'arrêter chez lui. Il n'avait cependant que deux chambres, à deux lits chacune, et toutes les deux étaient retenues par un jeune homme et sa femme, arrivés de la veille. Une blessure que le mari avait au bras, et qui s'était rouverte par le mouvement de la voiture, les retiendrait là, peut-être encore quelques jours, et pour s'assurer les deux chambres, ils les avaient payées d'avance ; mais cela n'embarassait point l'hôte, qui était un gros paysan à mine joviale. — Pardieu, disait-il, ils pourront bien vous céder une de leurs chambres ; qu'ont-ils besoin d'en avoir deux ? Ils s'aiment tant ! Ils sont beaux comme des anges ; ils ne se quittent pas un instant de tout le jour : eh bien, ils ne se quitteront pas de la nuit ; et, mal-

gré leur micmac de deux chambres, je crois qu'ils n'en seront pas fâchés. »

Tout en parlant ils arrivèrent devant l'auberge. Le comte, toujours honnête, crut qu'il devait aller lui-même prier ces étrangers de les recevoir pour cette nuit là, et de donner au moins un des lits d'une des chambres à la comtesse ; en attendant, l'hôtesse la conduisit dans la sienne. Le comte monte un mauvais escalier obscur. Il voulait se faire annoncer ; mais l'hôte, peu au fait des règles de la politesse, l'introduit dans une espèce d'entrée, au fond de laquelle était une porte ouverte, et lui dit : « Vous les trouverez là ; » et le quitte.

Il fallait donc s'annoncer soi-même. Il s'avance, et voit à l'autre bout d'une longue chambre une femme mise très élégamment, occupée à nouer autour du cou d'un homme placé dans un fauteuil, un mouchoir noir qui devait lui servir d'écharpe et soutenir un bras blessé. Dans cette attitude, une main très

blanche et très jolie, se trouvant près de la bouche du jeune homme, il la baisait avec passion.

Ce tableau était fait pour intéresser le comte ; il n'osait les déranger, et contemplait en silence ce couple qui lui retraçait son propre bonheur. Craignant enfin d'être indiscret, il voulut se retirer doucement : mais la jeune dame ayant fini, se tourne par hasard du côté de la porte, le voit, fait un cri perçant, et s'élanche dans le bras du comte, immobile d'étonnement, en disant : « Eh ! grand Dieu, c'est mon frère, mon cher frère ! À ce cri, Lindorf, car c'était lui-même, oublie sa blessure, se lève avec précipitation. — Ô mon Dieu, Walstein ! serait-il vrai ?... » Oui, c'est lui-même ; et du bras qui lui reste libre il le presse contre sa poitrine, pendant que Matilde se jette à son cou, lui baise la main, et fait des sauts de joie. — Oui, c'étaient Matilde et Lindorf. Le comte n'en peut plus douter ; c'est sa sœur, c'est son ami qu'il presse dans ses bras. Quand

ses sens se refuseraient à le croire, son cœur ému le lui dirait. Sans pouvoir comprendre quel miracle les réunit, il en jouit avec transport. Pendant quelques minutes, les noms de Lindorf, de Matilde, de Walstein, ma sœur, mon frère, mon ami, des cris de joie, des exclamations, furent tout ce qu'on put articuler ; le comte y mêlait le nom de Caroline. « Elle est ici, avec moi, dit-il enfin ; chère Matilde, nous allons vous chercher... Elle est ici. — Ma sœur est ici, s'écrie Matilde... » et, plus légère qu'une biche, elle est déjà au bas de l'escalier, et bientôt dans les bras de Caroline, qui la reconnut aisément au portrait que lui en avait fait Lindorf, et plus encore à ses tendres caresses, et au nom de *chère sœur* qu'elle répète en l'embrassant. Le comte et Lindorf la suivirent de près. La surprise de Caroline augmente ; mais cette surprise jointe au plaisir le plus pur, fut tout ce qu'elle éprouva. Lindorf n'est plus que son frère et son ami ; elle ne balance pas à l'embrasser avec cette tendresse



franche et naturelle, qui caractérise si bien la véritable et simple amitié.

« Je puis donc vous appeler mon frère, lui dit-elle, et vous assurer de mon amitié ? Oh ! combien j'aimerais l'ami de mon cher Walstein, et l'époux de ma chère Matilde ! »

Cette manière ingénieuse de rappeler d'un seul mot à Lindorf les relations qui devaient les unir désormais, eut son effet. En apprenant qu'il allait revoir Caroline, il s'était senti si ému, si peu sûr de lui-même, qu'il avait tremblé de cette entrevue ; mais la manière dont elle le reçut, le ton qu'elle sut mettre au peu de mots qu'elle prononça, la présence du comte, celle de Matilde... Lindorf est surpris lui-même de ne plus voir dans cette Caroline qu'il avait si fort redoutée, que la femme de son ami, la belle-sœur de Matilde, une amie respectable qui ne lui inspirait plus que des sentiments doux et tranquilles, qu'il osait avouer. — Oui, lui répondit-il avec feu, oui, Caroline, appelez-

moi votre frère, votre ami, l'ami de Walstein ; je sens que je suis digne de tous ces titres qui me sont si chers, si précieux. » Et saisissant la main de Matilde : « Cher comte, vous me faisiez revenir en me promettant le bonheur. Voilà le seul où j'aspire ; que je reçoive de vous cette main qui me fut promise une fois, et dont je vous jure que je sens tout le prix. »

On comprend la réponse du comte ; elle fut accompagnée du plus vif désir d'apprendre quel étrange événement les avait réunis ; s'ils étaient mariés ou non ; ce que c'était que cette blessure de Lindorf ; où ils allaient ; d'où ils venaient ; enfin l'explication d'une énigme qui lui paraissait impénétrable.

On suppose et l'on espère que le lecteur partage un peu cette curiosité ; qu'il ait donc la bonté de se transporter dans une chambre de la petite auberge où cette singulière rencontre avait eu lieu. Qu'on se représente les quatre personnes les plus heureuses qu'il y eût alors

sur la terre, éprouvant tout ce que l'amour et l'amitié ont de plus doux, assises autour d'un poêle antique, parlant d'abord tous à la fois, faisant des questions les unes sur les autres sans attendre les réponses. Voyez Matilde, la gentille petite Matilde, pleurer et rire tour à tour, embrasser son frère, et puis Caroline tendre une main à son cher Lindorf, et tout à coup, d'un petit ton grave et sérieux, leur imposer silence à tous, et demander un quart d'heure d'audience pour raconter mon histoire, disait-elle en se redressant ; car je suis toute fière d'avoir une histoire à faire. Elle est presque aussi singulière, dit-elle à son frère, que les beaux contes que vous me faisiez quand j'étais petite fille.

On parvient à se taire, à l'écouter : on se serre autour d'elle ; elle s'adresse au comte, et commence ainsi :

« Il y avait une fois un oiseleur... »

— Un oiseleur ! s'écrièrent-ils tous à la fois.  
— Eh ! oui, un oiseleur, reprit-elle, sans se déconcerter. Avant d'en venir à mon histoire, je veux raconter à mon frère une petite fable, lui donner une question à décider ; et, quoi que vous disiez, j'en reviens à mon oiseleur ; j'aurai bientôt fini. Cet oiseleur donc avait attrapé par mille ruses un pauvre petit oiseau pour le faire tomber dans ses filets. Oh ! comme il était malheureux le pauvre petit oiseau ! comme il se débattait dans les pièges qu'on lui avait tendus ! comme il appelait tous ses amis à son secours ! Mais l'oiseleur faisait en sorte qu'aucun de ses amis ne l'entendît. Enfin il vint une linotte voler autour des filets dont il était entortillé. "Pauvre petit oiseau ! lui dit-elle, tu crierais bien plus fort si tu savais ce qui t'attend ; demain on coupera tes ailes ; on t'ôtera pour toujours ta liberté ; on t'enfermera avec un oiseau que tu n'aimes point, et tu ne reverras jamais celui que tu as laissé dans les airs". Le petit oiseau cria bien fort ; la linotte en fut tou-

chée, et lui dit : “Voyons s’il n’y a pas moyen de te sauver”. Ils travaillèrent si bien tous les deux, que, crac, une maille du filet s’échappe, le petit oiseau sort la tête, et puis le corps, et puis les ailes : il les étend, il s’envole, il va tout joyeux retrouver ses amis et le bonheur.

» À présent, mon frère, dites-moi lequel des deux a tort : l’oiseleur qui ôtait au petit oiseau sa liberté, ou le petit oiseau qui a su la retrouver ? — Ah ! c’est l’oiseleur, sans doute, s’écria le comte, enchanté des grâces, de la finesse et de la naïveté qu’elle avait mises dans son apologue. Le charmant petit oiseau n’aura jamais tort avec moi : quand même ma raison le condamnerait, mon cœur l’approuvera toujours. » Matilde se jeta dans ses bras, de l’air le plus attendri. « J’ai retrouvé mon frère, s’écria-t-elle ; et sa bonté touchante m’assure plus encore que je n’ai rien à me reprocher. Oh ! comme j’ai bien fait de quitter les méchants qui me faisaient douter de son amitié ! — Douter de mon amitié... vous, Matilde ? expliquez-

vous, de grâce. — Eh bien, reprit-elle avec vivacité, on a eu la cruauté de me dire... de me prouver même, que vous ne m'aimiez plus ; que vous ne m'écriviez plus ; que vous ne me verriez plus ; que vous me défendiez de penser à Lindorf ; que vous m'ordonniez d'épouser Zastrow ; que vous étiez reparti pour la Russie : enfin, que je n'avais plus de frère ; car c'était la même chose... »

Ici la respiration lui manqua ; et des torrents de larmes coulaient sur ses jolies joues rondes et couleur de rose. Elle souriait en même temps : ces pleurs ressemblaient à ces ondées subites d'été lorsque le soleil éclaire l'horizon, et qu'on voit, à travers les grosses gouttes de pluie, briller des nuages blancs, mêlés d'un rouge tendre. « Ne suis-je pas bien enfant ? dit-elle quand elle put parler. Je sais que tout cela n'est pas vrai ; je jouis de la réalité ; vous êtes là ; vous m'aimez ; et la seule supposition du contraire m'afflige encore. Mais me voilà consolée, et prête à vous donner tous les

détails que vous voudrez sur l'histoire du petit oiseau. »

Avant qu'elle commençât, le comte lui fit plusieurs questions sur ce qu'on avait supposé contre lui. Sa tante avait intercepté et soustrait la lettre où il promettait à sa sœur de venir bientôt à Dresde, et de la laisser libre. Elle arrangea à sa manière celle qu'il lui écrivait à elle, et la lut à Matilde ; le désir qu'elle épousât Zastrow fut changé en *ordre positif* ; le voyage de Lindorf en Angleterre devint *une inclination, et un projet de mariage avec une anglaise* ; la lettre du comte, datée de *Ronebourg*, le fut de *Pétersbourg* ; et l'innocente Matilde, voyant l'écriture de son frère, fut la dupe de tous ces artifices. La prochaine arrivée du comte allait sans doute les découvrir, mais on espérait engager Matilde à se marier auparavant ; et puisque le comte le *désirait*, il pardonnerait aisément.

Il est certain qu'avec un caractère moins décidé que celui de Matilde, sa tante serait parvenue à son but ; mais elle trouva une fermeté, une résistance que rien ne put ébranler. Elle paraissait inconcevable au jeune de Zastrow, qui n'avait pas imaginé jusqu'alors qu'une femme pût résister au bon ton, aux grâces, à l'élégance qu'il avait acquis dans ces voyages. Un an de séjour à Paris, des liaisons de jeu avec quelques roués à la mode, des succès payés au poids de l'or avec des actrices, l'avaient si pleinement convaincu de son mérite irrésistible, qu'il croyait n'avoir qu'à paraître pour tout subjuguier sans se donner la moindre peine.

Il laissait à sa tante le soin de faire sa cour, et pensait que Matilde lui en devait le reste, quand il lui avait juré, sur sa *parole d'honneur*, qu'elle était *jolie comme un ange* ; que sa *forme* était délicieuse ; que sa physionomie avait quelque chose de français ; qu'elle était presque aussi bien que mademoiselle D. de



l'Opéra ; qu'elle chantait comme mademoiselle R. ; que dès qu'elle serait sa femme, il la mènerait à Paris, où certainement elle ferait *sensation*. Et cela se disait en se regardant au miroir, en admirant sa jambe, en s'interrompant pour monter une breloque nouvelle, une mode du jour.

« Voilà, disait Matilde, quel est l'être dont ma tante est enthousiasmée, auquel elle voulait unir mon sort, et dont elle ne cessait de me vanter la figure, l'esprit et la passion. Pour moi, j'avoue que je n'ai su voir qu'un homme bien blond, bien blanc, bien fat, bien vain, bien suffisant, bien égoïste, n'aimant que lui seul au monde, et ne me faisant l'honneur de penser à moi que parce que j'étais la sœur du favori du roi, et l'héritière de madame de Zastrow.

» Je ne cachais point ma façon de penser à ma tante, ni sur son neveu, ni sur Lindorf. Elle savait combien je haïssais l'un, et combien j'aimais l'autre, et ne cessait de chercher à dé-

truire ces deux sentiments. “Vous voyez bien, me disait-elle, que votre frère a changé d’avis. — Oui, ma tante, mais son avis ne change pas mon cœur. — Votre Lindorf ne vous aime plus. — Est-ce que je dois me punir de son infidélité ? — Vous ne le reverrez jamais. — A-t-on besoin de voir pour aimer et pour tenir ce qu’on a promis ? — Mais sa légèreté vous dégage. — Point du tout : c’est lui que sa légèreté dégage ; mais si je ne suis pas légère, est-ce ma faute, à moi ? Dépend-il de lui, de vous, de moi-même, de qui que ce soit au monde, que je ne l’aime plus, et que j’en aime un autre ?”

» Ces conversations finissaient ordinairement assez mal ; j’étais tour à tour grondée, caressée, flattée, menacée ; et, malgré tout mon courage, j’étais au désespoir. Enfin, je pris le parti d’écrire, non pas à vous, mon frère, je vous croyais au fond de la Russie : on aurait pu me marier dix fois avant votre réponse ; j’étais d’ailleurs un peu piquée de votre abandon, de votre silence, et j’écrivis à Lindorf.

— À Lindorf ! en Angleterre ? et saviez-vous son adresse ? — Je ne savais pas même s'il était bien vrai qu'il y fût : quelquefois je me donnais le plaisir de croire qu'on ne m'avait dit que des mensonges ; cependant tout semblait les confirmer.

» J'écrivis donc : ce fut un moment de bonheur et de consolation ; et quoique ma lettre restât dans mon porte-feuille dès qu'elle fut écrite, je me crus beaucoup moins malheureuse. Il est vrai que j'avais un léger espoir de découvrir au moins si Lindorf était en Angleterre, et peut-être même de la lui faire parvenir. Voici sur quoi je le fondais.

» À mon arrivée à Dresde, mademoiselle de Manteul, fille aimable, mais plus âgée que moi, m'avait prévenue par mille politesses ; les liaisons de sa famille avec ma tante me mettaient à même de la voir souvent. Ayant perdu depuis longtemps sa mère, vivant seule avec un vieux père goutteux et un frère cadet, elle jouissait

d'une liberté qui rendait sa maison et son commerce très agréables pour une jeune personne. Elle était continuellement chez moi, ou m'attirait chez elle. Flattée de l'amitié que me témoignait une grande demoiselle de vingt-cinq ans, je répondis à ses avances, et nous finîmes par nous lier autant que la différence de nos âges pouvait le permettre. Quoiqu'elle fit tout au monde pour me la faire oublier cette différence, et que je désirasse avec passion d'avoir une confidente, je n'avais point encore osé lui avouer le secret de mon cœur. Un air un peu décidé, suite de son éducation ; sa liaison intime avec ma tante, à qui elle faisait une cour assidue ; l'amitié qu'elle témoignait à M. de Zastrow : tout me faisait craindre de trouver en elle un censeur de plus. Il me semblait que je me serais plus volontiers confiée à son frère, dont l'âge était plus rapproché du mien, et que son caractère doux et sensible devait rendre plus indulgent ; mais il était lié aussi avec M. de Zastrow. D'ailleurs, il paraissait éviter

les occasions d'être avec moi, plutôt que de les rechercher ; et, peu de temps après, il annonça qu'il allait voyager pour quelques années.

» Oh ! quand j'appris qu'il commençait par l'Angleterre, comme mon cœur palpita, comme j'aurais voulu lui confier alors mon secret, le prier de s'informer de Lindorf, le charger de ma lettre ! J'en cherchai le moment ; mais trop occupé des préparatifs de son départ, des regrets de quitter sa famille, je le vis peu, ou plutôt je ne pus prendre sur moi d'entamer avec lui cette conversation. Souvent je m'approchais de lui ; je lui parlais de son départ prochain, de l'Angleterre ; mais si je voulais essayer d'ajouter un mot sur l'objet qui m'intéressait uniquement je me troublais, je ne savais plus comment m'exprimer, et je finissais par me taire, en rougissant comme si j'avais parlé, ou qu'on eût pu deviner ma pensée.

» Mademoiselle de Manteul, presque toujours en tiers avec nous, voyait mon embarras,

et l'augmentait par ses plaisanteries. Enfin, son frère était parti, que je cherchais encore comment je pourrais m'y prendre pour lui parler de Lindorf, et lui donner ma lettre. Je fus désolée d'avoir manqué cette occasion de la lui faire parvenir.

» Il me restait une ressource ; mon amie pouvait l'envoyer à son frère ; mais il fallait pour cela lui faire un aveu complet, l'intéresser à mon amour. Pour amener cette confiance, je lui parlais à tout moment de l'Angleterre, de son frère, des lettres intéressantes qu'elle en recevait, du bonheur d'avoir une correspondance avec quelqu'un qu'on aime ; mais je n'avais pas encore osé prononcer le nom de Lindorf.

» Un matin elle entre chez moi, et jette une lettre sur mes genoux : "Tenez, me dit-elle, vous qui croyez qu'il est si doux de recevoir des lettres, je vous fais présent de celle-là ; aussi bien elle aurait dû vous être adressée.

Mon frère m'écrit, il est vrai ; mais c'est uniquement pour me parler de vous. — De moi ? — Oui, de vous, petite méchante. Vous êtes la cause de son absence ; vous me privez de mon frère : lisez, et rappelez-le bien vite”.

» Je n'y comprenais rien encore ; j'ouvris presque machinalement, et je fus bientôt au fait. Le jeune Manteul confiait à sa sœur des sentiments que j'étais bien loin de pouvoir partager, et qui m'affligèrent ; je ne voulais pas lire plus loin que la première page.

» Bon Dieu ! de quel plaisir j'allais me priver ! Mon amie m'oblige à continuer ; je tourne ce papier avec un mouvement de dépit et de chagrin : à peine ai-je parcouru des yeux cette seconde page, que j'entrevois au bas un nom... Oh ! comme mon chagrin s'évanouit pour faire place au plaisir le plus pur ! C'est ce nom si cher à mon cœur, si présent à ma pensée ; oui, c'est le nom de mon bon ami Lindorf, que je vois en toutes lettres : *M. le baron de Lindorf*,

*capitaine aux gardes*. Ah ! je ne me trompe point : c'est lui, c'est bien lui-même. J'ai déjà lu l'article en entier ; j'ai fait un cri de joie ; j'ai pressé la lettre contre mon cœur, contre mes lèvres ; j'ai pleuré et ri tout à la fois, comme si j'eusse été seule ; et voyant tout à coup devant moi la mine étonnée de mademoiselle de Manteul, je me suis jetée dans ses bras, et j'ai caché dans son sein mon trouble et mon émotion. Elle m'en demande la cause ; elle me fait relever doucement. "Matilde, me dit-elle, mais, ma chère Matilde, qu'avez-vous donc ? qu'est-ce qui vous agite à cet excès ? — Ah ! voyez, voyez, lisez vous-même", lui dis-je en lui montrant l'article de la lettre ; je vous expliquerai tout : et pendant qu'elle lit, je cache encore mon visage sur son tablier.

» "J'ai eu le bonheur, disait M. de Manteul à sa sœur, de rencontrer à Hambourg M. le baron de Lindorf, capitaine aux gardes du roi de Prusse, et cette connaissance deviendra, j'espère une liaison intime. Nous avons fait la tra-



versée ensemble ; nous avons pris un même logement ; nous ne nous quittons point, et nous nous convenons à merveille. Il est, comme moi, triste, occupé ; il regrette aussi sa patrie ; sans en être encore aux confidences, je parierais que son cœur n'est pas plus libre que le mien.

» — Ah ! m'écriai-je alors en relevant la tête et joignant les mains, il n'est pas vrai donc qu'il aime en Angleterre, qu'il s'y marie, qu'il y est depuis six mois ? Oh ! mon cœur me le disait bien. — Mais qui donc ? reprit mon amie : connaissez-vous ce baron de Lindorf ? — Si je le connais !... — Mais l'aimeriez-vous ? — Ah ! si je l'aime !...” Enfin, de questions en questions, je fis à mademoiselle de Manteul une confidence entière de mes sentiments et de ma situation actuelle. Je lui racontai, mon cher frère, vos liaisons avec Lindorf, votre désir de nous unir ; mais il faut toujours garder pour soi quelque petite chose, je ne lui dis pas comme vous aviez changé ; je lui confiai cependant les

doutes qu'on me donnait sur Lindorf : son silence semblait les confirmer.

» Cependant il était possible, et je cherchais à me le persuader, que la difficulté de me faire parvenir ses lettres en fût la cause. Mon frère n'était plus dans ses intérêts ; il le savait sans doute ; et cette *tristesse*, et cet air *occupé*, et ces *regrets sur sa patrie*, et cet *attachement* que Mantel lui soupçonnait : rien ne m'était échappé, et tout ranimait mes espérances.

» Mon amie m'avait écoutée avec l'intérêt le plus vif et le plus marqué. Quand j'eus fini, elle n'embrassa tendrement. "Pauvre petite Matilde ! pourquoi ne m'avez-vous pas dit plus tôt tout cela ? Votre confiance me fait un plaisir si grand, et vous me la refusiez ? — Je craignais que vous ne prissiez contre moi le parti de Zastrow. — Moi ! oh ! comme m'en suis éloignée ! Je ne puis assez approuver votre résistance ; mais vous finirez peut-être par céder ? — Ah ! jamais, jamais de ma vie ; je ne

puis, je ne veux aimer que Lindorf. — Dites aussi que vous ne devez aimer que lui ; vous devez vous regarder comme absolument engagée, comme déjà mariée. Ce serait un crime, un parjure, que d'en épouser un autre. — Ah ! je le pense bien ainsi ; mais... — Mais, qu'est-ce qu'il fait en Angleterre, ce Lindorf ? — Hélas ! je l'ignore, je ne puis le comprendre ; depuis plus de six mois je n'ai pas de ses nouvelles. — Et vous pouvez rester ainsi ? Que ne lui écrivez-vous ?... C'était aller à mon but ; aussi je répondis vivement : — Oh ! je lui ai écrit. — Eh bien ! — Ma lettre est dans mon porte-feuille. — Il est sûr qu'elle y produit un grand effet ! — Enfant que vous êtes ! donnez-la moi, cette lettre, elle partira ce soir, et votre ami l'aura dans huit jours”.

» Comme je j'embrassai ! Cependant les sentiments de son frère me revinrent dans l'esprit. Quelle bonté charmante ! sacrifier les intérêts de son frère aux miens ! Je craignis d'en abuser, et je dis en hésitant : “Mais M. de Man-

teul voudra-t-il ?... — La commission est un peu cruelle, j'en conviens ; mais il faut le guérir. Assommer tout à coup cet amour inutile, c'est lui rendre un service : allons, donnez". — La lettre était sortie ; je me la laissai doucement arracher : elle était déjà cachetée. — Lui promettez-vous positivement, me dit mon amie en la prenant, de n'être jamais qu'à lui ? de ne pas épouser Zastrow ? — Oh ! très positivement. — Fort bien ; cela tranquillise ma conscience. Je crois servir deux époux persécutés : à présent, laissez-moi faire, et soyez sûre de mon zèle. En attendant la réponse de cette lettre, il faut gagner du temps. Envoyez-moi souvent Zastrow, je lui parlerai ; je le flatterai ; vous ne prendriez jamais sur vous de le tromper ? — Oh, non, car je ne cesse de lui répéter que j'aimerai toujours Lindorf. — Et qu'est-ce qu'il vous répond ? — Qu'il ne croit pas à la constance éternelle. — Il n'y croit pas ? Ah ! je le comprends bien ; mais on saura lui prouver de quoi les femmes sont capables,

n'est-ce pas, chère Matilde ?” – Je le lui promis de bien bonne foi ; et je rentrai chez moi plus décidée que jamais à la résistance la plus ferme.

Ici le comte s'approcha de Lindorf, et lui dit en riant quelques mots à l'oreille, auxquels il répondit sur le même ton. Les dames, et surtout Matilde, voulaient savoir ce que c'était. — Vous le saurez, je vous le promets ; mais, chère Matilde, achevez votre histoire : vous en étiez à la tendre amitié de mademoiselle de Manteul.

— Jamais, peut-être, reprit Matilde avec feu, il n'en fut de pareille. À voir le vif intérêt qu'elle mettait dans nos entretiens, à son empressement, à son zèle, on eût dit que c'était elle qui me confiait le secret de son cœur, et qu'il s'agissait de son propre bonheur : elle animait, elle soutenait mon courage. Une fille de vingt-cinq ans pouvait-elle se tromper ? Je me serais peut-être défiée de moi-même ; mais au-

torisée par une raison de vingt-cinq ans, je crus n'avoir rien à me reprocher. Je persistai donc plus que jamais dans mes projets de résistance, et j'attendais avec impatience, mais sans effroi, la réponse de Lindorf, sûre qu'il me dirait au moins la vérité. Si je n'étais plus aimée, j'avais pris mon parti. — Qu'auriez-vous donc fait, demanda Caroline avec vivacité ? — Tous mes efforts pour l'oublier aussi, mais en même temps le vœu de ne point me marier, de ne plus me fier du tout à ce sexe perfide : je n'ai jamais compris qu'on pût aimer deux fois. »

Ce mot, dit bien innocemment, porta une atteinte douloureuse au cœur de la sensible Caroline ; elle rougit excessivement, baissa ses beaux yeux, les releva à demi sur son époux, et les baissa de nouveau. Il vit ce charmant embarras ; il en jouit un instant avec délices, baisa tendrement la main de Caroline ; puis s'adressant à Lindorf : — Mon ami, lui dit-il, vous approuvez sans doute la façon de penser de Matilde, et peut-être avez-vous raison : mais cha-

cun a la sienne ; et pour moi, je crois qu'il n'y a rien de plus doux, de plus flatteur, que d'être le second objet de l'attachement d'une femme délicate et sensible. Je compterais mille fois plus sur la durée de cet attachement que sur celle d'un cœur qui n'aurait pas appris à se défier de lui-même. — Comment, s'écria Matilde, c'est mon frère qui prêche l'inconstance ? — Je ne donne pas ce nom à une seconde inclination, et je n'en permets que deux ; pas davantage ! — Oh ! non sûrement, pas davantage, dit Caroline à demi-voix, en pressant contre son cœur la main du comte.

— Pour moi, reprit Matilde, je trouvais, à Dresde, que c'était déjà beaucoup trop d'une fois, et que nous autres femmes nous sommes bien dupes d'aimer. L'amour ne nous donne que des tourments, et si peu à ces hommes ! Monsieur s'amusait tranquillement à Londres pendant que j'étais grondée, persécutée, désespérée du matin au soir. Je me trouvais cependant bien moins malheureuse depuis que

j'avais une amie à qui je pouvais ouvrir mon cœur. Eh ! quelle charmante amie ! Elle entraît si bien dans toutes mes idées ; elle approuvait si fort mon amour et ma constance ; elle me disait tant de bien de Lindorf et tant de mal de Zastrow ! et cependant elle poussait la complaisance pour moi au point de le recevoir, de l'entretenir à ma place pendant des heures entières. Elle me conseilla même de l'inviter toujours dans les petites soirées que nous passions ensemble. C'est un moyen de le contenter qui ne vous expose point, me disait-elle, et dont votre tante vous saura gré ; je vous promets de ne point vous quitter, d'être toujours là : il n'est rien que je ne fasse pour vous. En effet, ma tante était de meilleure humeur ; elle ne me parlait plus de rien, et j'espérais gagner au moins un peu de temps. Mais il y a trois jours qu'elle m'apporta deux grands papiers, en m'ordonnant de les lire, de signer l'un des deux, à mon choix, et de les lui rapporter. Elle me laissa bien surprise. Deux grands papiers



qui ressemblaient à deux contrats ! me donnait-on à choisir entre Lindorf et Zastrow ?

» J'eus une courte espérance. J'ouvre, je lis, et je vois que tous deux regardent cet odieux Zastrow, que je haïssais tous les jours un peu davantage.

» L'un de ces papiers était bien, comme je l'avais pensé, mon contrat de mariage avec lui, où il ne manquait que ma signature, et par lequel ma tante m'assurait son héritage en entier ; l'autre était une donation dans les formes de ce même héritage à M. de Zastrow, si je m'obstinais à le refuser.

» Oh ! comme je fus contente qu'on me laissât le choix ! comme je signai bien vite cette donation ! comme je l'apportai, en sautant, dans l'appartement de ma tante ! Son neveu était avec elle. "Tenez, leur dis-je en entrant, voilà qui est fait : oh ! c'est de bien bon cœur que j'ai signé". M. de Zastrow, toujours vain et présomptueux, ne mit pas un instant en doute

que ce ne fût le contrat. Il se jeta à mes pieds, me remercia mille fois de ma condescendance. — Je suis charmée qu'elle vous rende heureux, monsieur, lui dis-je en riant ; mais ce n'est pas moi qu'il faut remercier ; je n'y ai aucun mérite, je vous assure ; j'ai suivi mon goût”.

» Alors ses transports redoublèrent, et j'eus la malice d'arrêter un instant sur cette phrase. — Oui, monsieur, repris-je lentement, mon goût... pour la liberté... D'ailleurs ma tante est maîtresse de ses bontés, et jamais je n'ai désiré un instant de jouir de ces biens qu'on mettait en balance avec le plus grand de tous, le droit de disposer de mon cœur et de ma main”. Zastrow se releva d'un air surpris ; ma tante avait ouvert les papiers, et savait déjà lequel était signé. La colère se peignait dans ses yeux ; je ne lui laissai pas le temps de l'exhaler. Je me mis à ses genoux ; je baisai mille fois ses mains, et je lui disais : “Ma tante, ma chère tante, ne vous fâchez pas ; tout est bien à présent, ne parlons plus de mariage, ni d'un héritage auquel je ne

veux pas seulement penser, et dont la seule idée est un tourment pour mon cœur ; déchirons ce contrat ; et en disant cela ; je le pris, et le mis en mille pièces. — Laissons subsister cette donation à M. de Zastrow : les hommes ont plus besoin de richesses que nous ; moi, je n'en veux point d'autres que votre amitié, celle de mon frère et l'amour de Lindorf, ou du moins la liberté de l'aimer toute ma vie. M. de Zastrow trouvera tant de femmes qui voudront de son amour, qui n'aimeront pas Lindorf, qui le rendront plus heureux que moi ! et quand vous aurez fait mourir de chagrin votre petite Matilde, où la retrouverez-vous ?”

» En vérité, je crus qu'elle allait s'attendrir et céder à mes instances. Zastrow se promenait dans la chambre à grands pas, d'un air furieux. Elle me releva tendrement, en me serrant la main ; puis se tournant de son côté : — Vous l'entendez, mon neveu, qu'en pensez-vous ? — Ce que je pense, madame, dit-il d'un air tragique et menaçant, c'est que je veux Ma-

tilde ou la mort". En même temps il tire son épée, oui, en vérité, son épée, et parut prêt à se tuer. Je m'élançai, je saisis son bras. Ma tante jetait les hauts cris, disait qu'elle se trouvait mal ; je ne savais auquel courir. Enfin je ne pus les calmer tous les deux qu'en leur promettant de faire tout ce qu'on voudrait ; et j'étais moi-même si fort émue et tremblante, qu'à peine pus-je articuler ce peu de mots, qui produisirent un grand effet. L'épée se remet dans le fourreau ; la tante se ranime, m'embrasse, et me prie de signer tout de suite.

» Heureusement j'y avais mis bon ordre, et les pièces du contrat, éparses sur le tapis, avertirent qu'il fallait premièrement en faire un autre : on remit donc la signature au lendemain, mais on voulut que je renouvelasse ma promesse. Le moment de la terreur était passé ; je frémis de ce qu'elle m'avait fait faire, de cet engagement que j'avais pris sans savoir ce que je disais ; et quand il s'agit de le confirmer encore, mon cœur se serra au point d'en

perdre connaissance. On fut obligé de m'emporter dans ma chambre, et de me mettre au lit. Le mouvement me ranima ; je ne pouvais encore ni parler, ni ouvrir les yeux ; mais j'entendais ce qu'on disait autour de moi. On me croyait toujours complètement évanouie, et ma tante disait à Zastrow : "Ne vous alarmez pas, mon neveu, cela n'est rien. Nous l'avons aussi un peu trop effrayée ; mais le plus difficile est fait. Elle a promis ; demain elle signera ; après-demain vous épouserez, et le frère dira tout ce qu'il lui plaira. Quand la chose sera faite nous ne le craignons plus : pour le moment, il faut la laisser tranquille." Ils sortirent en me recommandant aux soins des femmes qui m'entouraient. Oh ! combien j'avais à penser et comme je renvoyai bien vite tout le monde ! Dès que j'eus repris tout-à-fait mes sens, je repassai sur chaque mot que ma tante avait prononcé. Il n'y en avait pas un seul qui ne fût un sujet de surprise, de colère, de crainte, de douleur et même aussi de joie.

— *Nous l'avons trop effrayée*, disait-elle”. Quoi, cette scène dont j'avais été si cruellement la dupe, n'était donc qu'une comédie, un jeu concerté entre ma tante et ce Zastrow pour obtenir mon consentement ? J'en fus indignée, et, de ce moment là, je ne me regardai plus comme engagée. Je frémissais cependant, en me rappelant cette phrase : “*Elle a promis ; demain elle signera ; après-demain vous épouserez.* — Plutôt la mort, répétais-je avec effroi ; mais ce qu'elle avait ajouté me rendait un peu d'es-pérance : *Le frère dira ce qu'il lui plaira ; nous ne le craignons plus*”. On le craignait donc ce cher frère que je croyais du parti de mes persécuteurs ; il n'en était donc pas ; on m'avait trompée ; il me restait donc un appui, un protecteur, un ami sur lequel je pouvais compter ? Hélas ! dans ma joie de l'avoir retrouvé cet ami, ce bon frère, j'oubliais la distance qui nous séparait, et que c'était le lendemain qu'on voulait disposer de mon sort.

» J'étais agitée de mille pensées différentes lorsque mademoiselle de Manteul entra chez moi. Je lui tendis les bras dès que je l'aperçus : "Venez au secours de votre malheureuse amie, lui dis-je en pleurant".

» Je n'imaginai pas encore jusqu'où peut aller l'amitié. Elle était aussi pâle, aussi tremblante, aussi émue que moi-même. — Je sais tout, me répondit-elle d'une voix altérée ; je sors de chez votre tante. Qu'avez-vous fait, Matilde ? vous avez promis d'épouser Zastrow. — Je l'ai vu prêt à se tuer. — Bon, les hommes ne se tuent pas toutes les fois qu'ils le disent : mais qu'est-ce que vous ferez ? La tiendrez-vous cette fatale promesse ? Rappelez-vous toutes celles que vous avez faites à Lindorf. — Eh ! pensez-vous que je les oublie ? lui dis-je avec impatience ; elles sont toutes écrites là, dans mon cœur. On me l'arracherait plutôt que de les en effacer. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit à présent ; c'est de me soustraire à cet odieux mariage. Dites, ma chère amie, ne sa-

vez-vous aucun moyen de la retarder au moins jusqu'à ce que j'aie écrit à mon frère ? Il me protégera, j'en suis sûr à présent ; je viens d'entendre un mot... Ah ! s'il n'était pas en Russie, mon parti serait bientôt pris. — Comment ? me dit mon amie qui paraissait rêver à quelque chose : quel parti ? Qu'est-ce que vous feriez ? — Je ne balancerais pas ; je m'échapperais secrètement ; je partirais ; j'irais le joindre. — Quoi ! me dit-elle avec transport, vous auriez ce courage ? — En doutez-vous un instant ? — Je vous admire, me dit-elle en m'embrassant ; en effet, c'est le seul parti que vous ayez à prendre. J'y pensais, mais je n'osais vous le proposer. — Hélas ! lui dis-je, c'est une chimère impossible ; mon frère est en Russie ; c'est trop loin, je n'irais jamais jusque-là. — Il est vrai que c'est difficile, dit-elle en hésitant ; mais n'avez-vous pas à Londres un oncle maternel ? — Oui, milord Seymour. — Eh bien, si vous alliez vous mettre sous sa protection ? — Y pensez-vous bien, repris-je vivement, que



j'aïlle en Angleterre à présent ? et Lindorf ? — Eh bien, Lindorf y est : je ne croyais pas que ce fût une raison pour vous d'éviter ce pays là. — Ah, ma chère amie, lui dis-je en secouant la tête, je suis perdue si vous n'avez que ce moyen à m'offrir. J'aimerais mieux la Russie, tout impossible qu'est ce voyage ; et ce n'est qu'auprès de mon frère que je puis et que je veux chercher un asile". Je le dis avec tant de fermeté qu'elle n'insista pas ; mais elle me demanda l'explication *de ce mot* que j'avais entendu. Je la lui donnai ; elle en parut frappée comme d'un trait de lumière, et me dit tout à coup : "Puisqu'on vous trompe sur une chose, on peut vous tromper sur une autre. Je ne sais, mais je parierais que votre frère n'est point en Russie ; il me semble aussi avoir entendu quelques mots. Laissez-moi retourner auprès de votre tante ; je la ferai parler, et nous saurons bientôt à quoi nous en tenir".

» Elle sortit, et ne tarda pas à revenir ; la joie brillait dans ses yeux. "Je ne me suis point

trompée dans mes conjectures, me dit-elle en rentrant ; on vous en imposait. Votre frère est à Berlin, marié avec une femme charmante. On vous a soustrait ses lettres ; on vous cache qu'il doit venir ici dans quelque temps, et l'on est décidé à vous marier de gré ou de force avant qu'il arrive. Demain vous serez obligée de signer ce contrat ; on est décidé à passer sur tout, à vous conduire la main, s'il le faut ; et le jour suivant, vous serez mariée. Voilà ce que votre tante vient de me confier. — Elle a promis, dit-elle ; il faudra bien qu'elle tienne sa promesse.

» — Ô mon Dieu, mon Dieu ! m'écriai-je, que ferai-je ? Et vous m'annoncez tout cela comme si c'était un bonheur ! — Je pensais que c'en était un d'apprendre que votre frère est à Berlin ; il ne tient qu'à vous à présent d'éviter cette tyrannie. — Ah ! oui, sans doute... mais... mais... — Comment donc ! et ce courage que vous aviez tout à l'heure, le voilà tout-à-fait évanoui ? Pauvre Matilde !

vous cédez, je le vois ; vous n'aurez jamais la fermeté de refuser ; et, tirant de sa poche un petit almanach, elle le feuilleta. Oui, justement, reprit-elle, Lindorf doit avoir reçu votre lettre avant-hier ; il ne se doute guère, je crois, que sa réponse vous trouvera mariée. — Cruelle amie, lui dis-je avec dépit, est-ce ainsi que vous me consolez, que vous venez à mon secours ? — Qu'est-ce que vous voulez que je dise à une petite fille faible et timide, qui ne sait elle-même ce qu'elle veut ou ne veut pas ? Quand on n'ose rien entreprendre pour se tirer d'affaire, il ne reste d'autre parti que celui d'obéir ; et je vous promets qu'avant deux jours vous serez baronne de Zastrow. — Jamais, jamais de ma vie, repris-je avec feu, en mettant ma main sur sa bouche, cet odieux nom ne deviendra le mien ; je vous prouverai qu'une *petite fille* peut avoir de la fermeté ; je saurai mourir s'il le faut. — Et pourquoi mourir quand on peut vivre, et vivre heureuse ? — Oh ! j'aime beaucoup mieux mourir que d'aller ainsi toute

seule à Berlin ; cela m'est beaucoup plus facile. Je ne sais point le chemin de Berlin ; je me perdrais mille fois avant d'y arriver, et je crois que jamais je n'aurais la force d'aller jusque-là.

» Elle éclata de rire. — Pauvre enfant ! et vous avez pensé que je vous proposais d'aller à Berlin, seule, à pied, comme une héroïne fugitive, déguisée en paysanne, sans doute, un grand chapeau de paille sur les yeux, un petit paquet noué dans un mouchoir, et là-dessous un air de noblesse et de distinction qui vous trahit ? Il n'y manquerait plus que la diligence, où l'on vous donne une place, pour être dans le grand costume des romans ; cela serait sans doute beaucoup plus intéressant, mais peut-être moins sûr que ce que je vais proposer.

» “J'ai une ancienne femme de chambre, mariée dans cette ville avec un des maîtres de la poste : elle m'est entièrement dévouée. Son mari vous donnera une chaise, des chevaux, vous conduira lui-même ; elle vous accompa-

gnera jusque chez votre frère, et vous pourrez attendre chez elle le moment de partir. Voyez si cela vous convient, ou si vous aimez mieux épouser Zastrow. C'est comme vous voudrez ; mais il n'y a point de milieu : il faut vous décider sur-le-champ pour Zastrow ou pour la fuite. Passé ce moment, je ne pourrai plus vous servir.

» — Je ne balance plus, lui dis-je vivement : oh ! que je suis heureuse d'avoir une amie comme vous ! Oui, je veux partir, joindre mon frère, me conserver à Lindorf ; mais cependant il est affreux de quitter ainsi sa tante, de la tromper. — Plaisant scrupule ! Ne vous donne-t-elle pas l'exemple ? ne vous trompe-t-elle pas indignement ? — Il est vrai, mais si j'essayais encore de la toucher ? — Cela serait bien inutile ; elle s'attend à vos pleurs, à vos persécutions, à vos évanouissements même, et, loin d'en être touchée, on en profiterait peut-être.

» — Ah ! je partirai, m'écriai-je ; je ne sens plus ni remords ni scrupules : on en agit trop indignement avec moi, et je n'ai plus que l'inquiétude de sortir sans être aperçue. — Rien n'est plus aisé ; mettez mon manteau, mon voile ; on croira que c'est moi, et je saurai bien m'échapper aussi à mon tour. Vous irez m'attendre chez moi, où je vous joindrai bientôt”.

(Mademoiselle de Manteul n'est pas difficile, dit le comte en souriant.)

» Vous ne pouvez vous faire une idée de son zèle, de son activité. J'étais incapable de penser à rien. Dans un instant elle rassembla ce que je voulais emporter avec moi, m'aida à me lever, à m'habiller, m'enveloppa dans sa grande pelisse, dans son voile de taffetas, m'ouvrit la porte, et me dit en m'embrassant : “Allez, chère Matilde, vous n'avez pas un instant à perdre ; songez qu'on peut entrer ici d'un moment à l'autre, et qu'il ne vous resterait alors aucune ressource”. Cette idée me rendit

mon courage, et j'étais déjà au bas de l'escalier lorsque je pensai que je devais laisser un billet sur ma table, pour rassurer ma tante au moins sur ma vie. Je remontai ; mademoiselle de Manteul fut effrayée de me voir rentrer ; elle crut que j'avais rencontré quelqu'un. J'eus à peine commencé à lui dire ce qui me ramenait, qu'elle m'interrompit. — Vous êtes folle, je crois ; écrire une lettre ! Vous voulez donc laisser à votre tante le temps d'arriver ? Lorsque je suis rentrée chez vous, elle m'a dit qu'elle allait me suivre. Allez ; elle ne croira pas aussi facilement que vous, que l'on est prêt à se tuer”.

» La peur de la voir arriver m'empêcha d'insister, et je sortis de la maison sans avoir été vue. Mademoiselle de Manteul logeait près de notre hôtel ; je fus bientôt dans son appartement, et, quelques minutes après, elle m'y joignit. “Nous aurons au moins une bonne heure pour nous arranger, me dit-elle en entrant ; on croit que vous dormez ; j'ai recommandé qu'on vous laissât tranquille. Commençons d'abord

par nous rendre chez Marianne, cette femme dont je vous ai parlé. Dès qu'on s'apercevra de votre évasion, on viendra sans doute vous chercher ici ; là, du moins, vous serez en sûreté, et nous fixerons avec elle et son mari le moment du départ. Si vous n'avez pas d'argent, je puis encore y suppléer". – Je la rassurai sur cet article ; grâce à vos bontés, mon frère, j'étais toujours en fonds. Dès qu'elle m'eut conduite chez Marianne, qui consentit à tout ce qu'elle voulut, elle m'y laissa. On viendrait sûrement chez elle pour savoir si j'y étais ; elle devait s'y rendre pour détourner les soupçons. Dès que je fus seule, je pensai douloureusement à l'inquiétude affreuse où serait ma tante, si je la laissais dans l'ignorance totale de ce que j'étais devenue. J'avais bien assez de torts avec elle sans les aggraver encore, et je résolus de réparer au moins celui-là. Je me fis donner du papier, de l'encre, une plume, et j'écrivis à peu près ceci :



» “J’apprends dans cet instant, ma chère tante, que mon frère est à Berlin. Mon impatience de le voir est si vive, que je pars sans vous demander une permission que vous m’auriez peut-être refusée. Je m’épargne au moins par là le regret de vous désobéir encore : c’est bien assez pour moi d’emporter celui de vous avoir déplu par ma résistance. Ô ma tante, pourquoi m’avez-vous forcée à vous déplaire, à vous refuser quelque chose ? pourquoi me forcez-vous aujourd’hui à vous quitter, à m’éloigner de vous ? Il m’eût été si doux de vous consacrer ma volonté, ma vie ! M. de Zastrow est trop délicat, sans doute, pour ne pas sentir qu’une promesse arrachée par la terreur, et démentie par le cœur, n’engage à rien. J’espère qu’il ne pensera plus à se tuer à présent que je ne suis plus là pour l’arrêter ; je lui conseille fort de vivre, et surtout d’être heureux sans Matilde”.

» Je chargeai un des enfants de Marianne de porter ce billet au portier de l’hôtel de Zas-

trou, et de le lui remettre sans dire de quelle part. Plus tranquille lorsque je pus penser que ma tante le serait, j'attendis assez patiemment mademoiselle de Manteul, qui m'avait promis de me revoir, et vint en effet assez tard.

» «Vous n'avez pas de temps à perdre, me dit-elle ; partez à la pointe du jour. Zastrow s'obstine encore à vous chercher dans la ville, chez toutes vos connaissances : il sort de chez moi, et je l'ai confirmé dans cette idée, qui ne peut durer, mais qui vous donnera le temps de vous éloigner. Quel bonheur que vous n'ayez pas écrit où vous alliez, comme vous en aviez la fantaisie !” Je n'osai jamais lui avouer que je venais de le faire ; mais je sentis toute mon imprudence, et la peur d'être poursuivie s'empara de moi au point que je ne voulais plus partir. Mon amie employait toute son éloquence à me rassurer, et n'y parvenait pas. Elle réussit mieux en me peignant la colère où ma tante était sans doute contre moi ; l'obligation où je me verrais d'avouer où j'avais été, et qui

m'avait aidée ; l'ascendant que ma fuite et mon retour allaient donner à ma tante. Je ne pouvais plus espérer de l'apaiser qu'en obéissant ; et si je persistais à rentrer à l'hôtel, elle ne me donnait pas deux heures avant d'être forcée d'épouser Zastrow. Je ne la laissai pas même achever : "Je veux partir, je partirai", m'écriai-je. Le sort en est jeté, quoi qu'il puisse arriver ; et les ordres furent donnés tout de suite pour avoir une chaise et des chevaux.

» Mademoiselle de Manteul craignant que mon courage ne s'évanouît au moment, ne me quitta plus. Son vieux père, toujours goutteux, ne la gênait point ; elle fit dire qu'elle soupait en ville et fut libre de rester avec moi jusqu'au moment de mon départ. Elle ne cessa de me parler de Zastrow, de Lindorf, de mon frère, de tout ce qui pouvait m'encourager dans mon entreprise et dissiper mes frayeurs. "Fiez-vous à moi, me dit-elle, demain matin je ferai demander Zastrow ; je détournerai ses soupçons sur l'Angleterre ; je le garderai longtemps ; je l'en-

tretiendrai si bien, que lors même qu'il vous saurait sur la route de Berlin, il sera trop tard pour vous poursuivre. Vous aurez déjà bien de l'avance lorsque je le laisserai sortir de chez moi”.

» Je fus un peu rassurée, ou plutôt ce n'était plus le moment d'écouter ma frayeur ; j'en avais trop fait pour ne pas achever, et je vis arriver avec plaisir le moment de partir. J'embrassai mon amie sans pouvoir lui exprimer ma reconnaissance que par mes larmes et mes caresses. Pour elle, elle se livrait à la joie la plus vive de me voir, disait-elle, échappée à tant de dangers : je montai dans la chaise de poste.

— Seule ? interrompit le comte.

— Avec cette femme que j'ai encore ici, cette Marianne qui avait servi mademoiselle de Manteul, et dont le mari me conduisait.  
— Et Lindorf ? reprit le comte ; vous voilà partie, ou peu s'en faut, et je ne vois point de

Lindorf. Jusqu'à présent c'est mademoiselle de Manteul qui vous enlève. — Aviez-vous donc pensé que c'était Lindorf ? — J'apprends avec plaisir que non... mais je ne comprends pas. — Un peu de patience, mon frère, ne me jugez pas une autre fois sur les apparences.

» Me voilà donc dans une chaise de poste à côté de la bonne Marianne, escortée par son mari, qui courait à cheval, ne m'arrêtant que pour changer de chevaux, prodiguant les ducats aux postillons pour avancer, et prenant chaque buisson pour monsieur de Zastrow. Ma compagne me rassurait de son mieux. Mademoiselle de Manteul était son oracle ; elle me répétait à chaque instant : Il n'y a rien à redouter, car mademoiselle l'a dit. Sur cette assurance je devins plus tranquille ; et la première journée s'étant passée sans avoir rien vu qui pût m'effrayer, je crus n'avoir plus rien à craindre ni plus de précautions à garder. Nous étant arrêtées hier à une poste pour changer de chevaux, j'avançai étourdiment la tête hors

la portière. J'entends une voix que je crois reconnaître, qui crie : "C'est elle, c'est bien elle ! Arrêtez, postillon, sur votre tête arrêtez" ; et je vois monsieur de Zastrow à côté de la chaise avec l'air le plus menaçant.

— Monsieur de Zastrow ! s'écrièrent à la fois le comte et Caroline.

— Eh ! oui, monsieur de Zastrow ; vous croyez à l'enchantement, n'est-ce pas ? Vous pensez qu'une méchante fée l'avait transporté dans les airs, puisqu'il se trouvait là sans que je l'eusse aperçu sur la route : en vérité, je le crus aussi au premier instant ; mais hélas ! je compris bientôt que la méchante fée qui me nuisait était ma propre imprudence. Le billet que j'avais écrit à ma tante, les ayant instruits de la route que je prenais, monsieur de Zastrow comprit qu'il perdait son temps à me chercher à Dresde. J'avais écrit, sans doute, au moment de mon départ. En se mettant sans délai sur mes traces, il lui serait facile de me re-

joindre et de me ramener : il était donc parti de suite, c'est-à-dire deux ou trois heures avant moi. Je croyais être poursuivie ; et c'est moi qui le poursuivais à bride abattue, et qui l'atteignis malheureusement à cette poste où il attendait des chevaux. Cette chère demoiselle de Manteul, comme elle aura été surprise en apprenant le matin qu'il était parti ! quelles inquiétudes mortelles ! comme elle aura tremblé pour moi ! j'espère à présent qu'elle est rassurée ?

— Oui, dit le comte en souriant, elle doit être fort tranquille. Mais achevez, de grâce ; votre histoire devient presque un petit roman.

— Qu'appellez-vous un petit roman ? il y aurait assez d'événements pour en faire un de dix volumes : vous n'êtes pas au bout. J'en suis, je crois, à la terreur, à l'effroi, à la consternation, à l'instant où je vois Zastrow. Je jette un cri perçant ; je me cache au fond de la chaise. Marianne se désole ; crie au postillon d'avan-

cer. Zastrow le lui défend, le menace ; des gens s'assemblent autour de nous ; le bruit et la foule augmentent : il faut cependant prendre un parti. Je veux parler à Zastrow, lui imposer, lui demander quels droits il a sur moi, sur ma liberté, lui dire nettement que je préfère la mort à l'épouser, à retourner à Dresde avec lui : je lève les yeux ; et qui vois-je à quatre pas de moi !...

» C'est bien à présent que vous allez crier à la féerie, au roman, à tout ce qu'il y a de plus étonnant, de plus incroyable... C'est Lindorf ! oui, c'est Lindorf lui-même, que je croyais au fond de l'Angleterre, et qui est à côté de la chaise de poste tout aussi frappé d'étonnement que moi-même. Nous disons à la fois : *Matilde, Lindorf*. Je ne balance pas un instant ; je crois que le ciel lui-même l'envoie à mon secours, et m'élançant hors de la chaise... Achevez l'histoire, Lindorf, dit-elle tout-à-coup en s'interrompant et baissant les yeux ; vous savez le reste mieux que moi ; » et se penchant sur Ca-



roline, elle lui dit à l'oreille : « Il ne dira pas, je l'espère, que je me jetai dans ses bras, et que je l'entourai des miens en le serrant de toutes mes forces.

— Eh bien, mon cher Lindorf, achevez, je vous en conjure, dit le comte avec le ton de l'impatience ; expliquez-moi de grâce par quel hasard vous vous trouviez là à point nommé sur la route de Dresde, derrière monsieur de Zastrow.

— Je venais répondre moi-même à la charmante lettre que j'avais reçue à Londres. Quant à ma rencontre avec le baron de Zastrow, elle fut l'effet du hasard : oui, le hasard, ou, si vous voulez, mon bon génie, me fit arriver à cette poste à peu près en même temps que lui. Je ne le connaissais point ; je vois un grand jeune homme de bonne mine, qui s'impatientait en attendant des chevaux, et paraissait en fureur de n'en pas trouver. Il s'informait en même temps si une jeune dame qu'il tâchait de dé-

peindre, n'avait pas passé par là il y avait quelques heures. On lui disait que non : il jurait de nouveau, soutenait qu'elle devait avoir passé, et il envoyait le maître de poste à tous les diables. Dès que je fus descendu de ma chaise, il vint à moi : "Monsieur, me dit-il, vous avez sûrement rencontré une jeune dame seule, jolie, allant très vite ? — Non, monsieur, je vous assure que je n'ai rencontré aucune dame, rien qui ressemble à ce que vous dites. — C'est bien inconcevable ! dit-il en frappant du pied ; ce billet serait-il une nouvelle ruse ?... Pardon, monsieur, reprit-il, de ma question, de l'agitation extrême où vous me voyez. On serait agité à moins ; je cours après une femme que j'idolâtre, qui me promit sa main avant-hier, que je devais épouser aujourd'hui, et qui s'échappa hier au moment de signer. — C'est d'autant plus malheureux, lui répondis-je, que vous n'êtes pas d'une tournure à faire fuir une femme."

» Mon compliment parut le flatter, et m'attira toute sa confiance. Il s'inclina ; et d'un ton suffisant qu'il voulait rendre modeste, il me répondit : "Il est vrai, monsieur, que l'on m'a dit cela quelquefois, et même que l'on me l'a prouvé ; mais vous voyez cependant que les goûts sont différents. Les femmes en ont quelquefois de si bizarres ! peut-on répondre de leurs caprices ? Imaginez que celle que je poursuis s'avise, à seize ans, de se piquer d'une fidélité romanesque pour un amant qui l'a quittée et qu'elle ne reverra jamais. Je ne le connais pas, mais je crois qu'on peut le valoir pour les agréments ; et quant à la fortune et à la naissance, assurément je ne le cède à personne. — Je le crois, monsieur ; mais, si votre rival est aimé, vous conviendrez que c'est avantage. — Aimé tant qu'il lui plaira ; il est absent ; il ne la verra plus. Si je puis la rattraper, elle est à moi, et finira par m'adorer".

» Cette conversation se passait devant la porte de la maison de poste ; et m'étonnant de

la facilité avec laquelle cet homme indiscret et vain s'ouvrait à un inconnu, et de son manque total de délicatesse, j'approuvais intérieurement celle qui le fuyait, lorsqu'une chaise arrivant au grand galop du côté de Dresde, nous interrompit. Il parut n'avoir d'abord aucun soupçon, et la seule curiosité l'engageait à regarder. La chaise arrête ; une femme avance la tête. Je ne fis alors que l'entrevoir et ne la reconnus point ; mais mon homme s'écrie à l'instant : "C'est elle !" Elle se rejette au fond de la chaise en criant à son tour : "Mon Dieu, c'est lui !" Une femme de chambre disait au postillon d'avancer ; Zastrow, la canne levée, menaçait de l'assommer s'il faisait un pas de plus.

» Je balançai un instant sur ce que je devais faire. L'espèce de confiance de l'étranger semblait devoir me lier à ses intérêts, et j'en sentais un bien plus vif pour cette jeune infortunée qu'on mariait contre son gré. Je pouvais au moins être médiateur, chercher à ramener les esprits, à rassurer cette pauvre femme éper-

due. Je m'approche de la chaise dans cette intention, bien éloigné d'imaginer à quel point j'étais intéressé à cette aventure, lorsque je m'entends nommer avec l'accent de la plus vive surprise. La portière s'ouvre, et Matilde elle-même, que je reconnus alors à l'instant, quoiqu'elle fût embellie et grandie, la charmante Matilde se précipite auprès, de moi, et me prenant la main, elle me dit d'une voix entrecoupée par la terreur et par la joie : "Ô cher Lindorf ! Dieu lui-même vous envoie à mon secours ; défendez votre Matilde. On veut vous l'enlever ; mais elle ne sera, elle ne veut être qu'à vous".

» À peine avais-je pu lui répondre, que Zastrow, m'ayant entendu nommer, jette sa canne, tire son épée, et s'avance fièrement en disant : "Monsieur de Lindorf, quelle trahison ! et s'adressant à Matilde : Mademoiselle, je vous prie de monter dans ma chaise de poste. J'ai des ordres positifs de votre tante de vous ra-

mener à Dresde, et je ne pense pas que monsieur ait le droit de s'y opposer.

« — C'est ce que nous verrons dans un moment, monsieur », lui dis-je froidement en soutenant Matilde, que tant d'émotions l'une sur l'autre avaient privée de ses sens, et qui se laissait tomber sur moi sans connaissance.

» Je la soulevai et l'emportai dans la maison de poste. Je la posai sur le premier lit que je trouvai, et la recommandant à plusieurs personnes que le bruit avait rassemblées, je ressortis tout de suite ; et, l'épée à la main, comme monsieur de Zastrow, j'allai au-devant de lui. Il voulait absolument entrer ; deux ou trois hommes le retenaient de force. Dès que je parus on le laissa libre, et je m'éloignai de quelques pas avec lui : nous entrâmes dans un petit jardin.

» « Monsieur le baron, lui dis-je, vous m'avez accusé de trahison. Je conviens que les apparences sont peut-être contre moi ; mais je

veux bien vous assurer sur mon honneur que le hasard le plus heureux, il est vrai, m'a seul conduit ici. En vous parlant, j'ignorais également et que vous fussiez mon rival, et la fuite de Matilde. Si cette assurance vous suffit, et que, laissant mademoiselle de Walstein maîtresse absolue d'elle-même, vous juriez de vous en rapporter à sa décision, je vous offre mon amitié, et je vous assure de mon estime. Sinon je défendrai mes droits sur elle et sa liberté, aux dépens de ma vie.

» — Défends-les donc, traître”, me répondit-il en se jetant sur moi avec tant d'impétuosité, que, n'étant point en garde, je ne pus éviter de recevoir une blessure au bras gauche. Elle était légère, et ne fit qu'irriter ma fureur contre mon adversaire. Il se livrait avec si peu de ménagement, et lorsqu'il me vit blessé il se crut si sûr de la victoire, que j'eus peu de peine à le désarmer. Son épée sauta de sa main ; je mis légèrement le pied dessus. — Vous voilà hors de combat, lui dis-je ; je suis maître de

**vosre vie ; je suis blessé et vous ne l'êtes pas ; mais, malgré ce petit désavantage, je suis prêt à vous rendre votre arme, et à recommencer si vous ne renoncer pas à toutes vos prétentions sur Matilde, et si vous ne promettez pas de repartir pour Dresde à l'instant même sans la revoir”.**

**» Il hésita ; et je m'aperçus au changement de sa physionomie que mon procédé faisait impression sur lui. La fierté combattait encore : enfin l'honneur eut le dessus. Il me tendit la main : “Rappelez-vous, me dit-il, qu'à ces deux conditions là vous m'avez offert votre estime et votre amitié. Je vous demande l'une et l'autre, et je cours les mériter en apaisant ma tante, en l'engageant à confirmer un bonheur qui vous est dû... Oubliez le passé ; faites ma paix avec Matilde ; je ne prétends plus qu'à son amitié : aussi bien, ajouta-t-il en reprenant son ton suffisant, je suis peu accoutumé aux dédains, et je ne sais pourquoi j'ai supporté les siens si longtemps”.**



» Je l'embrassai en l'assurant que c'était la dernière cruelle qu'il trouverait ; que pour lui résister il fallait avoir le cœur prévenu ; et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. Je le vis monter dans sa chaise, et je me hâtai de rentrer auprès de Matilde, dont j'étais très inquiet ; cependant jamais évanouissement ne fut plus heureux, puisqu'il lui déroba la connaissance d'une scène qui l'aurait mortellement effrayée. Elle commençait à reprendre ses sens, ne savait où elle était, et regardait autour d'elle avec étonnement lorsque j'entrai : alors sa charmante physionomie reprit ses grâces accoutumées. — Cher Lindorf, me dit-elle, ce n'est donc point un songe ? il est vrai que je vous ai retrouvé ? À présent nous ne nous quitterons plus". »

À peine put-il achever cette phrase la jolie main de Matilde lui ferma la bouche. — Paix donc, monsieur ! je ne vois pas qu'il soit besoin de répéter mot à mot toutes mes paroles. Mon cher frère, ma chère sœur, ne croyez pas un

mot de tout cela ; peut-être que je le pensais, mais vraiment je n'avais garde de le dire ; et quand je l'aurais dit, savais-je ce que je faisais ? Une fuite, une rencontre, une reconnaissance, un combat, un évanouissement... on serait troublée à moins, et il est bien permis d'extravaguer un peu dans les premiers moments ; mais à présent que me voilà bien raisonnable, je... Elle regardait Lindorf en souriant malicieusement. — Eh bien ? — Eh bien, je dis encore de même, et la raison confirme aujourd'hui ce qui échappait hier à l'amour. »

Elle était si jolie en disant cela, toute cette petite figure avait tant de grâces, que Lindorf, dans ce moment là, crut l'aimer plus qu'il n'avait aimé de sa vie, et l'exprima avec un feu, une vivacité qui ne pouvaient laisser aucun doute. Caroline était transportée de joie ; elle embrassa le comte en lui disant : Avais-je tort quand je vous assurais qu'il l'aimerait à la folie ?

Le comte regardait Lindorf avec étonnement. Jusqu'alors, sans pouvoir comprendre par quel hasard il le trouvait réuni à Matilde, il avait attribué à un effort de raison et d'amitié l'attachement qu'il lui témoignait ; il se rappelait trop bien à quel excès il avait adoré Caroline, pour croire qu'en aussi peu de temps cette passion si vive pût avoir un autre objet. Cependant Lindorf avait l'air de la sincérité en témoignant ses sentiments à Matilde ; et Lindorf n'était pas faux. Le comte, d'ailleurs, était si fort accoutumé à lire dans son cœur, qu'aucun mouvement secret n'aurait pu lui échapper, et son cœur paraissait dicter ses expressions.

Lindorf s'aperçut à son tour de ce qui se passait dans l'âme du comte, et s'approchant de lui, il lui dit à demi-voix : « Lorsque nous serons seuls, mon cher comte, je vous ferai mon histoire ; vous aurez le clef de ce qui paraît vous surprendre : en attendant, croyez que votre ami n'a point appris l'art de feindre, et qu'il sent tout ce qu'il exprime. » Le comte

lui serra la main, et pria Matilde d'achever ce qui lui restait à raconter ; c'était peu de chose, mais on voulait tout savoir, et le moindre détail intéressait.

Ce fut encore Lindorf qui prit la parole. « Mon valet de chambre, qui est chirurgien, pansa ma blessure. J'avais espéré pouvoir la cacher à Matilde, ainsi que mon combat avec Zastrow ; je lui dis simplement qu'il avait entendu raison, et qu'il était reparti pour Dresde en promettant d'apaiser sa tante. Elle en fut charmée ; et tous les deux éprouvant une égale impatience de vous revoir, nous partîmes à l'instant même.

» Le mouvement de la voiture, et peut-être la douce agitation de mon cœur, ne tardèrent pas à rouvrir ma blessure. Matilde eut l'émotion la plus vive en voyant couler mon sang : il ne me fut plus possible de lui en cacher la cause, et nous fûmes obligés d'arrêter ici pour mettre un nouvel appareil. La plaie se trou-

va plus profonde que nous ne l'avions jugé d'abord ; Varner me condamna à vingt-quatre heures de repos. Je sollicitai vainement mon aimable compagne de continuer sa route, et de me laisser dans cette mauvaise auberge ; elle ne voulut jamais y consentir.

— Vraiment, je n'avais garde, interrompit Matilde avec vivacité ; je connaissais mieux mon devoir : a-t-on jamais vu qu'une héroïne de roman abandonnât son chevalier blessé pour elle en la défendant contre un félon ravisseur ? Je crois même que pour être dans le grand costume, c'est moi qui devais panser cette plaie en l'arrosant de mes larmes ; j'attachai du moins l'écharpe avec assez de grâce : qu'en dites-vous, mon frère ? mon attitude n'était-elle pas touchante ? — Vous ressembliez tout-à-fait, lui dit le comte en riant, à une princesse du temps d'Amadis. — Une des belles du fameux Galaor, reprit Matilde, en jetant un petit coup d'œil sur Lindorf ?

— C'est donc à celle qui l'a fixé ? dit-il en lui baisant la main. — Galaor disait cela à toutes les belles qu'il rencontrait, et il les persuadait ; mais je ne suis pas aussi crédule, et je vais mettre votre sincérité à l'épreuve. — Ordonnez. — Une femme autrefois exigeait froidement de son amant de ne pas prononcer un seul mot pendant deux années, et il obéissait. Ô l'heureux temps ! Je suis sûre à présent que si j'ordonnais à mon chevalier blessé repos et silence seulement jusqu'à demain, je ne serais pas obéie. — Vous le serez toujours, lui dit Lindorf en mettant un genou en terre, et il y a quelque mérite à ma soumission ; j'avais bien des choses à dire à mon ami. — Et vous auriez passé la nuit entière à causer ; et la fièvre, et la blessure ?... Je réitère mes ordres absolus : repos et silence jusqu'à demain. »

On le lui promit, mais avec peine. Les deux amis éprouvaient une égale impatience de s'entretenir en liberté ; le comte surtout avait un double intérêt à pénétrer dans le cœur de

Lindorf, à s'assurer qu'il était bien guéri de sa passion pour Caroline, et qu'il aimait assez Matilde pour faire son bonheur. Ils convinrent donc que pour se dédommager du silence qu'on leur imposait, ils feraient route ensemble le lendemain dans la chaise de poste de Lindorf, et laisseraient aux dames la berline du comte. Cet arrangement fut accepté avec plaisir par Caroline. Elle désirait autant que les deux amis, qu'ils eussent une conversation particulière qui achevât de rassurer son époux sur ses sentiments passés, et qui apprît à Lindorf ceux qu'elle éprouvait actuellement.

Matilde aurait préféré peut-être qu'on lui laissât soigner son chevalier blessé, mais elle n'osa le témoigner ; et son frère ayant parlé d'envoyer son valet de chambre à Dresde avec des lettres pour la baronne de Zastrow, elle se retira pour lui écrire, ainsi qu'à mademoiselle de Manteul, à qui on renvoyait aussi ses gens et sa chaise.

Elle revint bientôt, ses deux lettres à la main. Le comte lut celle à madame de Zastrow, l'approuva, y joignit quelques lignes, et regardant Matilde qui cachetait celle pour mademoiselle de Manteul, il lui dit en souriant : — Exprimez-vous bien vivement votre reconnaissance à cette amie si zélée pour vos intérêts ? — Mais je l'exprime comme je la sens ; et c'est beaucoup dire. En vérité, vous qui êtes un héros d'amitié, mon frère, vous devez être enchanté d'en trouver un tel exemple, et chez une femme encore. — Le comte continuait de sourire. — Qu'est-ce que c'est que cet air ironique ? Vous n'y croyez pas ? Ma sœur, vous prendrez, j'espère, avec moi le parti de notre sexe. — Nous ferons mieux, dit Caroline, nous lui prouverons que deux femmes peuvent s'aimer de bonne foi. — Je ne leur fais pas le tort d'en douter, reprit le comte ; je crois même qu'une amitié sincère, pure désintéressée, est moins rare parmi les femmes qu'on ne le pense. Un sentiment si doux est fait pour leur



âme sensible et confiante ; mais vous me permettrez de ne pas citer mademoiselle de Manteul comme un modèle d'une amitié pure et désintéressée. — Comment, mon frère, après tant de preuves de plus vif intérêt ! — Chère Matilde, je suis fâchée de vous ôter cette heureuse crédulité de votre âge, qui prouve si bien l'innocence de votre cœur ; mais je doute très fort que vous fussiez l'objet de ce vif intérêt que mademoiselle de Manteul prenait à votre situation. N'avez-vous jamais pensé que monsieur de Zastrow pouvait y avoir quelque part, et qu'elle a bien plus songé à éloigner une rivale qu'à servir une amie ? Toute sa conduite l'annonce, et j'en suis convaincu. »

Matilde était confondue ; mille petites circonstances se retraçaient en foule à son esprit, et lui prouvaient que son frère avait raison ; cependant elle ne crut pas devoir en convenir, et dit avec vivacité : — En vérité, vous vous trompez tout-à-fait ; elle déteste Zastrow, et ne cessait de m'en dire du mal, de le tourner en

ridicule. — Adresse de plus pour augmenter votre répugnance : c'est précisément ce qui me fait dire qu'elle n'est pas une véritable amie. Si mademoiselle de Manteul, victime d'un sentiment involontaire pour monsieur de Zastrow, vous eût ouvert son cœur, et rendu confiance pour confiance ; si vous eussiez concerté ensemble les moyens d'éviter un mariage qui vous rendait toutes les deux malheureuses, je croirais à son amitié, et ne la blâmeraï en rien. Mais je déteste la ruse à cet âge ; et sa conduite est une ruse continuelle. Elle n'a pensé qu'à elle seule en vous faisant faire une démarche imprudente, que l'événement justifie, mais qui pouvait vous perdre. »

Lindorf prit la parole. — Vous êtes bien sévère, mon cher comte. Quels que soient les motifs de mademoiselle de Manteul, elle m'a trop bien servi pour que je ne cherche pas à la justifier. Je ne vois dans tout cela qu'une adresse bien pardonnable à l'amour ; d'ailleurs, en travaillant pour elle-même, elle sauvait aus-

si son amie d'un malheur inévitable. — Oui, sans doute, dit Matilde, qui reprit courage en se voyant soutenue ; car enfin, un jour de plus, et j'étais forcée d'épouser cet odieux Zastrow. — Et ne voyez-vous pas, ma chère amie, que j'étais en chemin ? Un jour de plus, et vous étiez délivrée de la tyrannie sans un éclat qui nuit toujours à la réputation d'une jeune personne, et sans vous brouiller avec une tante à qui vous devez beaucoup. Votre seul tort, chère Matilde, est de vous être défiée de ma tendre amitié, d'avoir pu croire un instant que je vous abandonnais, et de vous être confiée aveuglément à une jeune imprudente : d'ailleurs, c'est elle qui vous a conduite et entraînée. — Ah ! mon frère, s'écria Matilde en se jetant tout en pleurs dans ses bras ! pardonnez-nous à toutes les deux. Si vous saviez combien je me reproche de vous avoir parlé d'elle, de vous en avoir donné mauvaise opinion ! J'étais si loin de penser, que je croyais de bonne foi que vous admireriez sa conduite et son zèle. »

Lindorf se joignit à Matilde, et gronda son ami de sa sévérité. Caroline serrait Matilde contre son cœur, essuyait ses larmes, en versait avec elle. — Ah ! puis-je en vouloir à mademoiselle de Manteul, s'écria le comte attendri à l'excès, puisque c'est à elle que je dois le bonheur de voir réuni tout ce que j'aime ? Je lui pardonne si bien, que je désire de tout mon cœur qu'elle épouse Zastrow, et que je veux même en parler à ma tante. Pardonne aussi, toi, chère Matilde, si je t'ai affligée, si j'ai détruit ta douce illusion. J'ai cru te devoir cette petite leçon ; c'est la dernière que je ferai, et dès ce moment je remets à Lindorf le soin de ta conduite et de ton bonheur. Vous savez si je l'ai désirée cette union qui comble tous mes vœux ! Ô ma Caroline ! ma sœur, mon ami ! mon cœur peut à peine suffire à tous les sentiments que vous inspirez au plus heureux des hommes. »

Matilde le remercia mille fois de l'avoir éclairée sur son imprudence, qu'elle avait

peine à se reprocher, disait-elle, puisqu'elle avait avancé l'instant de leur réunion. Elle voulut ajouter à sa lettre à mademoiselle de Manteul quelques plaisanteries sur monsieur de Zastrow, seulement pour lui prouver qu'on l'avait devinée.

Le comte ne s'était point trompé dans l'idée qu'il avait prise d'elle sur le récit de Matilde. Mademoiselle de Manteul n'avait eu d'autre motif qu'un goût très vif pour le jeune baron de Zastrow. Il lui avait rendu quelques soins avant ses voyages ; elle s'était même flattée de l'épouser à son retour. L'arrivée de Matilde à Dresde, les projets de sa famille, l'attachement que monsieur de Zastrow prit pour l'aimable épouse qu'on lui destinait, tout anéantissait ses espérances, lorsque la confiance de Matilde vint les ranimer. Elle ne s'était liée avec elle que pour se procurer les occasions de voir monsieur de Zastrow, de lui rappeler ses anciens sentiments, de pénétrer dans ceux de Matilde, de lui en inspirer, s'il était possible,

pour quelque autre objet. Elle avait espéré que ce serait pour son frère, et c'est dans ce but qu'elle lui montra sa lettre. Sa joie fut extrême lorsqu'elle apprit que cet objet existait déjà, et que sa jeune rivale était décidée à la ferme résistance. Il lui importait trop qu'elle y persistât, pour ne pas l'encourager vivement ; mais cela ne suffisait pas. Elle pensa que le meilleur moyen de parvenir à son but était d'éloigner Matilde de Dresde, et de l'engager à quelque démarche qui rompît absolument et sans retour le mariage projeté. Ce fut elle qui persuada à madame de Zastrow et à son neveu, qu'en effrayant Matilde on obtiendrait son consentement. On a vu quel parti elle sut tirer de cet effroi, et comme tout lui réussit. Elle recueillit cependant peu de fruit de ses intrigues : monsieur de Zastrow reconnut dans la chaise de poste l'ancienne femme de chambre de mademoiselle de Manteul, et, convaincu qu'elle avait favorisé la fuite de Matilde, indigné du rôle perfide qu'elle avait joué, il eut peine à le

lui pardonner. Mais ces perfidies étaient une suite de l'amour qu'elle a pour lui, et quand l'amour-propre des hommes est flatté, ils sont toujours indulgents.

Revenons à nos heureux voyageurs. Le lendemain, la blessure de Lindorf allait à merveille : le bonheur est un baume si salutaire ! On reprit donc la route de Berlin, Caroline et Matilde dans une des voitures, et les deux amies dans l'autre. Laissons les aimables belles-sœurs se parler des objets de leur tendresse, se féliciter de leur bonheur, former des plans délicieux pour l'avenir, et se lier d'une amitié qui durera toute leur vie ; laissons-les regarder souvent aux deux portières de la chaise de poste qui les suit, et s'impatienter d'arriver pour ne plus se quitter. Les deux amis la partageaient cette impatience ; mais les hommes sentent bien moins vivement ces petites privations qui font le désespoir des femmes sensibles. Peut-être sont-ils dans les grandes occasions plus ardents, plus passion-

nés, plus capables de tout pour l'objet de leur amour ; mais toutes les preuves journalières, tous les sentiments, toutes les nuances d'une passion vive, délicate et soutenue, n'appartiennent qu'aux femmes. Non seulement les hommes n'en sont pas susceptibles, il en est peu même qui sachent les apprécier. Ceux-ci d'ailleurs avaient tant de choses à se dire ! et cependant la chaise roulait depuis longtemps, et le plus profond silence y régnait encore... Lindorf ne savait par où commencer tout ce qu'il avait à dire à l'époux de Caroline et le comte craignait que la moindre question n'eût l'air du doute ou du reproche : ce fut lui cependant qui parla le premier. Il exprima vivement à son ami tout ce qu'il avait éprouvé à la lecture du cahier qu'il avait remis à Caroline. « Je confie sans la moindre crainte, lui dit-il, le bonheur de ma sœur à l'ami auquel je dois tout le mien, à celui qui, amoureux et aimé de la plus charmante femme de l'univers, sut non seulement sacrifier sa passion, mais chercher



à lui en inspirer pour un autre objet. Ô mon cher Lindorf ! si je vous dois le cœur de Caroline et le bonheur de Matilde, pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?... Mais expliquez-moi cette révolution subite dans vos sentiments, que je ne puis comprendre. Ceux que vous témoignez à ma sœur ne sont-ils point un nouveau sacrifice de votre amitié généreuse ? ne cherchez-vous point à vous en imposer à vous-même ? est-il bien vrai que Caroline ?...

— Mon cher comte, interrompit Lindorf vivement, je vous ferais des serments si je ne savais pas que la parole de votre ami vous suffit ; croyez-le donc cet ami quand il vous assure qu'il est digne d'être votre frère, et qu'il n'exprime que ce qu'il sent. J'aime votre Caroline, sans doute, mais comme j'aime son époux, d'une amitié aussi pure, aussi vive, aussi inaltérable ; et j'aime ma chère Matilde comme la seule femme qui puisse actuellement me rendre heureux. Vous êtes surpris, je le vois ; apprenez donc tout ce qui s'est passé dans mon

cœur depuis notre séparation. Vous lirez dans ce cœur que vous avez formé, et j'ose croire que vous en serez satisfait. » Le comte se prépara à l'écouter avec la plus grande attention, et Lindorf commença.

« Puisque vous avez lu mon cahier, mon cher comte, vous êtes instruit de l'époque et des détails de ma connaissance avec Caroline, et des sentiments qu'elle m'inspira. Je ne chercherai point à les justifier, vous savez s'il était possible de la voir avec indifférence ; j'atteste cependant le ciel que, malgré tous ses charmes, elle eût été sans danger pour moi, si j'avais eu le moindre soupçon des liens qui vous unissaient. Mais tout concourait à me laisser dans l'erreur. Votre silence, l'âge de Caroline à peine sortie de l'enfance, le nom qu'elle portait, la bonne chanoinesse qui me témoignait ouvertement le plus vif désir de m'unir à son élève ; tout enfin m'assurait qu'elle était libre, et qu'en osant l'adorer... Ô mon ami ! pourquoi votre fatale discrétion !...

Mais passons sur ces temps où, coupable sans le savoir, j'offensais l'ami généreux pour qui j'aurais mille fois sacrifié ma vie. Il a lu l'expression de ma douleur, de mes remords, de la résolution que je pris, à l'instant qui me découvrit mon crime, de m'éloigner pour toujours. Je crus le réparer en quelque sorte ce crime involontaire, en faisant connaître à Caroline l'époux qu'elle fuyait ; je savais que son âme était faite pour sentir, pour apprécier la vôtre, pour se donner à celui qui méritait seul un bien si précieux.

— Ah ! c'est ton amitié qui sut me peindre avec ces traits si flatteurs, si propres à faire impression sur elle, interrompit le comte avec feu. Cher Lindorf, c'est à toi seul que je dois le cœur de ma Caroline et tout le bonheur de ma vie ; sans toi, sans cet amour que tu te reproches, Caroline eût toujours ignoré, peut-être, que je pouvais faire le sien. Mais achève, cher ami ; il me tarde d'être convaincu que tu seras heureux comme moi, que Matilde peut

récompenser le sublime effort qui dicta ton écrit et t'éloigna de Rindaw.

— J'en partis, reprit Lindorf, bien décidé à ne revoir Caroline que lorsque je serais digne d'elle et de vous, et que j'aurais surmonté ma fatale passion ; j'étais loin de prévoir que cet heureux moment fût aussi prochain. La solitude de mon antique château de Ronebourg augmentait mon amour et ma mélancolie. Mon imagination me transportait sans cesse dans le pavillon de Rindaw ; je croyais voir Caroline, je croyais l'entendre ; et quand cette douce illusion se dissipait, mon désespoir et mes remords devenaient plus déchirants. Votre arrivée et le récit que vous me fîtes, y mirent le comble. Vous aimiez Caroline ; votre bonheur dépendait d'être aimé d'elle : dès cet instant je renouvelai le vœu de faire tous mes efforts pour surmonter ma passion, de me bannir plutôt pour jamais de ma patrie, et surtout de vous laisser toujours ignorer notre fatale rivalité. Oui, je l'aurais tenu ce vœu, qui devenait

chaque jour plus sacré ; jamais le nom de Caroline ne serait sorti de ma bouche, si son apparition subite à Ronebourg, cette apparition que je ne puis comprendre encore, n'eût égaré ma raison.

» Dispensez-moi de vous peindre ce que j'éprouvai dans cet affreux moment, où, la croyant expirante, je trahis le secret de mon cœur ; où je vous appris que cet ami, comblé de vos bienfaits, après avoir attenté à vos jours, osait être votre rival. Je fus sur le point de vous venger moi-même, et de suivre celle que je croyais déjà privée de la vie ; mais elle fit quelques mouvements ; je vis ses yeux se rouvrir, ses joues se colorer ; elle vous était rendue, je ne voulus point troubler votre bonheur par l'affreux spectacle de la mort de votre ami. Je passai dans ma chambre ; je vous écrivis une lettre, que vous aurez trouvée sur mon bureau ; et, montant à cheval, je m'éloignai rapidement sans savoir où j'irais, et sans penser à prendre aucun domestique avec moi.

» La première journée, je marchai sans tenir de route décidée, où mon cheval me conduisait. Le soir, arrêté dans une mauvaise auberge, je cherchai cependant à rassembler mes idées ; je résolus de suivre mon premier projet, qui était de passer en Angleterre. J'avais écrit en cour pour en demander la permission, et je l'avais obtenue. Mon valet de chambre et mes équipages pouvaient me rejoindre ; rien ne devait m'arrêter, et je pris tout de suite le chemin de Hambourg, où je voulais m'embarquer. Je courus la poste jour et nuit : ce mouvement continu convenait à l'agitation de mon âme, et le repos m'eût été insupportable. J'aurais voulu trouver, en arrivant à Hambourg, un vaisseau prêt à partir ; et m'embarquer en sortant de ma chaise de poste : heureusement il n'y en avait pas. Quelques heures après mon arrivée, je fus saisi d'une fièvre ardente, qui dura plusieurs jours. Un médecin, que l'hôte fit appeler, me fit saigner si abondamment, qu'une faiblesse excessive succéda à la fièvre,

et retarda mon départ. Forcé d'attendre à Hambourg le retour de ma santé et de mes forces, j'écrivis à mon valet de chambre de venir m'y joindre.

» Cette maladie, suite bien naturelle de ce que j'avais éprouvé, et ma course forcée, furent sans doute un bonheur. Elle calma la violence de mes transports, et m'obligea, malgré moi peut-être, à suivre le plan que je m'étais prescrit, dès que je sus que vous étiez l'époux de Caroline. Je puis vous l'avouer à présent que je rougis de ma faiblesse, et que je l'ai surmontée ; mais, plus de vingt fois sur la route, je fus tenté de retourner à Ronebourg et de vous demander Caroline ou la mort. Si j'eusse été forcé de m'arrêter à Hambourg sans y tomber malade, peut-être aurais-je succombé, et je me serais à jamais rendu indigne de votre estime et de votre amitié. Ma fièvre, et surtout l'abattement de ma convalescence, me firent voir les objets sous un autre point de vue. Soit que le physique influe sur le moral, soit que ce fût le

fruit des réflexions que je ne cessais de faire, ou que mon amitié pour vous, mon cher comte, fût assez forte pour triompher de l'amour, il est certain que ma passion s'affaiblissait chaque jour, ou plutôt ma raison se fortifiait. J'adorais toujours Caroline, mais comme on adore la divinité, sans oser même imaginer de la revoir jamais. Je frémissais d'en avoir eu l'idée ; et, loin de conserver le désir de me rapprocher d'elle, j'éprouvais celui de m'éloigner davantage, et j'attendais Varner avec impatience.

» J'étais dans ces dispositions lorsque le jeune baron de Manteul arriva à Hambourg, et vint loger dans la même auberge que moi. L'hôte lui parla tout de suite de ma maladie, lui exagéra le danger où j'avais été, les soins qu'il avait pris de moi, ma peine à me rétablir, et lui inspira l'envie de me voir. Il se fit annoncer chez moi ; je connaissais de réputation cette famille saxonne ; je le reçus avec plaisir. Son extérieur me prévint en sa faveur, et sa conversation ne démentit point cette bonne opinion.



Je fis sur lui la même impression. Au bout de quelques heures nous fûmes ensemble comme d'anciennes connaissances. Il allait aussi en Angleterre ; mais il ne pouvait s'arrêter plus de trois jours à Hambourg. Apprenant que je voulais aussi passer la mer, il me sollicita vivement de m'embarquer avec lui. Ma santé, qui se fortifiait chaque jour, me permettait de partir, et je consentis avec plaisir à cet arrangement qui me procurait une compagnie agréable.

» Je laissai à l'hôte un billet pour mon valet de chambre, et deux jours après nous quittâmes Hambourg, M. de Manteul et moi, en nous félicitant mutuellement de cette heureuse rencontre. Nous convînmes aussi de ne point nous quitter en arrivant à Londres, et de prendre un logement commun entre nous d'eux. Ce jeune homme me convenait d'autant plus, qu'il était presque aussi triste que moi, et souvent nous soupirions à l'unisson : il fut le premier à le remarquer. Pendant la traversée nous étions seuls sur le tillac, absorbés dans

nos idées, et gardant tous les deux le plus profond silence. Manteul le rompit enfin. Je crois, me dit-il, que je découvre entre nous une nouvelle conformité ; convenez, mon cher Lindorf, que votre cœur est occupé, et que vous regrettez profondément quelqu'un dans votre patrie ? Je rougis ; mais détournant la question sur lui-même, je lui dis en riant qu'il venait de me faire un aveu. Je ne le nie point, me répondit-il, et si vous connaissiez l'objet de mes regrets, vous en comprendriez la vivacité. Lorsque je quittai la Saxe, je croyais ne fuir que le danger d'aimer la plus charmante personne de l'univers ; depuis que je ne la vois plus, je sens que le mal était fait, et que je suis parti trop tard. – J'avouai que mon cœur n'était pas plus libre que le sien, mais sans rien ajouter de plus ; je cherchai même à détourner la conversation, et je me contentai de quelques réflexions vagues sur les peines de l'amour.

» Notre courte navigation fut heureuse. Nous arrivâmes à Londres. L'aspect de cette

grande ville, si riche, si peuplée, eut le pouvoir de me distraire de ma mélancolie. Comme je désirais sincèrement d'en guérir, je me livrai de moi-même à toutes les distractions qui se présentaient, et je m'en trouvai bien. Je recouvrai bientôt mes forces, ma santé, même une partie de la gaîté qui m'était naturelle ; cependant Caroline occupait toujours mon cœur et ma pensée. Dans mes moments de solitude, je ne songeais qu'à elle ; mais comme je redoutais ce dangereux souvenir, je travaillais sans cesse à l'écarter, et j'étais seul le moins qu'il m'était possible. Manteul me quittait rarement, s'attachait davantage à moi tous les jours, et redoutait à l'avance le moment de nous séparer. À son arrivée à Londres, il avait trouvé chez son banquier des lettres de Dresde, qui parurent lui faire le plus grand plaisir.

» Il serait possible, me dit-il alors, que son retour dans sa patrie fût plus prochain qu'il ne l'avait pensé ; mais l'événement qui le rappellerait serait si heureux pour lui, qu'il ne re-

gretterait que moi. Il m'était aisé de voir qu'il aurait voulu m'ouvrir entièrement son cœur ; mais peut-être alors eût-il exigé le réciproque, et j'étais décidé à ne confier jamais à personne le secret de ma fatale passion, à ne jamais prononcer le nom de Caroline. J'évitai donc sans affectation de lui demander celui de l'objet de son attachement, ou de lui faire aucune question qui pût amener une confidence.

» Nous avons été présentés par M. \*\*\* de J. \*\*\* notre envoyé à la cour de Londres, chez plusieurs seigneurs. Un jour nous étions à dîner avec beaucoup d'hommes, chez milord Salisbury. Au dessert, il fut question de toster. Vous connaissez sans doute cet usage anglais, qui consiste à porter à la ronde la santé de la femme qui nous intéresse le plus ? Lorsque ce fut mon tour, mon cœur disait Caroline, et ma bouche faillit à le prononcer ; je me retins cependant, et je priai qu'on me dispensât de nommer celle dont je portais la santé. On me

plaisanta beaucoup sur ma discrétion, et l'on but à la ronde la santé de la *belle inconnue*.

» “Je ne serai point aussi discret que Lindorf, dit Manteul en prenant son verre, et je fais gloire de boire à la santé de l'aimable Matilde de Walstein”. Ce nom me frappa si fort, que je crus avoir mal entendu ; mais il fut répété plusieurs fois, et je ne pus douter que ce ne fût bien Matilde elle-même, cette Matilde dont j'avais été si tendrement aimé, et que j'avais si cruellement offensée.

» Je ne puis vous exprimer de quel trouble je fus saisi, moi qui, l'instant auparavant, n'aurais pas cru possible qu'un autre nom que celui de Caroline eût pu me faire la moindre impression.

» Manteul était trop loin de moi pour lui parler, pour lui demander si cette Matilde était bien celle qu'il aimait ; mais pouvais-je en douter ? Sa physionomie s'était animée en prononçant son nom, en l'entendant répéter. Je le re-

gardai, et je le trouvai mieux encore qu'à l'ordinaire ; il me parut fait pour être aimé, et sans doute il l'était de Matilde. Ces lettres qui l'ont rendu si content, étaient sans doute de Matilde ; ce retour si prompt à Dresde, et qui doit le rendre si heureux, est sans doute ordonné par Matilde ; sans doute il doit recevoir sa main ; il a déjà son cœur. Toutes ces idées m'occupèrent, et pendant le reste du dîner, et pendant le spectacle, où je fus entraîné malgré moi. J'aurais voulu pouvoir parler tout de suite à Manteul, pénétrer dans son cœur ; je me reprochais d'avoir évité ses confidences ; je craignais d'avoir manqué le moment ; enfin j'étais agité au point que, ne pouvant rester plus longtemps au spectacle, que je ne regardais ni n'écoutais, je pris le parti de le quitter, et de rentrer chez moi, où j'attendis Manteul avec une impatience dont je ne pouvais me rendre raison à moi-même.

» Il ne tarda pas à rentrer ; ma prompte sortie du spectacle l'avait alarmé. À peine lui don-

nai-je le temps de me le dire ; je lui demandai tout de suite si cette Matilde de Walstein dont il avait porté la santé, sœur de comte de Walstein, ambassadeur en Russie, était celle qu'il aimait ? "Oui, sans doute, me répondit-il avec feu ; c'est-elle même ; c'est votre charmante compatriote : est-ce que vous la connaissez ? Elle était bien jeune lorsqu'elle quitta Berlin. — Je connais beaucoup son frère, lui dis-je en éludant ainsi sa question. Le comte de Walstein est pour moi plus qu'un ami ; il est mon père, mon bienfaiteur, ce que j'ai de plus cher au monde. — Ô mon cher Lindorf, me dit Mantel en m'embrassant avec transport, s'il est vrai que vous soyez lié à ce point avec le frère de ma chère Matilde, je puis vous devoir mon bonheur. Elle m'a souvent protesté que ce frère aurait seul le droit de disposer d'elle. Vous lui parlerez pour moi ; vous le préviendrez en ma faveur ; dites-moi que vous le ferez. — N'en doutez pas, mon ami. Si Matilde trouve aussi son bonheur dans cette union, j'userai de tout

le pouvoir que l'amitié me donne sur le comte pour l'engager à la former. Mais je croyais Matilde engagée avec le baron de Zastrow. — Ah ! c'est ce cruel engagement, ou plutôt ce projet de mariage qui put seul me décider à m'éloigner de Dresde. J'étais ami de Zastrow ; je ne voulais pas devenir son rival ; j'ignorais alors la répugnance extrême que Matilde a pour lui. Une lettre de ma sœur, que je trouvai en arrivant ici, me l'apprend, et me donne les espérances les plus flatteuses. — Quoi ! vous n'en aviez aucune jusqu'à cette lettre ? — Aucune absolument. Matilde ne m'a jamais témoigné que de l'estime, et cette simple amitié que je croyais une suite de celle qu'elle a pour ma sœur. Elle ne paraissait pas même s'apercevoir de la préférence que je lui donnais sur toutes les femmes ; et, je crois déjà vous l'avoir dit avant de m'éloigner d'elle, j'ignorais moi-même la force de mes sentiments. La lettre de ma sœur, en me faisant entrevoir la possibilité



d'être heureux, m'a fait sentir combien j'aimais sa charmante amie".

» Je brûlais de la voir, cette lettre, et mon envie fut satisfaite. Il la tira de son porte-feuille et me la donna. "Lisez, mon ami, me dit-il ; voyez si je n'ai pas lieu de me flatter d'être aimé". Je la pris, et je la lus avec une émotion excessive.

« Mademoiselle de Manteul blâmait son frère d'être parti, de n'avoir pas suivi ses conseils, et fait ouvertement sa cour à la jeune comtesse. M. de Zastrow n'aurait point dû l'arrêter ; il était détesté ; et jamais ce mariage n'aurait lieu : tout lui prouvait, au contraire, que Manteul était aimé. Elle avait déjà remarqué bien ces choses avant son départ ; à présent elle n'en doutait plus. Matilde avait témoigné le chagrin le plus vif en apprenant qu'il était parti, au point même d'en verser des larmes. Elle avait perdu sa gaîté ; et ce qui m'assure, disait-elle, que votre absence seule

cause sa tristesse, c'est qu'elle semble redoubler quand on parle de l'Angleterre. Elle disait hier avec un charmant petit dépit : "Ah ! cette Angleterre ! je ne sais pourquoi tous les hommes ont la passion d'y courir". » Je crois, mon frère, que voilà d'assez bons symptômes. Si vous en voulez un plus fort encore, c'est qu'elle m'a priée de lui montrer les lettres que vous m'écrieriez. Profitez de cet avis ; il est temps encore, peut-être, de réparer la sottise que vous avez faite, en vous éloignant de Dresde. Écrivez-moi tout de suite une lettre qui n'ait pas l'air d'une réponse à celle-ci. Confiez-moi vos sentiments pour ma jeune amie ; chargez-moi de pénétrer les siens ; dites que le doute seul vous a fait partir, mais qu'à la moindre lueur d'espérance vous êtes prêt à revenir. Elle lira cette lettre ; elle la lira devant moi. Je verrai l'impression qu'elle fera sur elle, et certainement le secret de son cœur n'échappera pas à ma pénétration. J'espère dans ma

première vous apprendre quelque chose de plus certain, et hâter votre retour, etc. »

» Cette lettre me parut en effet la preuve sûre que Matilde aimait le frère de son amie. J'éprouvais malgré moi le sentiment le plus pénible, une espèce de colère intérieure que je ne pouvais définir, et que je m'efforçais de cacher. Je lui rendis sa lettre, en confirmant les espérances flatteuses qu'elle lui donnait.

» “J’ai écrit à ma sœur, me dit-il, conformément à ce qu’elle me prescrivait, et j’attends sa réponse avec la plus vive impatience. Si, comme elle le pense, elle m’est favorable ; si Matilde accepte mes vœux ; si elle me permet de prétendre à son cœur et à sa main, vous voudrez bien, mon cher Lindorf, me servir auprès du comte : vous devoir mon bonheur, est un moyen de l’augmenter encore”. Je le lui promis solennellement, mais non pas sans éprouver quelque chose qui ressemblait assez à la jalousie. Le portrait qu’il me fit de votre char-

mante sœur y mit le comble. Je ne pus lui cacher que je l'avais vue souvent avant son départ pour Dresde, chez sa tante de Zastrow. "Non, me disait-il, non, vous ne la connaissez pas. Lorsque Matilde quitta Berlin à peine sortait-elle de l'enfance, et vous ne pouvez vous imaginer combien elle a gagné depuis ce temps là, à quel point elle s'est formée, développée. Il est possible d'être plus belle que Matilde ; il ne l'est pas de réunir plus de grâces et en même temps plus de noblesse, d'avoir un ensemble plus séduisant. Ses traits ne sont pas réguliers, mais chacun d'eux a une expression qui lui est propre : sa physionomie varie à chaque instant ; elle est le miroir du cœur le plus excellent, et de l'esprit le plus aimable. Tantôt gaie, badine, folâtre, mutine même, elle inspire la joie et le plaisir à tout ce qui l'entoure ; dans d'autres moments, douce, sensible, caressante, elle attendrirait l'âme la plus froide : voilà celle que je voyais tous les jours. Ai-je pu résister à

**tant de charmes ? et jugez de mon bonheur si je puis les posséder !”**

**» Ah ! sans doute, j'en pouvais juger par mes regrets de l'avoir négligé ce bonheur, lorsqu'il m'était offert. Quoi ! j'avais été aimé de cette adorable personne, dont chaque trait se gravait dans mon âme ; il n'avait tenu qu'à moi, qu'à moi seul de m'unir à elle. Mais l'avais-je mérité ce bien dont je connaissais trop tard tout le prix ? N'a-t-elle pas dû l'oublier cet homme qui n'a payé ses sentiments que de la plus noire ingratitude, qui l'a négligée, abandonnée ; qui, livré tout entier à une autre passion, a repoussé durement le cœur qui se donnait à lui, et l'a forcé de chercher un autre objet d'attachement ?**

**» Ces idées qui se succédaient dans mon imagination comme des éclairs, me donnaient un air sombre et préoccupé, dont Manteul dut être surpris ; mais le sujet de la conversation l'intéressait trop pour qu'il s'aperçût de rien.**

Il aurait voulu me parler plus longtemps de sa chère Matilde et de ses espérances ; mais il ne m'était plus possible de l'entendre de sang froid. Je prétextai une migraine, et il me laissa.

» Il me tardait d'être seul, de chercher à démêler ce qui se passait chez moi, pourquoi j'éprouvais cette agitation singulière pour un événement que j'aurais dû prévoir et désirer. Puisque je n'aimais pas Matilde, puisque j'avais renoncé à son cœur, à sa main, aux droits que j'avais sur elle, ne devais-je pas être charmé qu'un autre lui rendît plus de justice, et réparât tous mes torts ? Ah ! je l'étais si peu, qu'il me paraissait que Manteul m'enlevait un bien qui m'appartenait, et que j'avais l'inconséquence, l'injustice d'accuser Matilde de légèreté, et de lui reprocher une inconstance dont j'étais moi-même si coupable.

» Je me rappelais toutes les circonstances de notre liaison, ces promesses si tendres, si naïves, si souvent répétées dans ses lettres, de

n'aimer jamais que moi, et je disais : "Toutes les femmes sont légères ; comme si je n'avais pas été la preuve que les hommes n'ont pas trop le droit de se plaindre d'elles !"

» Je réfléchis ensuite sur ma position avec Manteul, sur cette fatalité qui me rendait pour la seconde fois le rival d'un ami ; mais je n'osais convenir avec moi-même que j'étais son rival, et je me promis, s'il était aimé, comme tout m'en assurait, de le servir avec toute la vivacité et la chaleur de l'amitié. Je lui en renouvelai l'assurance, et nous attendîmes avec une égale impatience la réponse de sa sœur, qui devait contenir l'arrêt de son sort. Il me paraissait quelquefois qu'elle serait aussi l'arrêt du mien. — Et Caroline... Caroline est donc entièrement oubliée ! Est-elle effacée de ce cœur où elle a régné avec tant d'empire ? — Non, mon ami ; Caroline est présente à mon cœur, à ma pensée, plus que je ne le voudrais ; mais j'écarte autant qu'il m'est possible ce dangereux souvenir. Depuis quelque temps, je pense plus à Ca-

roline de Walstein qu'à Caroline de Lichtfield ; mon imagination n'erre plus dans le parc de Rindaw ni dans le petit pavillon. Je vois Caroline occupant à Berlin l'hôtel du meilleur des hommes, du plus aimable des époux, et goûtant tout son bonheur : je sens que bientôt je pourrai penser à elle sans remords. Son nom se lie, s'identifie tous les jours davantage avec le vôtre dans mon cœur : déjà je ne les sépare plus, et je vous aime presque également ; déjà le nom de Matilde, que Manteul prononce sans cesse, me donne une émotion plus vive, et d'un genre que je connais trop bien pour ne pas la distinguer. Voilà, mon cher ami, ma guérison bien avancée ; vous allez savoir ce qui va l'achever.

» Nous avons formé le projet, dès notre arrivée en Angleterre, d'en parcourir les différentes provinces ; mais croyant y passer l'hiver, nous avons remis ce voyage au printemps prochain. Manteul, décidé à repartir tout de suite si les lettres de sa sœur le rappelaient à



Dresde, me pria de ne pas le différer, et de voir au moins les endroits les plus intéressants. Depuis ces confidences, j'éprouvais un malaise, une agitation intérieure qui ne me permettaient pas de rester en place. Je pensai qu'un voyage me ferait du bien, et je consentis à ce que mon ami désirait. Nous partîmes donc ; nous parcourûmes plusieurs provinces ou comtés, la principauté de Galles, et nous vîmes tout ce que ces différents lieux pouvaient offrir de curieux et d'intéressant.

» Ce n'est pas le moment, mon cher comte, de vous donner des détails sur un pays où la paix et la liberté, entretiennent l'abondance, où les campagnes, cultivées par de riches fermiers ne sont pas, comme les nôtres, le théâtre des guerres sanglantes et des désastres affreux qui en sont la suite. Sûrs de pouvoir les nourrir, ils ne craignent point de donner le jour à de nombreux citoyens. Les villages, ou petites villes principales des provinces sont extrêmement peuplées, et tout le monde a l'air à son aise et

heureux. La noblesse anglaise passe une partie de l'année dans ses terres, et contribue à l'aisance de ses vassaux. Ces belles demeures sont entretenues avec un soin, une élégance bien au-dessus de la triste magnificence de nos antiques châteaux. Si l'on veut avoir une idée de la belle nature et des agréments que peut offrir le séjour de la campagne, c'est en Angleterre qu'il faut aller. — Vous augmentez mon désir de connaître ce pays, dit le comte ; je veux y mener ma chère Caroline : en attendant j'aurai bien des choses à vous demander. — Je ne serai peut-être pas en état d'y répondre, reprit Lindorf ; nous avons voyagé trop rapidement, et nous avons l'esprit et le cœur trop occupés pour remarquer tout ce qui méritait de l'être. Je ne puis vous parler que de ce qui doit nécessairement frapper tout étranger qui voit l'Angleterre pour la première fois.

» L'impatience d'avoir des nouvelles de Dresde nous fit abrégier notre tournée, et reprendre le chemin de Londres, où nous espé-

rions en trouver. J'étais certainement plus agité que Manteul ; il se livrait aux plus douces espérances, et ne doutait presque plus de son bonheur. Je n'en doutais pas plus que lui ; mais, loin de le partager, je l'enviais. Plus il était content, plus mon dépit secret et ma tristesse redoublaient.

» Je lui parlais cependant à tous moments de Matilde ; je me faisais répéter jusqu'aux moindres circonstances de sa vie ; j'étais aussi inépuisable en questions sur elle, que Manteul dans ses réponses : nous n'avions plus d'autre sujet de conversation, et à chaque instant ma jalousie, ma douleur, mes regrets, je dirai presque mon amour, prenaient de nouvelles forces. Manteul ne trouva point à Londres de lettre de sa sœur ; mais deux jours après notre arrivée, je venais de me lever, et j'allais passer chez lui, lorsque son laquais me remit de sa part un paquet cacheté, dans une enveloppe à mon adresse. Surpris de cet envoi, au moment où nous devions déjeuner ensemble, j'allais en-

trer chez lui avant même de l'ouvrir, mais on me dit qu'il venait de sortir, et qu'il ne reviendrait que pour le dîner. Mon étonnement augmenta ; j'ouvris le paquet, non sans quelque émotion : elle devint plus forte encore lorsque je vis qu'il renfermait une lettre ouverte, qui paraissait en contenir une autre adressée à Manteul, avec le timbre de Dresde. C'était sans doute la réponse de sa sœur et une lettre de Matilde ; mais pourquoi ne pas me l'apporter lui-même ? Malgré mon impatience de lire, je commençai par quelques lignes que Manteul avait écrites dans l'enveloppe. La voici, dit Lindorf, en prenant des papiers dans son portefeuille ; jugez quelle dut être ma surprise.

« J'ignore si c'est au meilleur des amis, ou bien au plus dissimulé des hommes, que j'envoie les lettres que je viens de recevoir. M'en rapporter absolument à lui sur l'opinion que je dois avoir de lui-même, c'est lui prouver ce que je cherche à croire, malgré toutes les appa-

rences... Quoi ! Lindorf, vous êtes l'amant de Matilde ! Vous êtes son amant aimé, l'époux de son choix, nommé par son frère, accepté par son cœur, celui auquel *elle sacrifierait sans balancer les hommages de l'univers* ; et c'est d'elle que je l'apprends ! Ô Lindorf, quel pouvait être le motif de cet inconcevable mystère ? Je ne puis vous croire coupable d'une lâche trahison. Non, Lindorf, je ne le crois pas ; mais j'ai droit d'exiger de vous de la confiance et de la sincérité... Je m'y perds, et j'avoue que j'ai craint de vous voir dans le premier moment... Envoyez-moi votre réponse au café d'Orange. Rien ne doit plus vous empêcher d'être sincère : puisque vous êtes aimé, vous n'avez plus de rival.

CH. DE M. »

» Non, mon ami, tout ce que j'éprouvai dans cet instant ne peut se décrire. Quoi ! j'étais encore aimé de cette charmante et constante

Matilde ! Quoi ! c'était pour moi, pour cet ingrat qui l'offensait, qu'elle refusait les hommages de Zastrow, de Manteul, qu'elle refuserait *ceux de l'univers* ! Cette phrase, soulignée dans le billet de Manteul, était sans doute dans la lettre que j'allais lire. Je déployai celle de sa sœur ; elle en renfermait une à mon adresse, dont l'écriture m'était bien connue. Un mouvement involontaire me la fit approcher de mes lèvres ; j'allais l'ouvrir, et jouir de tout mon bonheur, quand une réflexion cruelle vint le troubler et m'arrêter. C'était aux dépens d'un ami que j'allais être heureux, et cet ami était dans le cas de me croire perfide. Je ne pus soutenir cette idée : vous êtes fait, mon cher comte, pour comprendre tout ce que j'éprouvai, même par les souvenirs qu'elle me retraça. C'était la seconde fois que l'amour et l'amitié étaient en opposition dans mon cœur : l'amitié devait toujours l'emporter. Il me fut impossible de lire mes lettres avant de m'être justifié au-

près de Manteul, avant d'avoir, pour ainsi dire, son aveu.

» Je les serrai dans mon bureau, et je me hâtai d'aller le chercher. J'allai d'abord au café qu'il m'indiquait ; il n'y était pas encore. J'aurais dû l'attendre ; mais l'attente dans ce moment là n'était pas supportable, et je préfèrai de le chercher ailleurs. J'aimais mieux lui parler que lui écrire : une lettre assez détaillée pour lui donner la clef de ma conduite n'allait pas à mon impatience ; cependant, comme nous pouvions nous croiser pendant que je le chercherais, je pris le parti de laisser un mot pour lui au café même. Je lui disais seulement qu'il me rendait justice en me croyant incapable d'une perfide ; que j'avais, il est vrai, bien des torts à me reprocher, mais non pas vis-à-vis de lui, et que Matilde seule était en droit de se plaindre. Je le priais de m'attendre à ce même café, et je lui promettais toutes les explications qu'il pourrait désirer ; je l'assurais que je n'aurais pas un instant de repos qu'il ne

m'eût entendu. "Je n'ai pas lu, lui disais-je, ni ne lirai un seul mot des lettres que vous m'avez envoyées, que je ne vous aie vu. Je crois vous prouver par là le prix que j'attache à votre estime et à votre amitié".

» Après avoir remis ce billet au garçon du café, je continuai ma recherche. J'allai à l'hôtel de Prusse, au parc, chez nos connaissances ; je le manquai partout, et je revins au café. J'appris avec chagrin qu'il venait d'en sortir, et qu'il avait à son tour laissé un billet pour moi. On me le donna, et le voici.

« J'aurais voulu, mon cher Lindorf, vous attendre et vous revoir, mais cela ne m'est pas possible. Lord Cavendish vient de me proposer de l'accompagner aux courses de Newmarket ; il part à l'heure même, et me laisse à peine le temps de vous dire un mot. Vous savez combien je désirais de les voir ces fameuses courses ; j'accepte donc l'offre de lord Caven-



dish, avec d'autant plus de plaisir, que j'ai besoin de distraction dans ce moment. Votre billet, et plus encore votre empressement à me chercher, même avant d'avoir lu vos lettres, m'apprennent tout ce que je veux savoir à présent. Lisez-les, mon cher ami, et si vous n'êtes pas demain sur la route de Dresde, vous ne méritez pas votre bonheur. Si quelque chose pouvait altérer mon estime et mon amitié, ce serait de vous retrouver à Londres, ou d'apprendre après demain que vous y êtes encore. Adieu, mon cher Lindorf ; soyez heureux autant que vous pouvez et devez l'être, avec la plus aimable des femmes. Je vais en chercher une qui lui ressemble, et dont le cœur ne soit pas engagé. Si le séjour et les plaisirs de Newmarket ont l'effet que j'en attends, vous aurez bientôt de mes nouvelles. Donnez-moi des vôtres, et ces détails que vous m'avez promis, non point à titre d'explication, je n'en ai plus besoin, mais comme une confidence bien intéressante pour votre ami et celui de Matilde. Vous avez des

torts avec elle, dites-vous ; *elle seule a droit de se plaindre*. Ah ! Lindorf, heureux Lindorf ! courez, voyez-la ; et ces torts seront les derniers de votre vie.

CH. DE M. »

» À peine eus-je finis ce billet, que je volai chez lord Cavendish, espérant les trouver encore : ils étaient partis en poste. J'hésitai si j'essaierais de les rejoindre, mais des motifs si forts, un sentiment si vif m'attiraient ailleurs, que je ne pus y résister. Je relus de billet de Manteul, et je compris que, puisqu'il me fuyait, je ne devais pas le forcer à revoir, dans les premiers moments, un rival aimé. Mais était-il vrai que j'étais aimé de cette généreuse Matilde ? Je ne le savais encore que par Manteul, et je brûlais d'en lire la confirmation. Je rentrai donc chez moi, et je lus enfin des deux lettres que je vais vous montrer. Vous commencerez, comme je le fis moi-même, par celle de made-

moiselle de Manteul ; quelque vive impatience que j'eusse de lire celle dont la seule adresse faisait palpiter mon cœur, je tremblais de l'ouvrir. Chaque mot tracé par Matilde était un reproche cruel pour ce cœur. Elle ignorait peut-être mon infidélité ; mais en étais-je moins coupable, et l'expression de sa naïve tendresse n'allait-elle pas ajouter à mes torts, et me rendre odieux à moi-même ? Je lus donc d'abord celle-ci ; et il la tendit au comte, qui la parcourut.

» Mademoiselle Manteul débutait par demander mille pardons à son frère de lui avoir donné un faux espoir ; induite elle-même en erreur, elle avait cru de bonne foi ce qu'elle désirait avec passion, qu'il était l'objet secret des sentiments de Matilde.

« C'est votre lettre même, cette lettre que je vous avais demandée, et dont j'attendais un si bon effet, qui a détruit toutes mes espérances. Non, mon frère, ce n'est pas vous qui êtes ai-

mé. Matilde a disposé depuis longtemps de son cœur ; elle refuse les hommages de Zastrow, les vôtres ; elle refuserait ceux de l'univers, et c'est en faveur de votre nouvel ami, de ce baron de Lindorf dont vous me parlez. Elle n'a vu que son nom dans votre lettre, et son émotion a trahi le secret de son cœur. Mais ce n'en est pas un pour vous ; vous le savez déjà sans doute ; puisque vous êtes aussi lié avec M. de Lindorf, il aura sûrement eu pour vous la même confiance ; il vous aura dit que depuis plus de deux ans il est engagé avec la jeune comtesse de Walstein. C'est d'abord le comte, son frère, intime ami de ce Lindorf, qui désira cette union ; mais bientôt leurs cœurs furent d'accord sur ce projet ; et Matilde assure qu'il n'y a que sa mort ou l'inconstance de Lindorf qui puisse le rompre, et que jamais elle ne sera qu'à lui. Votre amour, mon cher frère, devient donc la chose du monde la plus inutile. Je vous connais assez raisonnable, assez généreux pour être sûr qu'il va se changer en ami-

tié, et que vous trouverez même du plaisir à servir en même temps Matilde et votre ami. Vous le pouvez en lui remettant cette lettre, que la pauvre petite ne savait comment lui faire parvenir. Ce n'est pas elle qui vous le demande ; c'est moi qui l'ai voulu. Je pense que c'est le moyen le plus sûr de vous guérir tout à coup. Dites, répétez bien à M. de Lindorf, que sa jeune amie gémit sous l'oppression de sa tante ; qu'elle sera forcée d'épouser ce Zastrow qu'elle abhorre, et qu'elle en mourra certainement. Engagez-le à partir à l'instant même, à venir la consoler, la délivrer, l'enlever même s'il le faut ; je ne vois que cela pour la tirer d'affaire. Qu'aurait-il à craindre, puisqu'il est autorisé par le frère ? J'aurais sans doute préféré que ce fût vous, Charles ; mais son cœur était donné avant qu'elle vînt à Dresde. N'y pensez donc plus que pour lui rendre un service essentiel à son bonheur, et peut-être à celui de votre sœur. »

Cette dernière phrase qui avait échappé à Lindorf et à Manteul, fit sourire le comte, et le confirma dans l'idée qu'il avait des motifs qui faisaient agir mademoiselle de Manteul. Il rendit la lettre à son ami, qui lui donna celle de Matilde. — Lisez, lui dit-il, et voyez quelle impression dut faire sur mon cœur cette ingénuité si touchante ; il était impossible que ce cœur sensible et reconnaissant ne se donnât pas entièrement à celle qui, malgré tous mes torts, m'avait conservé le sien.

Dresde, ce...

« Oui, monsieur le baron, c'est bien Matilde qui vous écrit, c'est votre amie Matilde. Elle a tort de vous écrire, sans doute ; elle ne devrait pas rompre la première ce beau silence. Oh ! oui, je sais que j'ai tort ; mais je sais mieux encore que je ne puis m'en empêcher. Il y a des moments dans la vie où le cœur parle beaucoup plus fort que la raison, et l'oblige à se taire ; il dit tant, tant de choses, qu'on n'entend

plus que lui, et qu'il faut absolument finir par faire tout ce qu'il veut. Il m'assure, par exemple, que je serai moins malheureuse quand j'aurai conté mes peines à mon ami ; et je sens déjà qu'il dit vrai. Depuis que j'écris, il me semble que mes chagrins sont presque changés en plaisirs. Hélas ! ils reviendront bien vite ; ma lettre finira, et mes tourments recommenceront, et mon frère sera toujours en Russie, et Lindorf toujours en Angleterre, et Zastrow toujours à Dresde, et la pauvre Matilde toujours persécutée. Ma tante... Elle me demande seulement l'impossible. Ai-je deux cœurs, pour en donner un à ce Zastrow ? et quand j'en aurais mille, ne seraient-ils pas tous à celui... à celui... Tenez, Lindorf, depuis que cette lettre est commencée, depuis même que j'ai pris la résolution de l'écrire, je n'ai cessé de penser comment je pourrais vous dire tout ce que j'ai à vous dire. Pour peu que j'y pense encore, je ne dirai rien du tout, et vous ne me comprendrez point. Je ne veux plus m'oc-

cuper de la manière ; je vais laisser aller ma plume et mon cœur comme ils voudront. Je veux exiger de la sincérité, il faut bien en donner l'exemple... Oui, monsieur le baron... Voilà que je pense encore à la manière. Eh bien, oui, mon cher, mon très cher Lindorf, je vous aime, et je vous aimerai toute ma vie, au moins je le crois ; mais, quoi qu'il en soit, jamais je ne prendrai d'autres engagements, et je mourrai *Matilde de Walstein* ou *Matilde de Lindorf*. Que ce projet d'éternelle constance ne vous effraye pas, mon bon ami ; il ne vous regarde point. Je suis loin d'imaginer que vous deviez le former aussi : c'est avec moi seule que j'ai pris cet engagement, et non point avec vous. Les hommes, dit-on, peuvent changer autant qu'il leur plaît, sans être moins estimables à leurs propres yeux, ni moins aimables à ceux des femmes : il faut bien que cela soit, puisque mon frère, le plus sage des hommes, change d'avis aussi, lui, sans qu'on sache pourquoi, et qu'il semble ne plus aimer sa sœur. Lindorf,



cher Lindorf, tenez-moi lieu de ce frère qui m'abandonne. Il est trop loin pour que je puisse réclamer son amitié ; mais la vôtre, Lindorf, viendra sûrement à mon secours. Conseillez-moi ; dites-moi ce que je puis faire pour éviter un lien qui me fait horreur, pour me conserver... hélas ! à moi-même, si ce n'est plus à Lindorf, si tout ce qu'on me dit est vrai, si un nouvel objet... Mais ce n'est pas là ce que je vous demande ; je le saurai toujours assez, et cela ne changerait rien à ma façon de penser, ni sur vous, ni sur M. de Zastrow, ni sur tous les hommes du monde. Jamais il n'y en aura qu'un seul pour moi ; je sais cela : qu'ai-je besoin d'en savoir davantage ? Dites-moi seulement que vous serez toujours l'ami de Matilde. Ce mot d'*ami* dit tout ; il m'assure de votre bonne foi, de votre franchise, de vos bons conseils, de votre empressement à me répondre, à me tirer de l'inquiétude cruelle que me donne votre silence, celui de mon frère, votre absence à tous les deux, et cet abandon

qui ressemble à la fâcherie, à l'oubli, à la mort, et qui causera, s'il dure plus longtemps, celle de *Matilde de Walstein*.

» J'ignore même comment je dois adresser cette lettre, et vous la faire parvenir. En vérité, je ne sais lequel est le plus méchant, mon frère ou vous ; mais vous êtes tous les deux... vous êtes... tout ce que j'aime au monde : n'est-ce pas comme qui dirait des ingrats ? »

Le comte fut attendri en lisant cette lettre ; il se reprocha vivement de s'être laissé trop absorber par sa passion pour Caroline, et d'avoir négligé sa sœur. Il n'aurait pas dû s'en tenir à une seule lettre ; il devait penser qu'on aurait pu l'intercepter ; il devait y aller lui-même. Enfin il en vint à croire que lui seul avait eu tort.

« Vous pouvez juger, lui disait Lindorf, de l'impression que me fit cette lettre, par celle qu'elle vous fait à vous-même. Le comte voulut la lui rendre. — Non, mon ami, gardez-la ; et si jamais j'étais assez malheureux pour l'oublier,

pour causer encore un instant de chagrin à ma chère Matilde, vous n'aurez qu'à me la montrer, pour me faire tomber à ses pieds. Je ne balançai pas un moment après l'avoir lue, sur ce que je voulais faire. Voler auprès d'elle, la consoler, réparer mes torts, l'arracher à la tyrannie, lui consacrer ma vie entière, étaient actuellement le seul vœu, le seul projet de mon cœur. Je vis clairement qu'on lui en imposait, puisqu'elle vous croyait encore en Russie. Sans doute on interceptait vos lettres ; elle était entourée de pièges, de gens dévoués à Zastrow. Le danger me parut pressant, et je résolus de partir dès le lendemain. Manteul seul pouvait me retenir encore ; mais je relus son billet, il était positif : *Si quelque chose pouvait altérer son estime et son amitié, c'était de différer d'un seul jour mon départ.* Je résolus cependant de ne point me séparer de lui, de ne point quitter l'Angleterre sans avoir levé jusqu'au moindre doute qui pouvait lui rester sur ma conduite, et

sur le mystère que je lui avais fait de mes engagements avec Matilde.

» J'employai le reste de cette journée à lui écrire, à lui faire le récit de tout ce qui s'était passé dans mon cœur depuis l'instant où vous aviez formé cette union, et je ne lui cachai que le nom de Caroline. J'avouai que tout ce qu'il m'avait dit de Matilde avait ranimé mes sentiments pour elle, mais que me rendant justice, et sentant combien j'avais peu mérité qu'elle m'eût conservé les siens, j'étais décidé à les cacher, à réparer mes torts avec elle, en la servant dans sa nouvelle inclination. Ma lettre fut longue et détaillée ; j'écrivais encore quand un laquais de Manteul, qu'il avait pris avec lui à Newmarket, entre chez moi, et me remit un nouveau billet de sa part, qu'il m'envoyait de la première poste. C'était une répétition du précédent. Il craignait qu'il ne me fût pas parvenu, que mon départ ne fût différé, et se servait des motifs les plus forts pour le hâter. Pour achever de m'ôter toute espèce d'inquiétude sur son

compte, il m'assurait qu'il regardait cet événement comme un bonheur. Trop jeune encore pour se marier (il n'a pas vingt ans), il aurait fait une folie que Matilde seule pouvait excuser. L'idée d'être aimé d'elle lui avait fait tourner la tête ; la certitude du contraire lui rendait la raison et la liberté. Il allait en profiter pour s'instruire et s'amuser en voyageant encore quelques années ; il espérait de me revoir une fois l'heureux époux de la plus aimables des femmes. Quels que fussent les motifs qui m'éloignaient d'elle, et les torts que je me reprochais, il était sûr que je n'aurais qu'à la voir pour sentir tout mon bonheur. Il me connaissait trop d'ailleurs pour croire que je balancerai un instant à voler à son secours, ne fût-ce même qu'au titre d'ami, si je n'étais plus libre d'accepter celui qui m'était offert. Il finissait par me dire que son laquais avait ordre de ne le rejoindre qu'après m'avoir vu monter dans ma chaise de poste. »

» Je lui remis l'immense lettre que j'avais écrite à son maître, et il repartit pour Newmarket au moment où je m'éloignai de Londres. Ma traversée fut très heureuse et très prompte ; le vent était favorable. Je trouvai Varner à Hambourg, qui attendait depuis trois semaines qu'un vaisseau pût mettre à la voile. Ils étaient tous retenus dans le port par les vents contraires, et le bon Varner gémissait de ce retard. Il me remit votre billet ; et mon banquier, que je vis le même jour, me donna la lettre qui l'avait suivi. Tous les deux étaient également pressants ; vous exigiez le retour le plus prompt sans en expliquer le motifs ; mais avais-je besoin de les savoir ? Vous ordonniez ; je devais obéir ; et si je n'eusse pas été en chemin, je m'y serais mis à l'instant même.

» Comment vous avouer cependant qu'un sentiment que je condamnai, mais auquel je ne pus résister, me fit prendre la route de Dresde plutôt que celle de Berlin ? Je ne puis l'excuser qu'en croyant que ce fut un pressentiment ;

mais pour le moment je cherchai à me faire illusion, à me persuader qu'un retard de quelques jours au plus ne pourrait vous faire aucune peine, au lieu que le moindre délai pouvait influer sur le sort de Matilde. Je voulais la voir, la déterminer à me suivre, et vous l'amener. J'osai même alors interpréter ces deux lettres si pressantes, cet ordre si positif de me rendre auprès de vous sans délai. Sans doute Matilde en était l'objet ; et je répondais à vos intentions, en volant à son secours avant même de vous voir : je ne m'arrêtai donc à Hambourg que le temps nécessaire pour avoir de bons chevaux.

» Vous savez le reste, mon cher ami, comme je rencontrai M. de Zastrow, et quelle fut ma surprise en voyant sortir Matilde de cette chaise de poste ; mais ce que je n'ai point osé vous dire devant elle, c'est combien sa figure charmante me frappa, m'étonna, m'enchantait, combien elle me parut au-dessus et de ce que Manteul m'avait dit, et de ce que

j'avais imaginé. C'est l'effet que me firent son émotion, son trouble, qui l'embellissaient encore, et les premiers mots qu'elle prononça, avec une expression de tendresse, un sentiment, une âme, qu'il est impossible de rendre. Je la vois encore s'élançant de cette voiture, accourir les bras ouverts ; je l'entends me dire : Lindorf, cher Lindorf ! c'est votre Matilde qu'on veut vous enlever, et qui ne veut être qu'à vous. Cette âme innocente et pure est au-dessus du soupçon ; elle aime, elle est donc sûre d'être aimée. Une année de silence, tout ce qu'on n'a cessé de lui dire, tous mes torts apparents et réels n'ont point ébranlé sa constance. Elle me voit ; ils sont tous oubliés : il ne lui reste pas même l'ombre d'un doute. Et quand ses sens l'abandonnèrent ; quand elle se laissa tomber dans mes bras, faible, pâle, inanimée, ses yeux charmants fermés à demi, comme elle me parut intéressante ! avec quelle ardeur je fis le vœu de lui consacrer ma vie ! J'ose vous l'avouer, mon ami, en la portant



dans la maison de poste, ce fut sur ses lèvres que je le prononçai, et je n'oublierai jamais le sentiment délicieux que j'éprouvai. Mon combat avec Zastrow, ma blessure, notre voyage, les soins touchants qu'elle a pris de moi, son esprit, ses grâces, sa charmante naïveté, tous les instants enfin que j'ai passés auprès d'elle, ont augmenté mon attachement et rendu ineffaçable l'impression qu'elle me fit au premier instant. Je n'ai pu cependant me défendre d'un peu d'émotion en revoyant Caroline ; mais elle était d'un autre genre que celle qu'elle me faisait éprouver l'été passé. Un regard de Matilde la dissipa bientôt, et j'ose assurer que ce sera la dernière. Je m'aperçus d'abord avec la joie la plus vive que vous étiez aimé, et dès cet instant je ne vis plus dans Caroline qu'une sœur chérie, et l'épouse de mon ami, de mon frère... Cher comte, vous avez lu dans mon cœur, et vous ne tarderez pas, je l'espère, à m'accorder ce titre précieux que je mérite par mes senti-

ments, et que j'ambitionne comme le comble du bonheur.

— Et moi, lui dit le comte en l'embrassant tendrement, je ne croirai le mien complet que lorsque Matilde et Lindorf seront heureux comme moi. Il me tarde d'arriver, et de serrer ces nœuds qui ne me laisseront plus rien à désirer. »

Il lui raconta ensuite à son tour tout ce qui avait précédé sa réunion avec Caroline. Lindorf frémit à l'idée du divorce qu'il avait projeté. — Grand Dieu ! lui dit-il, et vous pouviez penser que j'accepterais un tel sacrifice, que je voudrais être heureux aux dépens de Walstein ? — Il s'agissait du bonheur de Caroline ; devions-nous balancer à l'assurer ? La lettre que je vous écrivais, et qu'elle devait vous remettre à votre arrivée, aurait levé tous vos scrupules. Votre amitié, votre délicatesse auraient cédé aux motifs les plus pressants, les plus décisifs. Non, Lindorf, mes mesures

étaient bien prises ; et vous n'auriez pu résister. — Ne me demandez point ce que j'aurais fait, reprit Lindorf ; heureusement vous ne m'avez pas mis à cette dangereuse épreuve. J'aime mieux, je l'avoue, être votre frère : vous seul méritiez Caroline ; elle seule pouvait récompenser vos vertus... et peut-être Matilde convient-elle mieux à votre ami Lindorf. — Elle ignore sans doute, lui dit le comte, que Caroline ait été sa rivale ? — Lindorf l'interrompit vivement : — Elle n'ignore rien, mon ami. Matilde n'a-t-elle pas à présent le droit de lire dans mon cœur, d'en savoir tous les secrets, d'en connaître tous les replis ? Ne lui devais-je pas l'explication de mon refroidissement, de mon silence, de mon voyage en Angleterre ? aurais-je pu lui en imposer, la tromper ? Non, c'était impossible. J'en avais peut-être formé le projet ; mais c'était avant de la revoir, avant de l'entendre : sa noble franchise, sa candeur, appellent irrésistiblement la confiance et la sincérité.

» Dès que nous fûmes seuls dans la chaise de poste, elle me parla de vous, de votre mariage : elle me demanda si je connaissais sa belle-sœur ; et l'aveu des sentiments qu'elle m'avait inspirés, et la confiance la plus entière fut ma réponse. Je lui racontai tout ce qui s'était passé, et je la vis par degrés s'attacher à Caroline. Loin de ressentir aucune jalousie, aucune aigreur, elle n'eut que le désir de la connaître, et de la prendre pour modèle. "Combien je l'aimerai cette charmante Caroline ! me disait-elle. Elle fera le bonheur de mon frère ; elle m'apprendra à fixer mon cher Lindorf ; elle sera mon amie..." Et depuis qu'elle l'a vue, elle m'a dit avec ce ton de la vérité qui ne peut laisser aucun doute : "Ah ! Lindorf, combien vous êtes justifié à mes yeux ! Je ne vous pardonnerais pas de l'avoir vue avec indifférence". Voilà votre sœur, mon cher comte ; jugez si je dois l'adorer. »

Arrivés à Berlin, le premier soin du comte fut de présenter au roi sa sœur et son ami,

en lui demandant son approbation pour leur union. Dès qu'il l'eut obtenue, l'heureuse famille se rendit à la terre que le comte possédait à quelques lieues de Berlin, celle où Caroline était allée le rejoindre, et dont Justin était concierge ; et là, dans la chapelle du château, le mariage fut célébré sans autre témoins que le comte, la comtesse et quelques villageois. En sortant de l'église, Louise vint faire son compliment à Lindorf ; elle lui fut présentée par Caroline. C'était encore un moment d'épreuve ; elle fut favorable à Matilde. Le dernier sentiment qu'on éprouve est toujours celui qui paraît le plus vif. Il regarda sans émotion les deux charmantes femmes qui lui en avaient fait éprouver de si vives ; et serrant la main du comte, qui se trouvait près de lui : « C'est dans ce moment, lui dit-il, que je puis vous assurer que je suis digne d'être votre frère. J'ai été passionné pour Louise ; j'ai adoré Caroline ; mais j'aime ma chère Matilde, et je sens que c'est pour la vie. »

Lindorf pensa toujours ainsi. Malgré sa légèreté naturelle, qui l'entraîna peut-être à des infidélités passagères, il fit le bonheur de son aimable compagne, parvint aux premiers grades militaires, et se distingua dans plusieurs occasions.

Le comte de Walstein fut toujours l'ami de son roi, le protecteur du peuple, le soutien des malheureux, et trouva dans l'amour constant de sa chère Caroline, dans les vertus de leurs enfants, la récompense des siennes.

Et Caroline ? – Caroline, adorée, chérie, respectée comme elle méritait de l'être, fut la plus heureuse ainsi que la plus aimable des femmes.

\*\*\*    \*\*\*

Nous dirons encore à ceux qui aiment à tout savoir, que M. de Zastrow, piqué de ce que ses

grâces parisiennes, entées sur un fonds germanique, ne plaisaient qu'à mademoiselle de Manteul, qui ne lui plaisait plus, retourna à Paris, y retrouva ses bons amis de jeu, ses bonnes fortunes de théâtre, et les vit avec tant d'assiduité, qu'il mourut au bout d'une année, absolument ruiné. Sa tante se douta seulement alors que Matilde pouvait avoir eu raison de le refuser ; elle lui pardonna et la fit son unique héritière.

Mademoiselle de Manteul entra d'abord dans un chapitre, puis elle postula une place de dame d'honneur à la cour, l'obtint, et put à son gré, dans ces deux états, exercer son esprit d'intrigue.

Son aimable frère, ce jeune et bon Manteul qui nous intéresse, et que nous avons laissé aux courses de Newmarket, y vit lady Sophie Seymour, cousine germaine du comte et de Matilde. Elle ressemblait beaucoup à sa cousine Matilde. Manteul trouva qu'il n'avait rien

**perdu ; et bientôt elle lui ressembla plus encore, car elle aima Manteul comme Matilde aimait Lindorf. Le comte, dans un voyage qu'il fit à Londres avec Caroline, eut le plaisir de former cette union, et de faire encore deux heureux.**



## L'ÉDITEUR AU LECTEUR.

ET moi, cher lecteur, je ne puis résister à vous ramener quelques moments encore au milieu de cette aimable famille, en vous apprenant comment tous les événements et les détails que vous venez de lire, sont parvenus à ma connaissance et à celle du public.

Des affaires particulières m'ayant appelée à Berlin, je fus recommandée par M. de Kateh... gentilhomme russe, au comte de Walstein, qu'il avait connu lors de son ambassade en Russie.

Le comte me présenta à son épouse, à sa sœur. Cette charmante famille me combla de politesses, et me rendit le séjour de Berlin si

agréable, que j'y passai près de deux années. Je vécus avec eux pendant tout ce temps là dans la société la plus intime, sans y éprouver jamais un seul instant d'ennui. La conversation du comte, toujours variée, toujours instructive, animée par sa douce philosophie, par l'énergie de son âme, la sensibilité si touchante et si vraie de Caroline, et ses talents enchanteurs qu'elle cultivait avec soin, la gaîté, la vivacité, la complaisance du bon Lindorf, la charmante mutinerie de Matilde, qui faisait ressortir son esprit et ses grâces sans nuire à la bonté de son cœur : toutes ces différentes manières d'être aimable, formaient les contrastes les plus piquants et les plus variés, sans altérer leur union. Ils ne se quittaient point ; à Berlin, ils occupaient, dans le même hôtel, deux corps de logis différents, et l'été ils se réunissaient dans leurs terres. J'allai avec eux à Walstein, à Risberg, à Rindaw. Une soirée d'automne, nous étions rassemblés en famille dans le charmant pavillon du jardin. Je demandai l'explication

des peintures, le comte me la donna. Caroline, attendrie au souvenir de son amie, ne put retenir ses larmes. Le comte s'approcha d'elle ; il ne lui dit rien, mais il la serra dans ses bras, avec l'expression du sentiment le plus tendre. Caroline essuya ses yeux, sourit à son époux, et lui dit un instant après : « Que ne peut-elle voir comme sa Caroline est heureuse ! » Dans un autre coin du pavillon, Lindorf et Matilde folâtraient avec le fils aîné du comte, âgé de trois ans, et leur fille, à peu près du même âge. On ne savait lequel était le plus enfant et faisait le plus de bruit. J'étais au milieu de ces deux groupes ; je les considérais avec attention, surprise de voir les caractères de ces époux si parfaitement assortis. Le comte et Caroline se convenaient aussi bien l'un à l'autre, que Lindorf et Matilde. J'en fis la remarque avec eux, et j'ajoutai que la sympathie avait assurément agi sur leurs âmes, et décidé leurs penchants, au premier instant qu'ils s'étaient vus. Je le disais de bonne foi, ignorant leur his-

toire, et jugeant d'après leurs sentiments actuels. Caroline sourit encore en regardant le comte, qui s'était assis près d'elle, et lui prenant une main qu'elle serra contre son cœur : « Vous aurez donc peine à croire, me dit-elle, que je reçus cette main chérie en frémissant, et que mon premier soin fut de m'éloigner de lui pendant plus d'une année ? — Et croiriez-vous, interrompit le comte, que j'ai sollicité avec des instances un divorce, et que je l'ai même obtenu ? Si je voulais parler, dit Lindorf, je pourrais peut-être aussi surprendre madame. — Taisez-vous, mon cher, lui dit Matilde en posant la main sur sa bouche ; je veux ignorer toutes vos perfidies. Laissez-moi raconter à madame que je suis la seule ici qui n'ait rien à se reprocher. Toujours tendre et fidèle comme une colombe, je n'ai pas donné l'ombre d'une inquiétude à ce que j'aimais. Je l'ai dit cent fois ; il n'y a ici que moi de bien sage, de bien raisonnable... »

Surprise à l'excès de ce que je venais d'entendre, je priai mes amis de me développer ce mystère ; mais je compris, à leur réponse, que ce récit ne pouvait se faire devant tous les intéressés. Cependant ma curiosité était vivement excitée, et je persécutai chacun d'eux en particulier. Caroline me jura qu'elle se rappelait à peine le temps où elle n'aimait pas son mari, et que souvent elle ne pouvait croire que ce temps eût existé. – Matilde ne savait presque rien. Le comte était trop occupé ; enfin, il me dit de m'adresser à Lindorf, auquel il avait donné tous les papiers relatifs à cet objet. Il ajouta : « Nous nous sommes amusés la première année de notre réunion, lorsque les événements étaient encore récents, à écrire chacun notre histoire, en disant au plus près de notre conscience ce que nous avons éprouvé dans telle ou telle circonstance. Tous ces papiers ont été remis à Lindorf, qui s'est chargé de les rédiger. Je crois qu'il l'a fait ; mais jusqu'à présent il n'a point voulu nous montrer

son ouvrage ; peut-être aura-t-il plus de confiance pour vous. » Je me préparais à en parler à Lindorf, mais il me prévint. Dès le lendemain il entra chez moi, son manuscrit à la main. « Vous avez paru désirer, me dit-il, de nous connaître à fond ; on n'a point de secret pour une amie telle que vous, et je vous apporte l'histoire de notre vie et nos sentiments. Ce manuscrit n'a d'autre mérite que l'exacte vérité, et, pour vous, celui que peut lui donner l'amitié. Je vous le laisse ; emportez-le dans votre patrie ; il vous rappellera quelquefois vos bons amis de Berlin, et vous vous croirez avec eux en le lisant. » On comprend combien je remerciai l'aimable Lindorf du présent qu'il me faisait, et dont je sentais bien tout le prix. « Mais, lui dis-je, pourquoi le comte, Caroline, Matilde, ne l'ont-ils point vu ? — Ils l'ont vu et composé autant que moi, me répondit-il ; je puis vous montrer que j'ai travaillé exactement d'après ce que chacun d'eux avait écrit ; j'ai seulement supprimé les répétitions, donné

une suite à ces différents récits, et c'est ce que j'ai craint de leur laisser voir. Le comte m'aurait grondé d'avoir été trop vrai sur ses vertus ; vous savez comme il est modeste ; Caroline, d'avoir plaisanté sur son père et sur son amie. — Et Matilde ?... — Eh bien ! Matilde aurait trouvé peut-être son Lindorf bien léger. J'aime mieux qu'elle oublie un défaut dont elle m'a corrigé. Au surplus, j'abandonne le tout à votre prudence : ce manuscrit est à vous ; faites-en ce que vous voudrez. » Je lui promis de le garder pour moi seule, tant que je serais à Berlin ; et j'étais près de mon départ. Revenue chez moi, je me suis délicieusement occupée à l'arranger à ma manière, et je n'ai pu résister à faire partager au public une partie du plaisir que cet intéressant petit ouvrage m'a fait éprouver. Je ne sais si mon amitié pour cette aimable famille me fait illusion ; mais il me semble qu'après avoir lu leur histoire, on les aimera comme moi. La vérité, d'ailleurs, et la simplicité ont toujours le droit d'intéresser.

---

**Heureuse, si les vertus et le bonheur du comte de Walstein inspiraient à quelques jeunes gens le désir de l'imiter !**

**FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.**



# **Ce livre numérique**

a été édité par la  
*bibliothèque numérique romande*

<https://ebooks-bnr.com/>

en décembre 2019.

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Lise-Marie, Anne C., Françoise.

— **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : *Caroline de Lichtfield ou Mémoires d'une famille prussienne par Mme la Bne Isabelle de Montolieu troisième édition originale revue et corrigée par l'auteur*, Paris, Arthus Ber-

trand, 1815. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Château du nord vaudois*, a été prise par Laura Barr-Wells en 2017.

### — Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

### — Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rap-

port à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).

# Table des matières

CAROLINE DE LICHTFIELD (TOME  
3)

\*\*\* \*\*

SUITE DE CAROLINE  
L'ÉDITEUR AU LECTEUR.  
Ce livre numérique